

III ème PARTIE

TRAVAIL D'EMPRISE

ET

DOUBLE BUTEE

DE L'OBJET

La scène se déroule dans un Hôpital de Jour pour enfants.

Aurélie, cinq ans et demie, s'approche d'un garçon, réputé violent et récemment "renvoyé" de l'école maternelle où il avait plusieurs fois essayé d'étrangler d'autres enfants. Aurélie protège son visage, vient presque jusqu'à toucher le garçon et demande d'une voix suppliante : "s'il te plaît, ne me fais pas mal".

Cette première scène s'achève par la fuite du garçon. Mais Aurélie insiste, le retrouve et recommence. Cette fois, comme les fois suivantes, "le sadique ne se dégonfle pas", il frappe. Aurélie pleure.

Les spectateurs sont d'abord incrédules, paralysés et ne savent pas s'il faut consoler Aurélie, gronder le garçon ou l'inverse. Par la suite, leurs réactions seront moins vives même si l'impression d'une étrange inquiétude les traverse chaque fois que la scène se reproduit.

Comment comprendre cette séquence et cette formulation pour le moins complexe -"ne me fais pas mal"- qui vient en contrepoint de ce que cette petite fille cherche manifestement ?

Nous aborderons cette situation en essayant de montrer qu'elle rend compte de la faillite du travail d'emprise.

Nous observerons d'abord qu'Aurélie cherche le garçon et, chaque fois, parvient à se faire battre. Une première hypothèse tourne autour d'une conduite masochiste : Aurélie veut être frappée pour le plaisir. Cette piste nous a amené, pendant quelques temps, à envisager l'idée de mauvais traitements ou de sévices perpétrés dans le cadre familial. Mais nous nous sommes rapidement aperçu qu'il n'en était rien. L'interprétation masochiste d'une telle conduite ne cessait pourtant de nous préoccuper. Elle semblait à la fois évidente, trop évidente, et non pertinente.

Nous nous sommes ensuite interrogé à partir des vues de 1915 sur le destin du sadisme et du masochisme. Dans "Pulsions et destins des pulsions" FREUD définit trois temps dans le devenir de la pulsion sadique. Un premier temps est dirigé vers l'objet, un deuxième temps est marqué par l'auto-sadisme et le troisième, par élection d'un objet externe, peut seul être qualifié de masochiste. Il semblait alors possible de comprendre l'attitude d'Aurélie comme une forme de passage direct, par renversement et retournement immédiats, du temps sadique au temps masochique sans passer par le moment auto-sadique.

Dans cette perspective l'ébahissement des spectateurs et leurs sentiments confus de gêne mêlée d'inquiétude pouvaient laisser supposer qu'ils étaient, à ce moment-là, le siège d'une sorte d'excitation qui résultait de leur interprétation de la scène en termes sexuels. Ils traduisaient la séquence en scène de séduction masochiste. Mais quelque chose, là encore, ne cadrait pas. On n'observait pas l'élaboration d'un véritable travail représentatif chez Aurélie. Une fois la séquence terminée elle pleurait puis, après quelques minutes, le même scénario se reproduisait.

Lorsque FREUD présente ce schéma, en 1915, il désigne le devenir de la pulsion sexuelle. Chez Aurélie, on avait au contraire le sentiment que c'était précisément de la constitution du sexuel, en tant que tel, qu'il était question.

Nous nous sommes alors tourné vers une interprétation centrée sur le masochisme érogène. En se faisant répétitivement battre Aurélie rendait compte de l'échec de la liaison pulsionnelle initiale fondatrice du masochisme érogène primaire. La répétition de la scène qui avait tous les caractères d'une compulsion, témoignait de l'échec profond du domptage initial des excitations.

Cette seconde hypothèse n'était pas non

plus complètement satisfaisante car rien n'expliquait pourquoi elle se faisait battre **par un enfant** plutôt que tomber ou se faire mal elle-même directement. Pourquoi passait-elle par un objet extérieur, quel que soit le degré de subjectivité qui affectait cet objet, en contournant une conduite d'auto-mutilation ?

Ce facteur nous a orienté en direction d'un modèle. Cette conception est probablement inadéquate mais il n'est pas impossible de l'utiliser comme support. Les conduites d'Aurélie nous sont apparues comme l'équivalent objectif d'un rêve traumatique. Le caractère répétitif de la scène et son scénario immuable, nous amenaient à faire appel aux concepts développés en 1920 par FREUD et à l'idée d'un échec dans la constitution même du principe de plaisir.

Une forme de traumatisme se manifestait répétitivement par cette conduite. Quelque chose attendait d'être liée. Aurélie ne rêvait pas. Elle agissait. Elle ne se faisait pas battre en rêve, ni en pensée. **Elle se faisait battre réellement.** Le système représentatif était court-circuité et la seule voie possible passait par l'éprouvé de la douleur.

Il apparaissait aussi qu'en se conduisant de la sorte Aurélie nous montrait à la fois les raisons et les conséquences de son comportement. Il était nécessaire de dé-condenser la scène et de reporter chaque élément dans son contexte historique adéquat. Il fallait lire les répétitions comme une histoire, mieux, les interpréter comme un rêve. En adoptant cette position nous offrions un cadre manquant à l'ensemble de la scène, cadre qui faisait justement défaut et impliquait la compulsion de répétition.

Aurélie échouait dans la constitution du fantasme "Un enfant est battu" (1919) : elle se faisait battre réellement faute d'avoir pu élaborer un ensemble représentatif suffisant.

Cette présentation rapide nous a amené à

toucher nombre de points relatifs au travail d'emprise et à la butée de l'objet. Nous allons développer ces différents facteurs en reprenant chaque séquence de la scène décrite et en faisant appel, au passage, à d'autres situations cliniques.

Nous traiterons successivement :

- le travail d'emprise dans sa double fonction transformatrice externe et interne. Nous proposerons l'hypothèse d'une "boucle" entre emprise transformatrice et emprise introjective.

- la double butée de l'objet à travers d'une part l'expérience de satisfaction et d'autre part l'expérience de la perte. Nous aborderons ce dernier point en référence à la notion de séparation nécessaire au développement psychique et à l'individuation. Nous nous référerons également à la notion de perte inscrite dans l'investissement même de l'objet.

- nous traiterons ensuite un cas particulier de butée objectale à travers la problématique de l'anorexie mentale à l'adolescence. Cette situation clinique nous permettra de mettre nos hypothèses en travail.

- nous aborderons enfin la mise en oeuvre de ces processus dans le cadre de la cure.

Interrogeons d'abord l'emprise sous l'angle du pulsionnel.

Chapitre VIII

L'EMPRISE : EXIGENCE DE LA VIE

I) L'emprise de la pulsion

Qu'est-ce qu'une pulsion ? L'emprise peut-elle être considérée comme une pulsion ? Ces deux questions ont constamment accompagné et sous-tendu notre analyse du concept d'emprise dans l'oeuvre de FREUD.

Nous avons distingué plusieurs moments différents dans la définition du concept en soulignant qu'on ne trouve pas de modèle explicite définitif. Nous avons repéré quatre carrefours organisateurs de la pensée de l'emprise chez FREUD. Les intuitions et les avancées présentes dès 1905 sont pour la plupart laissées de côté. Mais lorsqu'on regarde les textes de près on se rend compte que les différentes formulations proposées dans les Trois essais ne cessent pas d'être mises en travail de façon implicite ou latérale tout au long de l'oeuvre.

Cette constance, malgré les remaniements théoriques successifs, maintient un sorte de tension et d'incertitude relatives au concept d'emprise.

Notre hypothèse est que l'emprise doit être référée à l'expérience de la perte. Elle constitue un écho du "big-bang" psychique. Elle forme, en dernière instance, un indicateur précieux des conditions d'équilibre entre différents courants pulsionnels. Elle est une trace de l'histoire en même temps que le représentant de l'élément "dur" du psychisme qui nécessite constamment d'être figuré par un transit externe.

Définir l'emprise comme une pulsion ou comme un formant de la pulsion (P. DENIS, 1992) implique un détour préalable par une définition générale de la pulsion.

Les éléments proposés par FREUD en 1905 puis 1915 permettent de cerner le concept général de pulsion. Un certain nombre de points demandent toutefois à être interrogés sous l'angle de l'emprise.

Il n'y a pas de définition globale de la pulsion sexuelle dans l'édition des "Trois essais sur la théorie sexuelle" datée de 1905.

FREUD relève un certain nombre de caractères pulsionnels dans le cinquième paragraphe du premier essai, consacré aux pulsions partielles et aux zones érogènes. Ce paragraphe a été modifié en 1915. Si l'on s'en tient à la première édition on relève les deux éléments suivants :

- les pulsions partielles ne sont pas des éléments primaires mais peuvent être décomposés.

L'hypothèse de cette décomposition potentielle du pulsionnel nous invite à nous écarter du "biologisme" dans lequel baigne la notion de pulsion. Nous verrons en effet que si l'on s'en tient à une stricte définition somatique de la pulsion celle-ci perd toute spécificité.

La deuxième partie de ce travail montre que FREUD tient en général plusieurs "fers au feu".

Mentionnons simplement la remarque de 1938 où il désigne la mère comme la première séductrice ("L'abrégé", trad. franç. p. 59). En 1905, déjà, il évoque les traces de la satisfaction. Cette ligne de pensée "non biologisante" peut être également retrouvée, nous y reviendrons, dans "L'esquisse pour une psychologie scientifique" (1895) et "L'interprétation des rêves" (1900). D'autres textes analytiques ou pré-analytiques rendent compte de ce courant qui plonge ses racines dans certaines théories relatives à l'hypnose (R.ROUSSILLON, 1987 a, 1988 b).

- les organes du corps délivrent des excitations de deux sortes.

L'une est qualifiée de sexuelle. L'autre sera référée explicitement en 1910 ("Le trouble psychogène de la vision") à l'auto-conservation. L'organe, siège de cette excitation, est qualifié de "zone érogène de la pulsion sexuelle partielle qui en émane" ("Les trois essais", p. 84, trad. franç. 1987).

Ces zones érogènes apparaissent comme des "appareils génitaux secondaires". La peau est une zone érogène "par excellence". FREUD précise que le but sexuel est de provoquer la satisfaction qui doit toutefois avoir été vécue auparavant (p. 109).

La pulsion est donc étayée sur les traces de la satisfaction.

FREUD développe toutefois une théorie de l'étayage du sexuel sur les fonctions vitales ou sur ce qu'il désignera plus tard comme auto-conservation. Ce modèle a pour effet d'arrimer le pulsionnel au biologique et fait peut-être le lit de la pulsion de mort introduite en 1920. La notion d'étayage sur les traces de la satisfaction est pourtant présente dès 1905 mais il semble que le développement de cette perspective, sous l'angle de la pulsion d'emprise, était impossible de manière directe. C'est pourtant une hypothèse que FREUD ne cesse d'esquisser tout au long de son oeuvre mais sans jamais la développer complètement.

En 1905 il s'en tient à la multiplicité des sources de la pulsion. Les buts relèvent tous de l'apaisement. Il n'y a pas d'objet spécifique de la pulsion. Celle-ci est d'abord auto-érotique et sous la domination d'une zone érogène.

Il faut attendre 1915 pour voir apparaître une définition complète de la notion de pulsion dans l'oeuvre de FREUD.

La pulsion désigne la représentance psychique d'une source de stimulation somatique qui s'exerce de façon continue et que le sujet ne peut pas éviter par l'exercice de la motilité.

Dans un ajout aux Trois essais daté de 1915 FREUD définit la pulsion comme mesure du travail demandé à la vie psychique (p. 83). Les pulsions sont différenciées par leurs sources somatiques et leurs buts. La source consiste en un processus d'excitation situé dans un organe. Le but est de supprimer ce stimulus.

FREUD énonce une définition de la pulsion dans "Pulsions et destins des pulsions" (1915). Quatre éléments les caractérisent : la source, le but, l'objet et la poussée.

Nous reprendrons successivement ces quatre éléments. Avançons tout de suite notre hypothèse. Nous définissons l'emprise comme l'élément de **poussée pulsionnelle**.

Nous référerons chaque facteur constitutif de la pulsion à l'emprise.

La **source** est un processus d'origine somatique situé dans un organe ou une partie du corps. Elle constitue une sorte de tension ou de zone d'excitation. N'importe quel organe du corps peut jouer le rôle de source pulsionnelle.

La pulsion d'emprise est-elle référée à une ou plusieurs sources ?

L'analyse des textes de FREUD ne montre aucune source strictement assignable à l'emprise. Nous pensons avoir montré, dans la partie précédente, que le concept d'emprise recouvre un ensemble de pulsions partielles. La pulsion de voir, la pulsion de cruauté et la pulsion de savoir possèdent chacune leurs sources propres : oeil, musculature ou activité intellectuelle. Ces sources sont hétérogènes. On peut d'ailleurs se demander en quoi l'oeil constitue une source de la pulsion sexuelle. Cela supposerait en effet que l'oeil soit susceptible d'une satisfaction auto-érotique voire d'un orgasme (J.LAPLANCHE, 1984).

Si l'on se réfère à la notion d'appareil d'emprise le même type de difficulté surgit. La bouche est à la fois source d'emprise et organe de la satisfaction auto-érotique. Une analyse similaire peut être faite pour la main. La double vectorisation active et passive, toucher/être touché vaut pour l'emprise : saisir et se saisir soi-même. En d'autres termes lorsqu'on essaie de définir une ou plusieurs sources de la pulsion d'emprise on se heurte à un sorte de polymorphisme pulsionnel : toutes les zones érogènes, au sens classique du terme, et le corps tout entier peuvent être considérés comme source possible de la pulsion d'emprise. Cette confusion des sources est un argument en défaveur du biologisme pulsionnel.

En d'autres termes interroger l'emprise sous l'angle de la source pulsionnelle nous amène à une sorte de dilution de la notion de source : tout se passe comme si l'emprise était partout et nulle part à la fois.

Le **but** pulsionnel est toujours la satisfaction c'est-à-dire l'apaisement de la tension située à la source pulsionnelle. Si le but final est le même, les buts peuvent être échangés d'une pulsion à l'autre, et des satisfactions partielles peuvent être proposées aux pulsions inhibées-quant-au-but.

Quel est le but de la pulsion d'emprise ?

Est-il de l'ordre d'une décharge ? Est-il préférable aux composantes de l'appareil d'emprise c'est-à-dire à la vue, au toucher ou à la dévoration ?

Si le but de la pulsion d'emprise est l'apaisement de la tension il faut supposer que l'emprise doit cesser de s'exercer en même temps qu'elle atteint son but.

Nous verrons plus loin que ce n'est pas le cas. L'enfant qui tète et saisit fermement le sein ou le biberon ne les lâche qu'après une expérience de satisfaction d'un autre ordre que la saisie ou l'immobilisation de l'objet.

Dans cette perspective on ne peut pas assigner comme but à la pulsion d'emprise la simple saisie de l'objet. Nous serons peut-être plus proche d'un éventuel but assigné à l'emprise en avançant l'idée de transformation. Le but de la pulsion d'emprise, prise au sens large, serait d'opérer des transformations, soit dans l'environnement, soit dans le corps propre, telles qu'elles rendent possible l'expérience de satisfaction.

L'objet est l'élément le plus contingent de la pulsion. Il peut être interne, externe ou appartenir au corps propre. FREUD ne connecte pas intimement objet et pulsion. L'objet est ce par quoi la pulsion atteint son but.

Il n'est pas possible d'assigner un objet à la pulsion d'emprise. L'objet peut être le corps de l'autre, la pensée de l'autre, le corps propre, la mère, l'activité intellectuelle ou le fantasme ou bien encore l'objet transitionnel ou le médium malléable. Il n'y a pas, de ce point de vue, un objet spécifique de la pulsion d'emprise. On pourrait avancer que n'importe quel objet peut être visé par l'emprise dans la perspective générale de la satisfaction. Mais il faut probablement distinguer les objets "primaires" de la pulsion d'emprise, c'est à dire les objets susceptibles de se laisser transformer sans être détruits, et en premier lieu, la mère. Ces objets "primaires" de

l'emprise se développent ensuite, et se transforment, dans l'activité créatrice ou dans le savoir.

La poussée constitue le quatrième élément constitutif de la pulsion ("Pulsions et destins des pulsions", trad. franç. 1988, p. 167, nous soulignons) :

"Par poussée d'une pulsion, on entend le **facteur moteur** de celle-ci, la somme de **force** ou la mesure **d'exigence de travail** qu'elle représente. Le caractère de poussant est une propriété générale des pulsions, et même l'essence de celles-ci. Toute pulsion est un **morceau d'activité** ; quand on parle, d'une façon relâchée, de pulsions passives, on ne peut rien vouloir dire d'autre que des pulsions à but passif".

Nous avançons l'hypothèse que les différents termes utilisés par FREUD pour qualifier la poussée pulsionnelle désignent l'emprise.

Nous proposons donc de remplacer, dans la définition pulsionnelle, le facteur poussée par le terme emprise. De ce point de vue l'emprise est le facteur moteur de la pulsion, l'exigence de travail qu'elle représente. L'emprise est une propriété générale des pulsions, l'essence de celles-ci. Elle constitue, au sens propre, **l'activité pulsionnelle**.

Cette position nous rapproche des analyses proposées par R.KAES (1990) autour de la notion de "contrainte" dans l'oeuvre de FREUD (1990, p. 26) :

"Le "zwang" exprime ce qu'il y a de plus radical dans la pulsion (...) Il désigne une force interne contraignante, qui pousse inéluctablement le sujet à certaines conduites".

La contrainte, la poussée, le caractère inéluctable, autant de facteurs relatifs à l'emprise entendue comme force de réalisation du

but pulsionnel.

L'emprise est en charge de déclencher le processus de satisfaction en assurant la condition interne et externe de celle-ci : l'appropriation de l'objet. C'est ce que nous définissons, en appui sur l'oeuvre de FREUD, comme travail de l'emprise.

L'exigence de travail imposée par l'augmentation des tensions internes est impérieuse et douloureuse. Le travail de l'emprise consiste à rassembler les conditions de possibilité de la satisfaction sur le plan auto-érotique et objectal.

Nous nous situons résolument dans le cadre mis en place par FREUD entre 1905 et 1915. La notion de pulsion, sous cette première forme, a fait l'objet d'un certain nombre d'interrogations au cours des dix dernières années.

Un colloque récent (1984) organisé par l'Association Psychanalytique de France porte sur ce thème. Les positions des différents intervenants varient largement. J.LAPLANCHE accorde une place centrale à la séduction maternelle et conçoit la pulsion comme exigence de poussée interne issue de l'objet-source de la pulsion. D.WIDLOCHER propose l'abandon de la théorie des pulsions mais conserve la notion de poussée dans ce qu'il désigne comme tendance à la réalisation de tout acte y compris les actes de pensée. La pulsion, pour D.ANZIEU, ne peut émerger, être reconnue et représentée qu'à partir du moment où elle est contenue dans un espace psychique. La pulsion est corrélative de la constitution des enveloppes psychiques et des interdits du toucher.

Ces conceptions, auxquelles nous ne rendons pas justice en les présentant de façon aussi lapidaire, sont largement divergentes. Mais il est un point en direction duquel elles convergent. Toutes mettent au premier plan le caractère irréductible de la pulsion : sa poussée, sa force, ce que FREUD désigne comme le

"drang" c'est-à-dire l'exigence de travail qu'elle impose.

Si l'on se réfère aux différents éléments présentés par FREUD dans les Trois essais on est amené considérer qu'il n'y a pas de pulsion innée. La pulsion est une sorte de construction psychique susceptible de "déconstruction".

Elle est issue d'un premier contact et d'une première séparation avec l'objet humain. La pulsion accompagne la constitution de l'être dans un corps séparé, détaché de son objet support. La "déconstruction" pulsionnelle est concevable si elle est référée aux **traces de la satisfaction**. On aborde alors le champ de la compulsion de répétition et de la réaction thérapeutique négative. FREUD évoque cette hypothèse dans une note ajoutée à l'article de 1923 "Le moi et le ça".

Cette conception nous amène à définir la pulsion en général sur le double modèle de la douleur et de la satisfaction.

Cette douleur est d'abord consécutive à la perte et à la séparation d'avec l'objet support. Pour conquérir son autonomie physique et psychique le petit être doit suivre un long processus de séparation (M. MALHER, trad. franç. 1980). Il doit se séparer et se différencier de son objet maternel et, au-delà, du groupe support que constitue l'ensemble familial.

Cette douleur n'est négociable ou traitable qu'à condition d'être liée et organisée par l'ensemble des soins dont le petit enfant fait l'objet. En ce sens les zones algogènes et les zones érogènes sont des "espaces" de sensibilité spécifique. Elles font l'objet de soins attentifs de la part de la mère et constituent d'emblée des **zones d'apaisement de la douleur par l'excitation ou par le plaisir**. Elles constituent des formes d'ancrage et de mémoire corporelle porteuses des traces de la satisfaction.

La pulsion est à la fois issue de la

douleur liée à la perte progressive de l'objet support et trace de satisfaction et d'excitation procurées par cet objet.

Dans cette perspective le narcissisme primaire qualifie l'ensemble mère-enfant. Le narcissisme primaire est étroitement dépendant de l'adéquation des soins prodigués par la mère. A l'intérieur de ce cadre, et pendant quelques temps, la mère trouve une satisfaction libidinale partielle dans l'acte même du soin. Cette forme de sexualité dissymétrique et partagée, de la mère en direction de l'enfant, place ce dernier comme objet-source-but pulsionnel (J.LAPLANCHE, 1987). Cette dyade réalise une forme d'**emprise de vie** exercée par la mère en direction de l'enfant et nécessaire à sa survie.

Dans le processus de séparation l'enfant conquiert son autonomie en transformant et en traitant la douleur de la perte par le plaisir auto-érotique. Il doit pour cela **s'emparer, par introjection et identification**, de certaines qualités de l'objet maternel afin de (se) les approprier.

Cette appropriation est toute entière conditionnée par les traces de la satisfaction. Nous considérons l'étayage du sexuel, et au-delà des autoérotismes, non comme un appui sur l'auto-conservation mais comme un appui sur les traces de la satisfaction.

L'emprise, ou poussée pulsionnelle, a pour fonction d'apaiser les tensions internes suivant le modèle de l'identité de perception. Elle cherche à rétablir des conditions de satisfaction analogues aux conditions des satisfactions premières.

Elle est d'emblée doublement vectorisée vers le dehors, en direction de l'objet externe qu'elle **contraint** à apparaître (FREUD, 1929), et vers le dedans, en assurant les conditions de maintien de l'objet interne par l'intermédiaire des autoérotismes.

Nous abordons le dualisme pulsion de vie et pulsion de mort sous cet angle. Le but de la pulsion de mort se confond avec l'abaissement des tensions et, en dernière instance, avec l'expérience de satisfaction.

L'introduction du principe de Nirvāna dans "Le problème économique du masochisme" (1924) est corrélative de l'apparition de l'instinct de mort dans la théorie psychanalytique. FREUD est d'une certaine manière placé dans l'obligation de différencier principe de plaisir et principe de Nirvāna sauf à considérer, ce à quoi il ne peut se résoudre, que le principe de plaisir est en dernière instance au service de la pulsion de mort.

Dans la perspective que nous avons jusque là développée, on pourrait dire que la satisfaction absolue, l'abaissement des tensions jusqu'au niveau zéro est relative à la fusion avec l'objet support initial, dispensateur de toutes les satisfactions. En ce sens **inceste et pulsion de mort sont équivalents.**

Si l'on développe cette position jusqu'à son terme on aboutit à la proposition suivante : **le but de la pulsion n'est pas la mort mais la fusion avec le corps maternel.**

L'emprise est donc avant tout emprise du maternel. Elle mesure ce qui sépare le sujet de ce point originel : la douleur de la perte coexcitée, donc traitée et liée, par la sexualité maternelle énigmatique.

C'est peut-être en ce point que la question posée par R.DOREY lors du colloque de l'Association psychanalytique de France en 1984 trouve une possibilité de développement. L'articulation entre pulsion et désir, et singulièrement le désir de savoir, implique un lien étroit, consubstantiel, entre Eros et douleur. C'est le sens profond de l'énigme de Léonard de VINCI, interrogée par FREUD en 1910 : énigme du désir de l'autre, de son geste, de l'insaisissable de son geste.

II) L'emprise en travail

Reprenons maintenant les différentes séquences de la scène dans laquelle Aurélie se fait battre. Nous verrons ultérieurement que cette situation peut être décrite comme une forme d'échec dans la constitution du jeu de la bobine. Mais nous allons auparavant essayer de mettre en évidence la faillite du travail de l'emprise en lien avec l'absence de butée de l'objet.

Les différentes hypothèses avancées précédemment pour comprendre le caractère répétitif des conduites d'Aurélie nous ont amené à utiliser successivement deux modèles. Le modèle de 1915 et le modèle de 1924 ne rendent pas totalement compte de la nécessité du passage par l'objet. Si l'hypothèse d'un échec de l'intrication pulsionnelle primaire et du domptage initial est valide il faut prendre en compte la position de l'objet réel. C'est la mère, en effet, qui conditionne et prépare cette intrication. En se faisant battre Aurélie répète l'échec de ses tentatives en direction de l'objet.

D.W.WINNICOTT (trad. franç. 1969, 1975) insiste sur le rôle de la destructivité dans la découverte de l'objet. Dans le processus qui va de l'objet créé à l'objet trouvé, susceptible d'être utilisé, s'intercale le temps de la destructivité et de la survie de l'objet (R.ROUSSILLON, 1988 a et b). L'objet peut être utilisé en même temps qu'il est détruit dans le fantasme inconscient.

Parmi toutes les qualités de l'objet externe il en est une, particulièrement importante, que contient implicitement l'expression "mère suffisamment bonne" forgée

par D.W.WINNICOTT. "Suffisamment bonne" signifie aussi suffisamment mauvaise ou suffisamment haineuse pour se sentir capable de refuser, sans culpabilité excessive, la satisfaction absolue de tous les besoins exprimés par l'enfant. Pour que la mère redevienne "amante" (M.FAIN, 1971) il faut qu'elle puisse se sentir suffisamment aimante et aimée pour "abandonner" le bébé.

La haine objective différente de la haine représailles (D.W. WINNICOTT, 1969) suppose une intrication pulsionnelle suffisante et un sadisme "bien tempéré". C'est grâce à cette intrication que la mère peut survivre sans être envahie, détruite ou paralysée par la relation avec le bébé.

Ces considérations exprimées ici dans le cadre du modèle winnicottien sont également présentes chez d'autres auteurs qui insistent chacun à leur manière sur la nécessaire balance des investissements maternels.

L'intrication pulsionnelle maternelle, fondatrice de son amour et de sa haine pour l'enfant, joue le rôle d'un socle. La butée du refus ou du retrait suppose une mère suffisamment attentive aux besoins de l'enfant et adéquate dans ses investissements pour laisser le bébé seul, ou pour l'apaiser, lorsqu'elle se sent moins disponible à son égard. Cette intrication pulsionnelle fonde aussi la capacité de la mère à s'identifier aux besoins de l'enfant et à lui procurer les expériences de satisfaction adéquates. Ces deux pôles, satisfaction et retrait, constituent les deux formes de butées nécessaires à l'expression et à la satisfaction du travail de l'emprise.

Aurélie nous montre quelque chose de son histoire. Elle ne joue pas, du moins pas encore. Le temps n'est pas venu pour elle de "jouer à se faire délicieusement peur" par l'intermédiaire de l'histoire du loup et du petit chaperon rouge. Elle tente et échoue en même temps, la construction du cadre représentatif suffisamment établi pour que les délices des contes et des rêves puissent se déployer dans toutes leurs

dimensions.

A) La saisie d'emprise

Nous proposerons l'analyse de cette séquence sous l'angle du travail de l'emprise.

La scène se décompose en quatre temps.

1) Aurélie cherche le garçon et le trouve.

La situation décrite se déroule peu de temps après son arrivée à l'hôpital de jour. Le garçon est habituellement fui par les autres enfants. Aurélie l'a peut-être déjà vu en action et c'est vers lui qu'elle se dirige préférentiellement. Certains enfants qui fréquentent l'hôpital de jour sont susceptibles d'une réaction similaire à celle du garçon mais sans doute moins violemment et en tout cas pas aussi immédiate. La "stratégie" d'Aurélie consiste précisément à s'approcher de celui qui frappe ou mord systématiquement quiconque se trouve dans son environnement proche.

Ces précisions montrent que la situation n'est pas fortuite. Aurélie se rapproche **activement** de son "agresseur" et, s'il n'est pas présent à proximité, le cherche. Elle exerce, en d'autres termes, une **forme d'emprise**. Les interdictions formulées par les adultes sont strictement inutiles. Aurélie s'arrange toujours pour se faire battre. Elle est active dans sa recherche de l'objet. Sous cet angle elle "tient" le garçon, le provoque et, en dernière instance, **l'oblige** à lui faire mal. Elle utilise évidemment les "capacités" du garçon à réagir de cette manière. Mais les éducateurs de son groupe observent en même temps qu'Aurélie peut se rendre absolument insupportable aux adultes.

Ce premier temps du travail d'emprise consiste dans la **saisie** de l'objet, forme

d'emprise manuelle, d'attachement ou d'agrippement, qui a pour but l'immobilisation.

La visée d'emprise, comme un "poing refermé sur l'objet" est un premier indice dans la constitution du "bon critère objectif" postulé par FREUD en 1915 pour différencier dedans et dehors. Le dehors c'est ce que le sujet peut immobiliser, arrêter, saisir avec la main. C'est ce qu'il peut voir, appeler ou dont il peut se rapprocher à l'aide de la motricité.

2) "S'il te plaît, ne me fais pas mal".

Deux demandes sont condensées et inextricablement mêlées dans cette phrase. L'une est évidente, explicite et pathétique. L'autre dit exactement le contraire.

Commençons par cette dernière demande. Aurélie "veut" que le garçon lui fasse mal. S'agit-il d'avoir mal pour le plaisir ?

Non, si l'on a en tête une interprétation strictement masochiste de la scène. Aurélie ne veut pas jouir par la douleur, elle n'est pas dans une position perverse. Elle n'organise pas la scène suivant un modèle complexe accordé à une perversion masochique. Elle attend un acte brute, brutal et immédiat.

Oui, par contre, si l'on prend l'expression "pour le plaisir" au pied de la lettre. "Fais moi mal" a valeur de condition de possibilité du plaisir. La douleur favorise la construction du cadre préalable à l'éprouvé hédonique qui est en jeu.

Avoir mal physiquement soulage également une douleur de nature différente. En situant le point douloureux à la périphérie corporelle Aurélie organise une forme de **topique algogène**. Elle se donne un moi douloureux situable autour du point ou des points de souffrance. Projection d'une surface et dérivé d'impressions corporelles (FREUD, 1923) le moi d'Aurélie émerge à partir de la sensation douloureuse.

C'est un moi qui, pour un temps, prend possession de ses terres. Il y a un intérieur et un extérieur, une peau, sensible et réelle, une douleur qui impulse mais qui différencie. Le moi d'Aurélie prend corps. En se faisant battre Aurélie se rencontre elle-même, se sent réelle. Elle crée son "big bang" originaire : une vie psychique devient potentiellement possible. En se faisant mal par l'intermédiaire de l'objet, **Aurélie se saisit elle-même comme corps différencié.**

La douleur localisée, assignable, mobilise les investissements et implique, par conséquent, une forme de liaison des excitations. L'insupportable détresse par débordement interne (FREUD, 1926) est apaisée. Aurélie souffre physiquement afin de moins souffrir psychiquement : **elle s'enfante elle-même dans la douleur.**

L'autre demande exprime explicitement le contraire : "s'il te plaît, ne me fais pas mal". Aurélie saisit l'objet, l'immobilise, exerce son emprise, mais attend une liaison différente de la liaison de secours par la douleur. La localisation d'urgence n'est en quelque sorte qu'un pis-aller ; la liaison doit venir du dehors et transiter d'abord par l'objet.

L'attente de transformation concerne le geste d'emprise qui requiert implicitement un mode de satisfaction. Cette satisfaction ne se réduit pas à l'acte d'immobilisation ou de saisie. Tout se passe comme si le travail d'emprise était en attente d'autre chose. C'est parce que la satisfaction fait défaut, ne s'organise pas en butée concomitante d'une décharge tensionnelle, que la scène se répète. Le plaisir, élément hétérogène à l'acte d'emprise initial, est manquant et organise la scène comme une compulsion de répétition.

Le garçon n'interprète pas la demande. Il retourne l'emprise à l'envoyeur sans transformation. Il frappe, durement, et explicite ainsi le lien d'emprise. L'attente

d'Aurélie porte sur un autre facteur, sur une autre façon d'être touchée. Si elle saisit l'objet il faut que l'objet la saisisse à son tour mais autrement, qu'il restitue l'acte d'emprise accompagné d'une liaison psychique. Aurélie est en attente d'une emprise de vie.

L'expression "s'il te plaît, ne me fais pas mal" condense deux volets clivés qui ne se rejoignent pas. La douleur ne parvient pas à donner naissance à un mode de satisfaction auto-érotique.

L'emprise est vectorisée en direction de l'objet. Son travail consiste à apporter l'objet aux zones érogènes (P.DENIS, 1992) et alimenter le courant auto-érotique. Ce travail échoue en l'absence de satisfaction. Plus précisément, dans le cas d'Aurélie, la satisfaction relève d'abord du domaine de l'urgence, du domptage premier en-deçà du principe de plaisir. Elle n'est pas une satisfaction d'ordre sexuel mais tente d'élaborer les conditions d'une satisfaction de cet ordre. L'anastomose du courant sexuel partiel et du courant auto-érotique (FREUD 1905) n'a pas lieu. L'absence de butée de satisfaction jette Aurélie dans une série de boucles répétitives. Aurélie échoue aux portes d'Eros.

3) Le garçon frappe.

Au moment du coup le garçon n'est plus un objet "objectif". Il est, jusque là, l'instrument dont Aurélie a besoin pour répéter l'expérience de la **douleur organisatrice**. Il est constitutif d'une "tendance motrice" qui fonde le travail d'emprise. Lorsqu'il frappe il disparaît comme objet réel et devient une sorte d'objet subjectif.

Il représente une forme de surmoi en gestation et constitue un élément topique. Il ne s'intègre pas dans le cadre d'une topique différenciée et organisée mais forme une condition de possibilité de sa constitution. Il pourrait fournir la base d'une interprétation ultérieure dans laquelle Aurélie se fait battre

parce qu'elle est punie.

Lorsqu'il frappe le garçon n'est plus qu'une main. Derrière le coup porté il est possible d'apercevoir la caresse masturbatoire. La douleur, la sensation et le plaisir qui en dépendent relèvent en dernière instance de la masturbation. Aurélie tente de créer et d'alimenter une zone érogène et algogène en un point de contact entre le dedans et le dehors.

"Avoir mal par la main de l'autre" équivaut à une forme de masturbation compulsive qui se rapproche de celle qui est pratiquée par certains patients psychiatriques qui cherchent à apaiser répétitivement mais sans plaisir leurs tensions internes insupportables. Tout se passe comme si Aurélie cherchait à constituer un "objet-source" de la pulsion (J.LAPLANCHE, 1987). Le garçon est, à ce moment, un objet à la fois subjectif et inassimilable qu'Aurélie ne parvient ni à conserver ni à intégrer. Elle perd cet objet en même temps qu'elle le trouve. L'emprise échoue à installer l'objet à portée de main interne pour le principe de plaisir et l'édification des auto-érotismes. Aurélie répète l'échec de l'introjection de l'objet.

4) Aurélie pleure.

Elle pleure d'abord parce qu'elle a mal. Mais très vite tout recommence. Elle ne se fait que rarement consoler par les adultes et, après quelques secondes, s'éloigne.

Aurélie a trouvé l'objet et s'est trouvée elle-même. La souffrance et la douleur, qui ont reçu à la fois une localisation et un sens, peuvent s'exprimer "normalement".

La tension interne est évacuée par les pleurs qui constituent un puissant moyen d'appel à l'aide. Mais cet appel tourne court. Soit les adultes ne sont guère disposés à entendre les pleurs d'Aurélie et considèrent qu'elle a bien cherché, après tout, à souffrir. Soit ils sont disponibles, accueillants et identifiés en partie à sa détresse, mais Aurélie leur échappe

et les fuit. Tout se passe comme si ce qui avait pu se construire à travers la scène se dissipait aussi vite.

Aurélie pleure parce qu'elle existe et, pendant quelques secondes ou quelques minutes, est mieux organisée. Mais elle pleure aussi parce que l'objet interne s'échappe, disparaît ou se dissout à mesure que surgit l'angoisse. La tension fait retour, insupportable, ingérable et irréprésentable. Le système se retrouve alors au point de départ comme si rien ne s'était passé. L'existence du cadre interne qui autorise l'expression d'une souffrance par l'intermédiaire des pleurs, est fugitive. Tout se disloque et le mode de traitement mental de la douleur s'avère rapidement inadéquat.

Aurélie se soigne par la douleur, solution extrême pour installer un objet interne, éprouver une différence entre dedans et dehors et se donner une peau.

Le travail d'emprise en direction de l'objet ne lui permet toutefois pas d'accéder à une expérience de satisfaction. Il débouche, plus précisément, sur une satisfaction partielle et éphémère. Les zones érogènes -le corps tout entier- ne retiennent pas l'objet et sont incapables de l'utiliser dans le cadre du moi plaisir purifié. L'objet apporté par le travail d'emprise ne loge pas à l'intérieur. Il semble, de plus, qu'une sorte de néo-circuit qui lie emprise et douleur, se met en place. C'est ce néo-circuit qui donnerait à l'ensemble de la scène son "parfum" masochiste.

L'objet est pourtant saisi, immobilisé et disponible. L'emprise, en ce sens, réussit. Mais la satisfaction de l'emprise ne se limite pas à l'exercice de cet acte. Elle n'est que la condition nécessaire mais non suffisante pour un autre mode de satisfaction, la satisfaction auto-érotique.

Il est possible de nous reprocher de compliquer un peu la situation et de prêter à cette petite fille des pensées et des besoins

qui ne lui appartiennent pas. Dans cette perspective il faudrait avancer l'hypothèse qu'Aurélie a mal pour le plaisir. Nous pensons avoir montré que ce plaisir n'est pas un plaisir masochiste. Par contre c'est pour le principe de plaisir qu'elle essaie de soulager une souffrance psychique par une douleur physique d'urgence.

Il y a, dans ce que dit et fait Aurélie, un système de bascule qui opère une sorte de commutation d'un plan dans l'autre sans véritable articulation signifiante.

D'un côté, nous distinguons le travail de l'emprise, répétitivement organisé et efficace et, de l'autre côté, une douleur et une souffrance qui n'arrivent pas à trouver solidement leur point de résolution et de transformation. L'emprise ne rencontre pas sa butée, l'expérience de satisfaction qui seule pourrait la mettre, pour un temps, en sommeil.

Il faut ajouter que la satisfaction est partielle, momentanée, coûteuse et procure un apaisement provisoire dont les pleurs forment l'indice. Au total, la balance entre ce qui a été lié, dompté et organisé et ce qui reste non lié ou anarchique, penche du côté de l'augmentation des tensions internes. Cette situation de détresse implique une économie de l'acte (R.ROUSSILLON, 1988 b), une mise en oeuvre répétitive de la motricité.

Ce système compulsif ne transforme pas les quantités vécues comme débordement interne en qualités psychiques.

Pourquoi Aurélie doit-elle passer par un objet ? Cette question mérite d'être posée quand on pense au cas rapidement esquissé dans la deuxième partie de ce travail. Cette petite fille autiste, Noelle, n'organise pas de transit externe mais traite les excitations par retournement et renversement immédiats sur le corps propre.

Un premier point différencie Noelle et

Aurélie.

Chez la première l'indice discriminateur n'est pas constitué. Chez la seconde il est opérant mais inutilisable. Tout se passe comme si Aurélie avait pu exercer son emprise en direction de l'objet mais en l'absence d'une réponse parfaitement adéquate. Le travail d'emprise de Noelle, à l'opposé, ne trouve pas l'objet et bascule massivement sur le corps.

Essayons d'analyser ces deux situations sous l'angle du jeu de la bobine en précisant que ni l'une ni l'autre n'accèdent véritablement au niveau représentatif requis pour ce jeu.

Il n'y a, chez Noelle, ni bobine ni ficelle, ni berceau. Il n'y a pas d'adulte observateur silencieux car il n'y a pas eu, au départ, d'adulte "rapporteur". Noelle ne dispose pas d'objet utilisable.

L'analyse du jeu de la bobine, dans la deuxième partie de ce travail, nous a amené à supposer que la bobine représente en partie la mère. Il est possible d'avancer que la bobine est, en ce sens, le résultat d'un travail de transformation de la mère. La transformation de l'objet constitue, nous le verrons, un des objectifs du travail de l'emprise.

Noelle ne transforme pas la mère car elle ne la saisit pas. La mère, dans la scène décrite, s'enferme à l'autre bout de l'appartement. On pourrait facilement imaginer un situation différente au cours de laquelle Noelle griffe la mère et hurle dans ses bras une partie de la nuit. Dans cette hypothèse la rage est recueillie par l'autre et se trouve alors vectorisée dans sa direction. Il est nécessaire que l'expression pulsionnelle, comme l'objet jeté par l'enfant, soit reçue par la mère et rapportée. Noelle n'a pas d'autre ressource que la décharge de l'excitation par la voie de la motricité mais sans récupérer quelque chose d'elle-même.

Il se produit une véritable hémorragie qui

ne rencontre pas sa butée ou sa suture externes. L'objet se dérobe dans le moment même où il doit impérativement se laisser saisir et opérer, à minima, un travail de transformation.

La mère de Noelle explique qu'elle était assise à côté du berceau, incapable du moindre geste et du moindre mot. Elle regardait sa fille s'agiter et hurler. Elle se trouvait probablement, à ce moment, dans le même état de détresse que son enfant. Elle ne pouvait alors se servir ni de son amour ni de sa haine. C'était comme ça : le médecin avait prescrit, il n'y avait rien à dire ou à faire. Il ne lui était pas possible de prendre sa fille dans ses bras, de la consoler en haïssant la représentation du médecin. En se retirant à l'autre bout de l'appartement elle se montrait ni aimante ni haineuse ni indifférente : elle était impuissante, en deçà, elle aussi, du principe de plaisir.

Comment Noelle pouvait-elle soulager la tension interne ? Notre hypothèse est que, paradoxalement, **elle a pu s'endormir parce qu'elle s'était griffée.** L'enveloppe maternelle défaillante était remplacée par une enveloppe douloureuse qui, de la même façon qu'Aurélié, permettait un semblant d'organisation. Les griffures remplaçaient la douleur interne par une douleur périphérique. L'auto-mutilation jouait le rôle d'un domptage extrême, d'un mode de liaison désespéré.

Dans l'hypothèse du travail de l'emprise, Noelle, faute de saisir l'objet, se saisit elle-même. Cette forme d'auto-emprise folle a pour but le soulagement de la tension "à tous prix" mais court-circuite la possibilité même d'établir un mode de satisfaction auto-érotique.

Les choses se déroulent différemment pour Aurélié. Le transit externe par l'objet suffit en effet, mais cette protection est assez mince, à la protéger d'une position autistique.

Aurélié utilise effectivement une sorte de

bobine. Il ne s'agit toutefois que d'un objet jeté en attente d'être rapporté. Ce modèle, qu'on peut rapprocher du jeu de la spatule, se déroule sur la base d'un échec.

Tout se passe comme si l'adulte ne rapportait pas l'objet. L'élément supplémentaire impliqué par l'action de rendre l'objet avec plaisir est absent. L'objet est tombé, a touché l'adulte, mais tout se passe comme si il avait atteint une sorte d'écran. La charge d'emprise est restituée sous forme brute, non transformée. En même temps cette non transformation est accompagnée d'un indice discriminatoire.

Le processus d'extériorisation contient en lui-même une fonction liante. L'acte d'emprise sur l'objet est organisateur en lui-même, ce qui explique en partie les répétitions. Nous pensons aux enfants autistes qui ne saisissent pas l'objet et dont la main se retire avant d'avoir pu se refermer. L'emprise, dans ces situations, n'est pas vectorisée au dehors.

L'objet, dans le cas d'Aurélie, est saisissable mais ne se laisse pas transformer.

L'appropriation de l'objet requiert d'abord qu'il soit saisi et immobilisé par l'acte d'emprise et qu'il se laisse manipuler.

Ce point de vue nous amène à proximité des travaux de R. ROUSSILLON (1988 a) et de C. BOLLAS (1989). L'appropriation de l'objet est le but du travail d'emprise. Sa visée est double : approprier l'objet en vue d'une certaine fonction et pour un certain usage et, en dernière instance, le transformer. Le second volet est relatif à l'appropriation par le sujet dans un mouvement identificatoire. Le travail de l'emprise a pour but l'appropriation de l'objet pour le sujet et par le sujet.

B) L'emprise transformatrice

F.PASCHE (1988) soutient que le sentiment de soi réside dans l'impression d'exercer un effort donc de rencontrer une résistance. Il voit dans le corps à corps mère-enfant le fondement de l'identification à soi-même, de l'autonomie et du sens de la réalité. La nécessité vitale dans laquelle se débat Aurélie, mais plus encore la détresse de Noelle, illustrent parfaitement cette emprise de vie.

R.ROUSSILLON (1988, a) confère cinq propriétés au médium malléable : indestructibilité, extrême sensibilité, indéfinie transformation, inconditionnelle disponibilité et animation propre.

Sous cet angle Noelle ne dispose pas d'un médium malléable et ne peut pas évacuer la tension en direction d'un quelconque support. Le renversement immédiat de l'emprise court-circuite la voie du transit externe.

Aurélie investit un médium "non" malléable. Il y a un objet disponible et indestructible. La sensibilité de cet objet est extrêmement faible dans la mesure où elle ne s'exerce que par une réponse stéréotypée. Il est par contre indestructible, on pourrait même dire qu'il n'est que cela : toujours disponible pour frapper, à la demande ou non. Il n'est ni transformable ni, en dernière instance, vivant. Le mécanisme appropriatif ne rencontre qu'une réponse massive en retournement brut. Il ne peut pas être utilisé comme "objet transitionnel du processus de représentation" (R.ROUSSILLON, 1988, a).

Nous supposons que la répétition de la scène est une répétition d'échec dans le processus appropriatif de l'objet. La transformabilité de cet objet fait défaut et bloque radicalement la constitution du médium malléable. Mais la répétition est, en même

temps, attente d'une réponse appropriée, attente d'une expérience de satisfaction et tentative de maîtrise de la détresse. On pourrait dire qu'Aurélie essaie de mettre de la douleur autour du vide afin de le cerner et de le rendre utilisable.

Le concept d'objet transformationnel proposé par C.BOLLAS (1989) rend compte partiellement, de ce point de vue, du travail appropriatif de l'emprise.

Dans cette perspective la mère est moins importante comme objet, au moins dans les premiers temps de vie, que comme processus identifié à l'accumulation des transformations d'origine interne et externe (C.BOLLAS, 1989, p. 1182). Lors de l'émergence des capacités du moi on assiste à l'apprentissage de la manipulation des objets. Chez l'adulte l'objet transformationnel est une sorte d'héritier de l'objet transitionnel, identifié au processus de changement. Cet objet est réactualisé dans les expériences esthétiques, les activités de loisirs particulièrement investies et dans l'analyse.

Les capacités transformationnelles de la mère dépendent naturellement de son adéquation aux besoins exprimés ou non par l'enfant. Dans son développement le bébé se montre rapidement capable d'agir sur son environnement. Ses cris, son agitation, son sommeil ou son sourire contraignent l'environnement familial à certaines transformations.

FREUD (1929) insiste sur cette forme de contrainte exercée par le tout jeune enfant qui constitue, de notre point de vue, une forme d'emprise ("Malaise dans la civilisation", trad. franç. p. 9, nous soulignons) :

"(Certaines sensations) fugitives, tarissent périodiquement - parmi ces dernières, relevons la plus convoitée : le sein maternel - et ne jaillissent à nouveau que si lui-même a recours aux cris. De la sorte, le moi se trouve placé pour la première fois en face d'un

"objet", autrement dit d'une chose située "au-dehors", et que seule une action particulière **contraint** à apparaître".

La manifestation de l'emprise, en direction de l'objet, a pour but de faire apparaître l'objet. Mais il est évident que ce but n'est pas le seul ni même le plus important. L'apparition de l'objet doit correspondre à une expérience de satisfaction c'est-à-dire d'abaissement du niveau tensionnel.

En d'autres termes le travail d'emprise a pour but une transformation de l'environnement telle qu'elle constitue les conditions de possibilité de la satisfaction.

C) L'expérience de satisfaction

Dans "L'esquisse pour une psychologie scientifique" (1895) FREUD interroge, entre autres, le problème de la transformation des quantités d'excitations véhiculées par l'appareil psychique en qualités perçues par le conscient comme sensations.

La première hypothèse qu'il évoque rapidement mais sur laquelle il reviendra beaucoup plus tard dans "Le problème économique du masochisme" (1924), repose sur la période de l'excitation. La fonction de la rythmicité, au fondement de la psyché, est immédiatement connectée avec la nécessaire présence de l'objet.

Le remplissage des neurones psy implique un besoin de décharge. Cette décharge, par le biais de la motricité et des manifestations émotives, échoue à faire baisser la tension interne puisque l'afflux d'excitations endogènes persiste (p. 336, trad. franç. 1956) :

"L'excitation ne peut se trouver supprimée que par une intervention capable d'arrêter

momentanément la libération des quantités à l'intérieur du corps. Cette sorte d'intervention exige que se produise une certaine modification à l'extérieur (par exemple apport de nourriture, proximité de l'objet sexuel) une modification qui, en tant qu'action spécifique, ne peut s'effectuer que par des moyens déterminés".

L'enfant, à ce stade précoce, est incapable de provoquer par lui-même l'action spécifique. Celle-ci ne peut être réalisée qu'avec une aide extérieure, la mère ou la personne qui en tient lieu (p. 336) :

"Ce dernier l'a alertée du fait d'une décharge se produisant sur la voie des changements internes (par les cris de l'enfant par exemple)".

Ce texte énumère plusieurs fonctions de l'objet externe : sa nécessaire présence, la spécificité de son intervention et ses capacités empathiques. Mais il fait aussi avant-coup à la précision de 1929 concernant la contrainte. La voie secondaire de décharge, source de la compréhension mutuelle, implique aussi un certain type d'action de la part de l'enfant en direction de l'environnement. **Ses cris et son agitation constituent une forme d'emprise exigeant la modification adéquate.** L'enfant est par conséquent actif dans la mise en oeuvre de l'expérience de satisfaction.

La décharge, qui a lieu avec l'intervention de l'objet, entraîne la **suppression de la tension.** L'investissement correspondant à la perception de l'objet se produit et d'autres neurones reçoivent l'annonce de la décharge par déclenchement du mouvement réflexe.

Deux situations traumatiques peuvent être déduites de ces propositions.

La première est celle du débordement interne des neurones, déferlante énergétique qui balaie les systèmes de frayages latéraux. Elle correspond à l'état de détresse.

La seconde situation est caractérisée par le déclenchement du processus de décharge en l'absence de l'objet. La satisfaction est alors impossible. Noelle, nous l'avons vu, se trouve dans ce type de situation. La décharge a lieu en l'absence de l'objet par retournement et renversement sur le corps propre. Il faut remarquer que la décharge n'opère pas dans le vide. Tout se passe comme si elle devait impérativement trouver son point d'arrêt ou de butée, quel qu'il soit.

Quel critère est utilisé pour qu'une décharge adéquate puisse se produire ?

Psy a besoin de réinvestir une image mnémonique hostile qui a pour conséquence de bloquer la décharge. Cette inhibition produit un déplaisir léger analogue à un contre-feu. Cette inhibition ne suffit pourtant pas à permettre une distinction "à coup sur" entre hallucination et perception.

Entrent alors en jeu les neurones perceptifs qui, mis sous tension par la perception de l'objet, déclenchent une décharge qui est, elle, le signe perçu en psy indiquant une présence dans la réalité. L'appareil d'emprise est mis en oeuvre. L'investissement en emprise (P.DENIS, 1992) assure que les conditions requises pour l'expérience de satisfaction sont réunies.

Mais là encore le système peut s'avérer insuffisant. Il n'est valable que si l'investissement de désir peut être inhibé, suspendu. Si l'investissement est trop fort l'indice de perception à l'extérieur est balayé. C'est effectivement ce qui se passe pour Noelle. L'indice perceptif est submergé et l'appareil d'emprise est alors en charge urgente d'évacuation des excitations internes.

FREUD propose le même type de démonstration dans "L'interprétation des rêves" (1900).

Au commencement, nous venons de le voir, l'appareil psychique primitif évite l'accumulation d'excitations et tend à les

décharger par la motilité. Il ne peut se produire de modification interne, d'apaisement ou d'expérience de satisfaction que par l'intervention ou l'apparition d'une perception dont l'image mnésique est désormais associée à la sensation du besoin. L'expérience de satisfaction se produit au début en lien avec une modification de l'environnement c'est-à-dire l'intervention de la mère.

Le désir est défini comme la sensation d'excitations internes plus ou moins élevées, associées à l'image mnésique de l'expérience de satisfaction.

L'identité de perception est liée à la satisfaction hallucinatoire du besoin. Elle représente une voie courte mais n'aboutit pas à cette satisfaction. L'épreuve de réalité doit intervenir de façon à dévier le cours des excitations ("L'interprétation des rêves", trad. franç. 1967, p. 509) :

"(L'activité d'un second système) doit interdire à l'investissement mnésique d'atteindre la perception et de ficeler les forces psychiques, mais plutôt faire prendre à l'excitation née du besoin, un chemin détourné qui finalement, par la motilité volontaire, altère le monde externe, si bien qu'apparaisse la perception réelle de l'objet".

La motilité et, en dernière instance l'appareil d'emprise, orientent le désir en direction du monde externe pour trouver l'objet de la satisfaction (p. 509) :

"Pour que la motilité puisse transformer le monde extérieur il faut que le système mnésique ait accumulé un grand nombre d'expériences".

C'est parce que la motilité, la pulsion d'emprise, gardent les traces de la satisfaction antérieure qu'elles peuvent se guider utilement en direction de l'objet.

Le processus primaire vise la décharge de l'excitation pour établir l'identité de

perception. Le processus secondaire vise le processus de pensée. Ce processus ne peut se déployer que dans la mesure où il est capable d'inhiber le déplaisir affecté à une représentation. FREUD le définit (p. 512) comme un chemin détourné entre le souvenir de la satisfaction pris comme représentation but et l'investissement de ce même souvenir atteint par le moyen de l'expérience motrice. Il précise (p. 512-513) que ces deux processus proviennent de l'enfance et "témoignent des transformations que notre organisme, tant psychique que somatique, a éprouvées à cette époque".

Essayons de résumer ces différents énoncés.

- L'organisme n'est pas en mesure de provoquer par lui-même l'action spécifique capable de supprimer la tension et, par conséquent, de déclencher l'expérience de satisfaction.

- Cette action nécessite l'intervention de l'objet extérieur.

- La satisfaction obtenue est désormais liée à l'image de l'objet.

- Quand la tension apparaît de nouveau se produit un réinvestissement de l'image de l'objet qui a procuré la satisfaction.

- Si la décharge se produit en l'absence de l'objet investi sous forme hallucinatoire elle n'entraîne aucune modification interne. Il n'y a pas expérience de satisfaction.

- Les indices perceptifs, c'est-à-dire les renseignements fournis par l'appareil d'emprise, permettent de distinguer perception et hallucination.

- Tant que les conditions réelles ne sont pas rassemblées la satisfaction est inhibée.

- L'ensemble du processus est organisé sur le modèle de l'identité de perception.

Cet ensemble fait apparaître deux types d'investissements. L'investissement de la satisfaction à travers l'identité de perception est associé à l'image de l'objet et à la décharge. L'investissement par l'emprise, à travers la mise en oeuvre de la perception et de la motricité vise une modification de l'environnement telle que l'expérience de satisfaction soit possible.

Le double investissement, en satisfaction et en emprise (P. DENIS, 1992) est implicitement présent dès "L'esquisse pour une psychologie scientifique" (1895) et "L'interprétation des rêves" (1900). Il n'est toutefois pas explicitement conceptualisé.

Dans cette perspective l'investissement de la satisfaction, c'est-à-dire de l'objet qui lui est assigné, n'est possible que par l'intervention de l'emprise. De ce point de vue le travail d'emprise a pour but d'éviter le retour de l'état de détresse ou de l'expérience traumatique de la perte d'objet.

Lors de la réapparition du besoin la satisfaction hallucinatoire par investissement de l'image mnésique de l'objet ne suffit pas à procurer la décharge appropriée. L'appareil d'emprise fournit une première contribution à l'expérience de satisfaction auto-érotique étayée sur l'hallucination de l'objet (par la succion du pouce, par exemple). Cette contribution s'avère insuffisante car elle ne fait pas cesser la tension du besoin. L'emprise est alors mobilisée en direction du monde externe.

La présence de l'objet comme condition nécessaire de la décharge relève de l'exercice de l'emprise. Les manifestations contraignent l'environnement aux transformations adéquates.

Au cours de la tétée l'appareil d'emprise ne relâche pas son investissement. La bouche, la main et les yeux sont activement vectorisés en direction de l'objet. Cette tension ne se relâche qu'une fois la satisfaction obtenue.

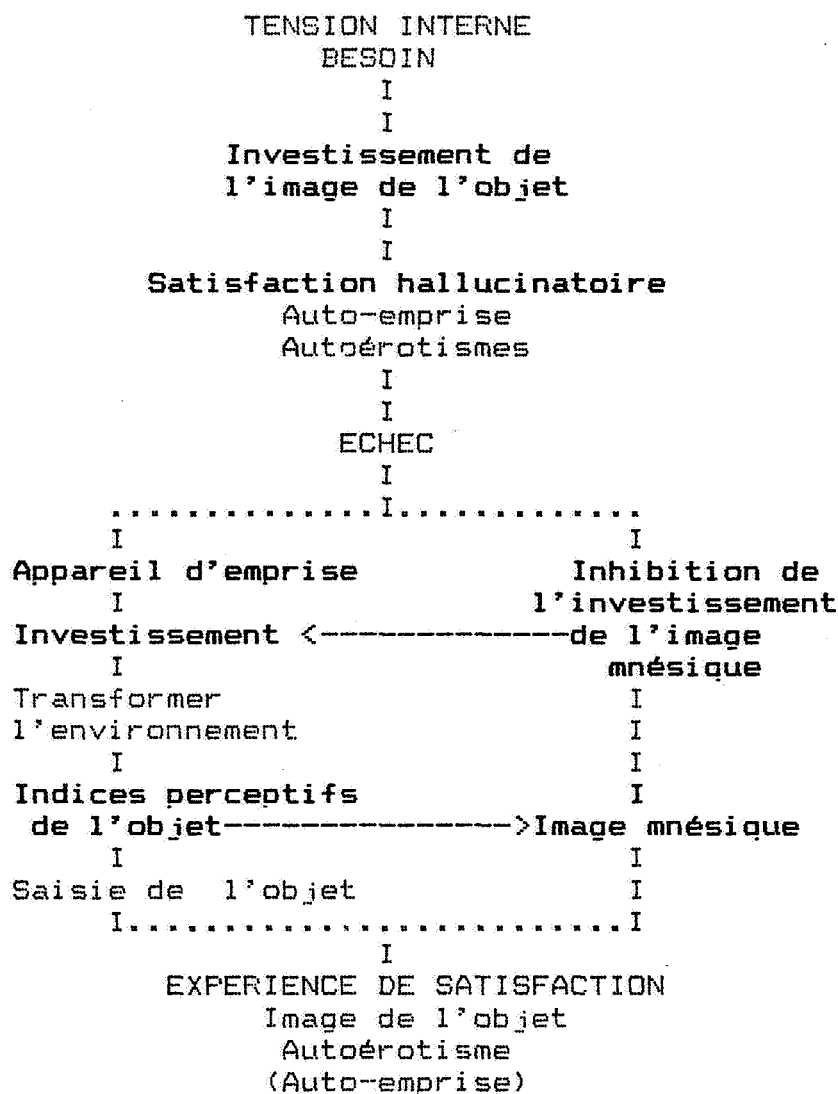
En d'autres termes l'emprise ne trouve pas de satisfaction en elle-même par la saisie de l'objet. Seule la décharge pulsionnelle, par abaissement des excitations internes, met un terme à l'exercice de l'emprise.

Ces considérations permettent d'avancer l'hypothèse que les conduites élaborées sur le modèle de la "relation d'emprise" (R.DOREY, 1981) désignent une défaillance dans l'expérience de satisfaction adéquate première. L'emprise ne cesse donc de s'exercer compulsivement, sur le mode de la compulsion de répétition, en étayage sur des traces de satisfaction insuffisante.

Transformation de l'environnement et saisie de l'objet constituent les deux premiers éléments du travail d'emprise.

Nous allons essayer de figurer globalement ce modèle sur un schéma.

.../...



Dans cette perspective la répétition des rencontres entre l'objet "apporté" par l'appareil d'emprise et l'expérience de satisfaction, crée la première boucle ou la première anastomose (FREUD, 1905). De sorte que la mise en oeuvre de l'emprise est porteuse des traces de satisfaction associée à l'image de l'objet. Les auto-érotismes sont dès l'origine des formes d'auto-emprise sur

le corps propre.

Lors de l'inhibition de l'investissement de l'image mnésique associée à l'expérience de satisfaction, nous supposons un **transfert de charge** en direction de l'appareil d'emprise. Son but est de retrouver, selon le modèle de l'identité de perception, les conditions de satisfaction les plus proches de la trace mnésique.

Ce modèle est implicite dans l'Esquisse (trad. franç. 1956, p. 338). FREUD développe deux types d'expériences : l'épreuve de satisfaction et l'épreuve de souffrance.

Il avance l'hypothèse que les différents investissements des images mnésiques par attraction et répulsion organisent une **défense primaire**. Il désigne, à ce moment, une première forme de refoulement. Mais on pourrait imaginer une sorte de défense primaire dans le sens d'un **investissement massif de l'appareil d'emprise** chargé de trouver, à tous prix, les conditions de décharge adéquate. Nous repérons ici une première boucle susceptible d'orienter d'emblée les investissements, à la suite d'une série d'échecs dans l'expérience de satisfaction, dans le sens d'une décharge corporelle.

FREUD décrit très précisément le travail de l'emprise dans la suite du texte de 1895. Un indice doit permettre de distinguer une perception d'un souvenir ou d'une représentation. Les neurones perceptifs fournissent cet indice de réalité ("L'esquisse", p. 343, souligné par FREUD) :

"Toute perception extérieure fournit toujours en W une certaine excitation qualitative qui n'a par elle-même aucune action sur Psy. Il faut donc ajouter que l'excitation perceptive aboutit à une **décharge** perceptive et que l'annonce de cette dernière (...) atteint Psy. *C'est cette annonce de décharge provenant de W, qui constitue pour Psy un indice de qualité ou de réalité*".

FREUD semble désigner une sorte de "plaisir d'emprise" spécifique, assorti d'une décharge. Mais ce plaisir d'emprise constitue par lui-même un indice de qualité ou de réalité à condition que le moi soit suffisamment investi, c'est à dire capable d'inhiber la charge d'investissement affectée à l'image de l'objet.

Cette inhibition du moi n'est pensable qu'à partir du moment où le moi se "souvient", se représente lui-même (R.ROUSSILLON, 1987, b) et étaye l'inhibition sur les traces de la satisfaction antérieure par un transfert de charge en direction de l'appareil d'emprise. C'est parce que ce dernier a déjà favorisé l'expérience de satisfaction que l'inhibition provisoire de la décharge est possible.

Nous proposons l'hypothèse suivante. L'auto-représentation du moi est étayée sur la boucle emprise transformatrice-expérience de satisfaction. Cette boucle autorise les transferts d'investissements, la mise en oeuvre du travail d'emprise et l'inhibition concomitante de la décharge.

Quelques lignes plus loin, à propos de la pensée cognitive et reproductive, FREUD précise le modèle.

Lorsque l'investissement du souvenir ou de la trace mnésique et l'investissement perceptif ne coïncident pas, il y a une **poussée** vers l'activité de pensée qui cesse dès que la coïncidence est établie. FREUD introduit alors l'**activité transformatrice qui modifie, en un même mouvement, le moi et l'environnement** (p. 346, nous soulignons) :

"Supposons (...) que l'image mnémorique désirée soit celle du sein maternel et de ses mamelons vus de face. Supposons encore que ce petit enfant commence à percevoir le même objet, mais de côté, sans le mamelon. Il a gardé dans sa mémoire le souvenir d'une expérience vécue fortuitement au cours de sa tétée, celui d'un mouvement de tête particulier qui a **transformé** l'aspect de face en aspect de côté. L'image qu'il

regarde maintenant l'incite à remuer la tête puisqu'il a appris, par expérience, qu'il doit faire le mouvement inverse pour obtenir une vue de face".

Ce texte suppose implicitement que la mère laisse le bébé opérer les mouvements nécessaires, qu'elle se laisse saisir de face ou de côté et qu'elle n'entrave pas cette **première prise de possession ou appropriation du monde externe et du monde interne** mais, au contraire, l'accompagne.

C'est en ce point précis qu'il faut, nous semble-t-il, situer "l'origine" de l'objet transformationnel de C.BOLLAS (1989) ou le médium malléable décrit par R.ROUSSILLON (1988 b). Le sein et, au-delà, la mère en tant qu'environnement non encore perçus comme entités différenciées, sont les objets de l'emprise susceptibles de se laisser transformer et de perdre leur forme sans perdre leur substance.

De ce point de vue on peut avancer que les zones érogènes fonctionnent comme appareil d'emprise et sont dès le départ dans une double vectorisation interne et externe. L'anastomose entre le courant des pulsions partielles et des pulsions auto-érotiques est donc réalisée par l'intermédiaire de l'expérience de satisfaction.

Par la suite le but du travail d'emprise est d'apporter l'objet aux zones érogènes et de le maintenir en contact avec elles. Dans cette perspective les auto-érotismes comportent d'emblée une part d'emprise. C'est en ce point qu'on peut différencier les auto-érotismes primaires des auto-érotismes secondaires. **Seuls les seconds sont organisés autour de la représentation de l'objet et comportent un investissement en emprise.**

Les deux situations cliniques exposées plus haut peuvent être abordées sous cet angle. Le travail d'emprise que Noelle essaie de mettre en oeuvre échoue parce que l'objet retire son investissement. Les auto-érotismes secondaires, centrés sur l'objet interne apporté par

l'emprise, ne peuvent pas apparaître. Seuls les auto-érotismes primaires de décharge subsistent. Ils apparaissent comme une sorte de répétition à vide (avide ?) du travail de l'emprise. Tout se passe alors comme si la "boucle" initiale entre emprise active et trace mnésique était court-circuitée.

Chez Aurélie, par contre, le travail d'emprise s'effectue "normalement" en direction de l'objet. Mais les conditions de satisfaction sont défaillantes ou, plus précisément la difficulté porte sur la constitution de l'objet interne.

D) L'emprise introjective

L'emprise orale sur l'objet connaît un double destin psychique : transformer le moi par identification et ériger l'objet interne.

Dans "Trois essais sur la théorie sexuelle" (1905) FREUD conjoint l'apparition des auto-érotismes et la perte de l'objet. Nous formons l'hypothèse que les auto-érotismes secondaires tels que FREUD les définit, ne peuvent apparaître que si le sujet, exerçant son emprise, **emporte quelque chose de l'objet à l'intérieur de lui**. C'est ce que nous appelons l'emprise introjective.

De ce point de vue le travail d'emprise a non seulement pour but la transformation du monde extérieur et la saisie active de l'objet mais l'édification du monde et des objets internes. Il capte certaines propriétés de l'objet et les "installe" fermement au dedans. L'objet interne s'élabore par le transit externe au cours duquel, à chaque boucle de l'échange, le sujet prend quelque chose à l'objet.

L'emprise se relâche après l'expérience de satisfaction. Nous avançons l'hypothèse qu'elle s'oriente alors en direction de l'objet interne

pour conserver le lien avec l'objet externe par le moyen de l'identification. Dans "Psychologie des foules et analyse du moi" (1921) FREUD définit l'identification comme la forme la plus originelle du lien.

Le concept d'appropriation, nous l'avons mentionné, possède une double valence. Dans un sens transitif il définit l'acte qui consiste à transformer les choses ou les objets en vue d'une utilisation spécifique. Dans un sens réfléchi il désigne l'acte ou le processus par lequel tel objet devient la propriété du sujet et fait désormais partie de ses appartenances.

Le processus de transformation suppose un travail de modification qui porte sur les propriétés des objets. Ces propriétés sont idéalement invariantes. Il est en effet relativement facile d'approprier tel objet en vue d'une utilisation spécifique. Le caractère non vivant de l'objet implique une stabilité des formes et des propriétés conférées. Sauf accident particulier ou défaut dans le processus de fabrication l'objet transformé, usiné si l'on veut, convient adéquatement au but pour lequel il a été produit.

Il en va autrement des être vivants. Ceux-ci ne cessent de changer de forme ou d'espace et nécessitent, si l'on ose dire, un usinage spécifique. Ce processus suppose une adéquation de l'outil. Les transformations doivent comporter la perspective de l'invariance relative et de la modification contrôlée.

Le travail d'emprise, dans sa double valence transformatrice et introjective, répond à ces deux exigences. En ce sens l'emprise introjective permet d'installer au dedans une certaine forme d'invariance. Ce but est bien entendu illusoire. Mais le mouvement implique la visée d'une immobilisation : les objets doivent être ce qu'ils sont pour l'expérience de satisfaction.

A l'opposée de cette visée immobilisante, les séductions de l'objet, le deuil, mais surtout l'appétit jamais éteint du monde pulsionnel,

obligent à des adaptations et à des changements constants.

L'emprise est en quelque sorte la quille du bateau pulsionnel. Elle lesté la pulsion de son poids de réalité et transforme le monde suivant les règles du principe de constance, de la toute puissance de la pensée et, en dernière instance, du principe de plaisir.

La fonction de l'emprise introjective est, si l'on veut nous permettre une formule à l'emporte-pièce, d'installer une tour de contrôle à l'intérieur. Elle contribue à former un réel interne chargé du contrôle des changes.

L'identification, telle que FREUD la présente en 1923, permet au moi de garder l'amour du ça. Il prend l'amour dévolu à l'objet. En déroband le narcissisme aux objets le moi s'efforce de contrôler l'ensemble des investissements. Que ce contrôle lui échappe largement et que le moi ne soit, au fond, que le locataire de la psyché, n'est pas ici le plus important. Ce qui semble essentiel consiste dans la remise en oeuvre constante et inlassable de la boucle initiale entre l'emprise et l'expérience de satisfaction.

Dans son rapport de 1962 sur l'identification P.LUQUET dessine un processus que nous rejoignons en de nombreux points. Il ne fait pas référence à la notion d'emprise mais l'ensemble de sa démarche est assez proche de ce que nous essayons de mettre en lumière.

En proposant le concept "d'objet pour le moi" P.LUQUET désigne un élément fonctionnel qui apporte au moi ce dont il a besoin. Cet objet joue le rôle d'une **fonction pour le moi**. L'objet, en un même moment, fonde la pulsion et est fondé par elle.

L'objet interne se forme par la répétition d'expériences émotionnelles : l'image de l'objet est à chaque fois liée à une modification d'état. Cette modification couplée à l'image de l'objet s'approche des conceptions de C.BOLLAS sur

l'objet transformationnel.

Nous situons ici la première boucle qui permet l'ajournement de la décharge par transfert des investissements sur l'appareil d'emprise en tâche de **savoir** si les conditions appropriées sont réunies. Mais dans le même moment l'objet "fonctionnel" est introjecté afin que le moi puisse bénéficier de la fonction. En d'autres termes l'objet, par l'investissement de l'image mnésique, est "gardé" à l'intérieur. P.LUQUET propose l'image du moi réuni à l'objet (1962, p.40). Il nous semble peut-être plus conforme à la perspective de l'emprise et aux quelques indications fournies par FREUD en divers points de son oeuvre, de proposer l'image d'un **moi cramponné à l'objet**, puis l'absorbant jusqu'à se confondre avec lui.

Les amours incestueuses du moi avec l'objet sont la forme primordiale de l'emprise.

Cette introjection assimilatrice, selon l'expression de P.LUQUET, réalise la première identification. Mais il faut préciser que le moi ne se forme pas alors sur le modèle de l'objet réel mais sur la forme que prend pour le moi, ou le pré-moi, l'expérience de satisfaction.

Il faut imaginer un processus qui tout ensemble, entraîne le geste et le style du geste, sa rhétorique et, en dernière instance nous le verrons, son énigme. Il n'y a pas d'emprise introjective absolue. La satisfaction est toujours décalée par rapport à elle-même. Ce noyau brut du processus est à la source de ce que P.LUQUET désigne comme introjection imagoïque. Cet objet interne non assimilable est contemporain de la naissance de l'altérité. L'expérience de satisfaction n'est plus abolue, ou plus exactement, l'écart interne, entre satisfaction attendue satisfaction apportée, se creuse.

L'emprise transformatrice, comme poussée pulsionnelle, est alors mise en oeuvre. La projection de l'inclusion imagoïque ou, si l'on préfère de l'image de l'objet non assimilable par

le moi, s'effectue en direction de l'objet externe. La contrainte d'emprise vise la transformation de l'objet et de l'environnement pour les approprier aux conditions requises pour la décharge.

Nous avons déjà évoqué un tel modèle à propos du jeu de la bobine. Les boucles élaboratives successives impliquent répétitivement la projection d'un élément au dehors, saisi et travaillé à son tour. Il y a toujours un reste, un élément brut qui rend compte de l'écart originel. L'emprise est indéfiniment employée à réduire cet écart en même temps que le moi, par travail introjectif, s'enrichit et construit, à l'intérieur, un ensemble complexe de représentations.

La transformation sans perte, tel est, pourrait-on dire, le secret de l'emprise.

Comment préciser les points d'articulation entre emprise introjective et emprise transformatrice ?

Lorsque D.W.WINNICOTT introduit le concept de phénomène transitionnel ("De la pédiatrie à la psychanalyse", 1951, trad. franç. 1969) il fait référence à la première possession non-moi. Cette zone indécidable entre dedans et dehors, créée et trouvée à la fois, est un héritage direct de la boucle d'emprise initiale.

Le petit enfant doit pouvoir se transformer en transformant le monde et inversement. Cette double transformabilité n'est possible qu'en étayage sur les traces mnésiques de l'expérience de satisfaction. C'est parce que l'emprise est porteuse des traces de la satisfaction que la décharge est suspendue. Pourtant l'état de dépendance n'est pas maintenu entre le petit enfant et son entourage. Les boucles appropriatives de l'introjection vont dans le sens d'une autonomie plus grande. Il faut donc supposer que l'objet qui apporte la satisfaction est troqué contre sa représentation ou, plus exactement, l'appropriation de l'ensemble des fonctions qui conditionnent la satisfaction.

Cette procédure suppose l'emprise transformatrice et introjective mais aussi, la possibilité de leur développement autonome.

Les objets transitionnels ont cette fonction en ce sens qu'ils sont et ne sont pas réels et subjectifs, qu'ils sont et ne sont pas dépendants de la mère.

La malléabilité du médium (R.ROUSSILLON, 1988, b) qualifie autant le sein au sens de "L'esquisse", transformant et transformé, que l'objet transitionnel.

Nous verrons plus loin que cette malléabilité n'est pas synonyme d'inconsistance, au contraire. La consistance de l'objet, sa butée, forment un élément essentiel de la mise en oeuvre de la transformabilité de l'emprise. A travers la malléabilité du sein ou de l'ensemble des qualités de l'environnement précoce qui se laisse suffisamment contraindre (FREUD, 1929) l'enfant acquiert la possibilité du jeu d'emprise.

III) La double butée de l'objet

La question de la butée se pose de trois façons complémentaires. Butée de la satisfaction d'abord, telle que l'entend P.DENIS (1992). Butée du retrait et du refus ensuite, que nous avons abordée dans la deuxième partie de ce travail à propos du jeu de la bobine. Mais surtout butée intrinsèque à l'investissement que J.GUILLAUMIN (1989 b) explore à propos de "L'objet de la perte" et que nous analyserons également à travers les travaux de F.PASCHE, C.LE GUEN et M.FAIN.

Nous aborderons ces différents facteurs à partir d'une situation clinique.

Rémi et sa mère arrivent avec retard au premier rendez-vous fixé ce qui nous place dans l'impossibilité de les recevoir. Nous en informons la mère qui, tout en nous écoutant, tient fermement son fils par la main.

Rémi, pendant ce temps, hurle et ce, depuis qu'il nous a vu nous approcher dans la salle d'attente. Au plus fort de son émotion il vomit, en un jet assez puissant, que nous évitons de justesse. La mère commente sobrement en disant qu'il fait toujours ça quand il a peur qu'elle le laisse.

Au second rendez-vous Rémi se met à hurler dès qu'il nous voit mais ne vomit pas. Nous lui parlons doucement de la présence de sa mère avec laquelle nous allons monter dans le bureau. Il se détend, ne pleure plus et accepte de nous suivre. En marchant, la mère se penche vers nous et, sur le ton de la confidence, dit qu'elle veut nous communiquer quelque chose d'essentiel. Il faut, murmure-t-elle, insister pour que son fils dise "lapin" et pas "capin". Il prend la mauvaise habitude de déformer les mots.

Installé dans la salle de consultation, à

côté de sa mère, Rémi accepte de faire une série de dessins sur les feuilles qui sont à sa disposition. Il ne s'arrêtera qu'à épuisement du stock, reproduisant toujours la même forme de bonhomme agrémenté de bras et de jambes grossièrement esquissés.

A ce moment la tonalité de notre échange paraît suffisamment solide et nous lui proposons que sa mère attende dans le couloir. Il accepte et nous accompagnons la mère en montrant à l'enfant la place qu'elle occupera pendant que nous continuerons à échanger.

Rémi commence un jeu de "trouvé-caché" derrière un fauteuil. Après quelques minutes pendant lesquelles l'un et l'autre prenons un certain plaisir, il s'arrête brusquement et demande "Maman".

Nous lui parlons de sa mère qui attend dans le couloir mais il se dirige rapidement vers la porte comme si les paroles ne suffisaient pas à l'apaiser. Sûr de notre fait, de la présence de la mère, nous le laissons ouvrir la porte du bureau.

La mère a disparue. Rémi se met à hurler en même temps que nous nous sentons envahi par une colère brutale contre elle. Il nous vient alors à l'esprit que nous aurions dû l'attacher sur sa chaise.

La mère, qui est au rez-de-chaussée, crie qu'elle n'est pas partie et remonte vers nous. Rémi retourne en pleurant dans le bureau et enfouit son visage dans le fauteuil. Puis il cesse de pleurer, se redresse et essaie de nous frapper. Il donne ensuite une série de coups de poings et de pieds dans les meubles.

Pendant tout ce temps nous lui parlons de sa colère et du desarroi qu'il a pu ressentir en voyant que sa mère n'était pas là où elle aurait dû se trouver. Il se relève, nous montre une pièce de monnaie qu'il tire de sa poche et dit "Maman". Nous lui disons simplement qu'il vient de trouver un moyen de toujours avoir "quelque

chose de maman" avec lui.

Cette séquence montre comment Rémi trouve, dans le cadre suffisamment étayant de l'entretien, le moyen de résoudre au moins momentanément le problème de l'absence maternelle en "créant" un symbole de continuité par l'intermédiaire de la pièce. Cette situation est intéressante aussi en raison de notre propre réaction.

En effet, nous aurons l'occasion d'y revenir, le sentiment de colère qui nous envahit et la réflexion qui nous vient -"j'aurais du l'attacher sur sa chaise"- se relie directement au thème de la butée.

Lorsque la mère de Rémi quitte le bureau de consultation l'enfant entame un jeu de "coucou". Il met en scène la disparition de sa mère et rend compte ainsi de l'existence d'une vie psychique. Nous jouons volontiers avec lui. Cette vie psychique ne peut pourtant prétendre encore au statut de réalité psychique. L'objet a impérieusement besoin d'être retrouvé au dehors et nos paroles, qui évoquent la représentation de la mère, ne suffisent pas à apaiser l'angoisse.

La représentation subjective de la mère semble en danger. Tout se passe comme si l'intégrité de la mère réelle, objective, appellait une vérification. Si on reprend les termes utilisés par FREUD dans "La négation" (1925) la représentation de la mère se voit attribuer les propriétés du vivant, de l'animé, mais le jugement d'existence reste suspendu. L'objet doit être impérativement retrouvé au dehors, dans le réel objectif, du fait même que sa réalié psychique n'est pas acquise.

Nous proposerons une première ligne interprétative de la situation. L'absence de la mère, même momentanée, confronte Rémi à la question de savoir ce qu'elle peut faire lorsqu'elle n'est pas physiquement avec lui. Cette interrogation renvoie en dernière instance au fantasme de la mère occupée avec un autre, un

homme ou un autre enfant.

De la même façon que Rémi prend plaisir à jouer avec le consultant sa mère, symétriquement, peut prendre du plaisir à jouer avec un autre que son fils. Le besoin impérieux de vérification (la mère est-elle ou non derrière la porte ?) a ici valeur de cri, de pleurs, d'appel destinés à réveiller la mère, à la déranger.

L'emprise trouve ici une connotation classique. Il s'agit d'exercer son pouvoir de transformation sur l'objet et, par l'intermédiaire de l'appareil d'emprise, de s'assurer de la saisie en vue de l'expérience de satisfaction.

Notre hypothèse est toutefois que cette relation d'emprise (R.DOREY, 1981) procède de l'échec du travail d'emprise. C'est parce que l'objet se soustrait à la saisie d'emprise que la relation d'emprise se développe pour répéter énergétiquement ce qui n'a pas été lié, travaillé, représenté précédemment.

Nous pouvons également envisager que le plaisir pris par Rémi dans le jeu est vécu comme blessant, attaquant, destructeur pour la mère. La vérification se donne alors comme vérification de l'intégrité de l'objet. Tout se passe comme si Rémi investissait le jeu comme plaisir arraché à la mère, comme une amputation maternelle.

La pensée qui nous traverse l'esprit lorsque nous constatons la disparition de la mère, condense ces différents aspects.

L'image de la mère attachée sur sa chaise, immobilisée, est représentative d'une des composantes du travail de l'emprise : l'immobilisation de l'objet et sa mise à disposition. Mais il faut peut-être aller plus loin.

La mère nous fait attendre une première fois et nous ressentons un certain mécontentement :

voilà une mère qui se fait désirer.

Pourquoi Rémi vomit-il ? La mère ne nous dit pas que son fils est malade. Il vomit parce qu'il a peur qu'elle l'abandonne. Il y aurait beaucoup à dire sur ce "diagnostic" exact mais ce n'est pas notre propos. Nous sommes en charge, à ce moment, de représenter quelque chose pour Rémi, l'élément séparateur ou le prédateur, pour reprendre les termes de I.HERMANN ou J.BOWLBY. Le vomissement prend valeur d'acte psychique, de projection à l'état brut.

Cette forme d'attaque orale-anale -il a bien manqué nous barbouiller- ne nous détruit pas et lors de la consultation suivante il se contente de pleurer, à notre grand soulagement. Mais lorsque, au milieu de l'entretien, nous constatons avec lui l'absence de la mère, nous sommes envahi par une sensation brutale qui a valeur, après-coup, de vomissement interne.

La mère nous a posé un lapin. Lorsqu'elle nous fait la confidence sérieuse à propos du lapin nous nous sentons séduit : nous imaginons qu'elle va nous confier un élément important. On peut évidemment discuter du sens de sa préoccupation. Il n'en reste pas moins que cette forme de séduction aboutit au retrait, à la déception (la notre !) et plus tard à l'absence. En d'autres termes, nous sommes pris dans une sorte de tourbillon : nous représentons le tiers, le père qui sépare mère et enfant, un objet à séduire mais aussi l'enfant lui-même à qui la mère pose un lapin, et une partie de la mère. Lorsque Rémi essaye de nous frapper c'est probablement l'image de la mauvaise mère qu'il vise. A la différence de Rémi, nous pouvons nous forger une représentation de la scène : la mère attachée sur sa chaise.

Nous nous demandons jusqu'à quel point la disparition de la mère est fortuite. Son effet immédiat est en effet de rompre le lien que l'enfant construit avec nous. Tout se passe comme si elle ne se laissait pas transformer ou suffisamment abandonner elle-même. Elle exerce

ainsi une emprise implacable sur Rémi. De la même façon elle a exercé son emprise séductrice en nous parlant du lapin. Elle est, pour Rémi, un objet insaisissable, non transformable et imprévisible. L'épreuve de satisfaction ne se déroule pas de façon apaisante. L'emprise ne peut ni dormir ni rêver. Les zones érogènes, et au-delà les autoérotismes, sont constamment parasitées par l'éventualité de la perte. Rémi vit en somme un état traumatique constant.

A) La butée de la satisfaction : le rêve de l'emprise

L'accolement des deux termes, butée et satisfaction, dans une même expression, mérite quelques éclaircissements. Quoi de plus éloigné d'une butée que l'expérience de satisfaction ? En reprenant ce concept à partir de "L'esquisse" (1895) nous avons insisté sur l'idée de détumescence et d'apaisement internes qui la caractérisent. La satisfaction est en effet avant tout une détente. C'est la résistance ou le barrage à l'expérience de satisfaction qui peuvent être, en toute logique, qualifiées de butées.

Pourtant, lorsqu'on interroge le sens du terme butée, on rencontre plusieurs significations ou faisceaux de sens.

La butée assone d'abord avec le but. L'expérience de satisfaction constitue bien le **but du travail d'emprise**. L'objet, si l'on s'en tient à la définition de la pulsion proposée par FREUD en 1915, est ce qui permet d'atteindre le but.

Le terme signifie également, comme adjectif, l'entêtement. De ce point de vue on pourrait dire que rien n'est plus entêté ou buté que l'emprise. **La satisfaction pulsionnelle est un but à atteindre quel qu'en soit le prix.** Mais en même temps, nous le verrons, la butée qualifie

le retrait ou le refusé imposés par l'objet aux visées de l'emprise.

Butée signifie encore, employée comme nom féminin, un massif, un ensemble ou un organe destinés à **supporter une poussée**. Cette conception nous rapproche des vues de J.LAPLANCHE (1987) relatives à la pulsion et à son objet-source. La poussée s'étaye sur l'objet, sur les traces de l'objet, et le crée comme elle est créée par lui.

Dernier faisceau, plus argotique peut-être mais conforme à l'emprise et à l'expérience de satisfaction, le terme buté employé comme adjectif signifie tué ou assassiné. L'expérience de satisfaction revient en effet à "tuer" l'objet réel pour lui substituer, en ses places et fonctions, sa représentation. **L'expérience de destructivité consiste à "buter" l'objet, à buter sur et contre lui, sans le tuer.**

L'emprise introjective appropriée l'objet interne. P.DENIS (1992) rappelle que la genèse de la représentation de l'objet est classiquement décrite sur fond de manque. Nous songeons aux travaux des auteurs kleinien et à BION en particulier. Si l'on se réfère aux conceptions de B.LEWIN et à la notion d'écran du rêve, le fond ou le "blank" constituent une représentation du sein. De sorte que la représentation de l'objet se développe sur un fond de satisfaction.

L'expérience de satisfaction, et a posteriori les traces mnésiques de la satisfaction, ne sont possibles qu'en lien avec le travail de l'emprise. Satisfaction et emprise ont donc partie liée dès l'origine. La suspension de la décharge implique un transfert d'investissements en direction de l'appareil d'emprise. Investi de la sorte le travail de l'emprise transformatrice décharge une partie des tensions, mais une partie seulement, par la voie de la motricité et de l'activité. Cette décharge ne constitue qu'une forme mineure des potentialités de satisfactions entrevues et organisées suivant le modèle de l'identité de

perception.

Lorsque les conditions de satisfaction sont réunies dans l'environnement l'appareil d'emprise n'est pas désinvesti. Le désinvestissement n'est effectif qu'après l'expérience de décharge. Dans ce moment d'entre-deux, l'investissement recouvre à la fois le monde visé par l'appareil d'emprise et le monde interne des représentations. Par la suite l'investissement est en majeure partie transféré sur le monde intérieur. Les représentations internes sont enrichies et transformées par le transit externe. Nous sommes, dès ce moment, en présence du processus d'emprise introjective qui modèle les représentations internes.

Doit-on supposer que le désinvestissement de l'appareil d'emprise est total ? Nous formons l'hypothèse que ce désinvestissement est partiel et que l'expérience de satisfaction n'est que le sommeil ou le rêve de l'emprise.

Le moi est cramponné à l'objet pendant l'expérience de satisfaction. Cette plénitude psychique éprouvée confère une sorte de corps à l'objet interne. De ce point de vue l'objet réel est effacé ou "buté". Mais si la "personne objet" est désinvestie dans sa réalité concrète elle se transforme en **butée interne, support des poussées à venir.**

La butée interne, au sens de support, se rapproche de ce que A.GREEN (1983) a défini comme hallucination négative et structure encadrante. Cette dernière constitue une butée interne sur laquelle le sujet "pousse" dans le double sens de grandir et de s'appuyer.

F.DENIS (1992) fait remarquer que le modèle du double retournement postulé par A.GREEN suppose une conception unitaire de la pulsion. Son hypothèse des deux formants pulsionnels, l'un en emprise et l'autre en satisfaction, permet de rendre compte de la "négativation" de l'image de la mère. Celle-ci est désinvestie "en emprise" et ne conserve que l'investissement en

satisfaction. Dans ce processus "le sujet s'édifie sur ce qui est gardé de la mère après qu'elle a été négativée".

Dans notre perspective l'expérience de satisfaction équivaut à l'image d'un moi cramponné à son objet. Mais la trace perceptive, ou la mémoire de l'emprise, est présente dans la représentation elle-même qui est en partie organisée par la motricité. Le registre perceptif et moteur laisse une trace dans l'expérience de satisfaction elle-même.

Le rêve de l'emprise, objet cramponné et fondu au moi, peut quelques fois tourner au cauchemar ou, pour le moins, au réveil agité.

Lorsque Rémi, après minutes de jeu, cherche activement à retrouver sa mère il nous désinvestit en tant qu'objet. Jusque là, pendant quelques instants, la représentation de la mère a rempli sa fonction de butée interne. Le moi cramponné à son objet a pu diriger les investissements dans le jeu du coucou qui figure, de ce point de vue, la succession potentielle des transformations sans perte.

La mère interne est brutalement perdue ou en danger d'être perdue et l'investissement massif de l'appareil d'emprise prend le relai. Nous disparaissions alors en tant qu'objet investi. Toute la charge est dirigée vers la mère potentiellement perdue au dedans qu'il faut impérativement retrouver au dehors.

En d'autres termes Rémi nous confronte à l'échec de l'emprise introjective concomitante des auto-érotismes secondaires. Cette situation marque un degré de complexité psychique supérieur par rapport aux deux précédentes. La boucle entre emprise transformatrice et expérience de satisfaction est tracée mais fragile. **La mère ne semble pas faire suffisamment "butée interne"**. Ce processus rend compte de l'échec partiel de l'hallucination négative. Tout se passe comme si Rémi ne pouvait pas encore jouer seul en présence de l'objet (D.W.WINNICOTT). Rémi surveille constamment

l'objet du coin de l'oeil.

Il nous attaque probablement moins dans le sens d'une agressivité dirigée que sous la nécessité d'une sorte d'épreuve de destructivité. Il a sans doute besoin d'éprouver, à ce moment, que nous sommes réel et que nous n'allons pas disparaître comme la mère. Les coups rendent compte de la décharge par l'investissement de l'appareil d'emprise.

C'est à ce prix qu'il peut investir la continuité d'un "objet-maman" à travers la pièce de monnaie. Faute d'une mère interne complète il doit se contenter d'une mère en pièce.

B) La butée du refus

Si le premier objet s'est construit, suivant l'expression de P.DENIS (1992) en emprise et en satisfaction au cours de la "première tétée théorique", s'il réalise le cramponnement incestueux avec le moi, il n'en est pas moins progressivement investi comme objet différent du moi, projet pulsionnel potentiellement satisfaisant.

Si le moi aime l'objet, par emprise transformatrice et introjective, il le découvre aussi, dans la haine, comme ce qui se dérobe ou se refuse.

Reportons-nous d'abord rapidement à "Pulsions et destins des pulsions" (1915, trad. franç. 1988, p. 181) :

"L'externe, l'objet, le haï seraient au tout début, identiques. L'objet se révèle-t-il plus tard source de plaisir, il est alors aimé, mais également incorporé au moi, si bien que, pour le moi plaisir purifié, l'objet coïncide malgré tout de nouveau avec l'étranger et le haï".

Ces quelques lignes condensent la question

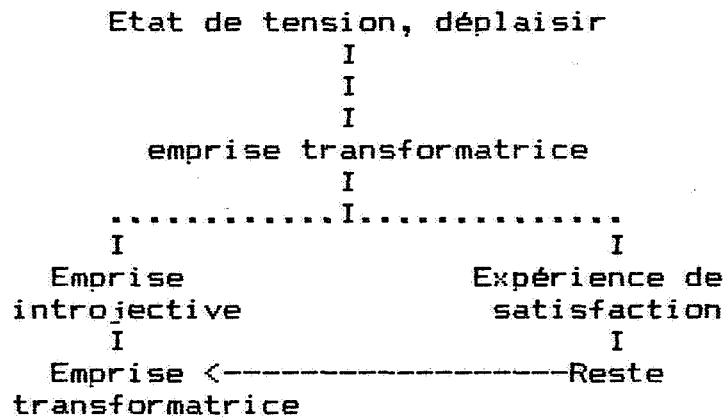
de la haine telle que FREUD l'aborde en 1915. Il dessine le travail d'emprise introjective à travers le mouvement d'incorporation de l'objet. L'expérience de satisfaction, qui renvoie au moi cramponné à l'objet, laisse toutefois ouverte la question de l'investissement dans la haine.

Si l'on se réfère à l'hypothèse d'un double volant pulsionnel comme le propose P.DENIS ou si l'on s'en tient, comme nous le faisons, à la composante de poussée réalisant le but pulsionnel, la haine coïncide avec un écart, ou un "manque" dans l'expérience de satisfaction. Tout se passe comme si le désinvestissement du travail de l'emprise n'était pas total, comme si un reste ou un noyau dur subsistaient, installant l'insatisfaction au coeur même de la satisfaction.

Ce reste, cet élément inassimilable qui résiste à l'incorporation est alors projeté au dehors. La mobilisation de l'appareil d'emprise n'est jamais complètement effacée parce que l'expérience de satisfaction est toujours en partie insatisfaisante.

Il est possible de référer cette dichotomie à la notion d'identité de perception introduite en 1900 dans "L'interprétation des rêves". Tout se passe comme si la satisfaction apportée n'était jamais totalement adéquate avec la trace. Le décalage produit alors un déplaisir, un déplaisir tempéré, mais qui organise inlassablement un mouvement circulaire grossièrement représenté par le schéma suivant :

.../...



Lorsque FREUD, quelques lignes plus loin ("Pulsions et destins des pulsions", trad. franç. 1988, p. 184) avance que la haine est plus ancienne que l'amour il désigne, selon notre hypothèse, le travail de l'emprise transformatrice qui, sans égards pour l'objet, poursuit sa tâche hédonique.

Il faut supposer un modèle en déséquilibre relatif tel que l'insatisfaction partielle du moi plaisir purifié impose des remises en jeu constantes. Cet état de déséquilibre interne est un facteur de développement à condition de trouver une pondération suffisante dans l'expérience de satisfaction.

Nous désignons l'élément qui relance l'emprise transformatrice comme butée de l'objet. Ce dernier "s'entête" à échapper toujours à l'hégémonie du moi plaisir. C'est un objet butée dont la réalité repose sur l'acte de refusement.

Comment articuler et comprendre cette fonction butée ?

Dès 1895, dans "L'esquisse", FREUD suppose que la suspension de la décharge relève de l'investissement de l'image de l'objet hostile.

Lorsqu'il aborde l'épreuve de la souffrance ("L'esquisse", trad. franç. 1956, p. 338-339) FREUD la connecte avec une élévation de la quantité interne d'excitations, c'est-à-dire au déplaisir. Cette intensification de charge peut entraîner un état traumatique par débordement interne ou décharge en l'absence de l'objet. Nous formons l'hypothèse qu'une des voies possibles pour lier et dompter les investissements sans effet de débordement traumatique consiste dans la mise en travail de l'appareil d'emprise. FREUD désigne explicitement cette possibilité (p. 339, nous soulignons) :

"Le mécanisme de cette libération de déplaisir ne peut se représenter que de la façon suivante : il existe des neurones moteurs qui, lorsque leur charge atteint un certain degré, amènent les quantités (Qn) dans les muscles pour ainsi les décharger".

En d'autres termes, l'état de souffrance qui correspond à une expérience de déplaisir par élévation du niveau des excitations internes, trouve une voie de décharge par l'investissement de l'appareil musculaire et, en dernière instance, de l'emprise.

Cette situation évoque l'histoire de Noelle relatée plus haut. La libération de l'affect désagréable passe par l'investissement de l'appareil d'emprise. L'élément de bascule immédiate forme probablement le modèle sur lequel s'établissent les relations d'emprise (R.DOREY, 1981).

L'investissement massif de l'appareil d'emprise vient à la place d'une expérience de satisfaction.

La butée de l'objet est dans ce cadre poussée à son paroxysme. Dans l'hypothèse d'un travail d'emprise tempéré par des expériences de satisfaction adéquates et suffisantes, la butée de l'objet suppose le décalage entre l'expérience vécue et les traces antérieures de la satisfaction. C'est un certain écart dans

l'identité de perception qui amorce la transformation du principe de plaisir en principe de réalité.

Lorsqu'il aborde la question dans l'article de 1911, "Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques" FREUD mentionne la mise en oeuvre de la conscience qui prélève périodiquement de petites quantités de données en provenance du monde extérieur par la moyen de l'attention (trad. franç. 1984, p.137).

Sous l'empire du principe de plaisir, dans l'hypothèse du narcissisme primaire incluant les soins apportés par la mère, il n'y a pas de différenciation interne. C'est dans l'écart entre la tension et l'apaisement que l'appareil d'emprise est investi. Les traces mnésiques de l'objet, dont l'absence fait butée à la décharge, sont alors réinvesties sur le mode hallucinatoire. L'activité transformatrice de l'emprise fonde la catégorie de réel du dedans en formant une sorte de détour interne sur la voie de la satisfaction.

Cette voie jalonne le développement du moi dans l'utilisation du médium malléable et des objets transitionnels.

Le cadre à l'intérieur duquel l'écart inhérent à la satisfaction est supportable, est d'autre part tracé par le degré d'intrication pulsionnelle maternelle. Les situations de Noelle, Aurélie et Rémi nous confrontent à des degrés plus ou moins profonds de pathologie du lien. L'élément commun à ces trois situations est la défaillance différemment marquée et spectaculaire de la liaison pulsionnelle de l'objet. Cette faillite initiale forme des configurations variées : détresse chez la mère de Noelle, contre investissement massif pour la mère d'Aurélie et emprise implacable pour celle de Rémi. Le transit externe est dans tous ces cas affecté et distordu. Ces conséquences sont, d'une manière ou d'une autre, à la base des défaillances du travail de l'emprise transformatrice et introjective.

Pour se sentir lui-même réel le petit enfant a besoin d'exercer sa poussée et son emprise à l'égard d'un objet suffisamment résistant. La compacité objective de l'objet est garante du sentiment d'existence.

La question de la représentation se joue à travers l'utilisation du médium malléable. En exerçant son emprise sur l'objet l'enfant le déforme mais ne le détruit pas. "L'activité représentative a besoin de se donner un élément concret, perceptible d'elle-même" (R.ROUSSILLON, 1988 b). La mise en place de cette forme d'activité, directement héritée du sein-environnement transformable par contrainte issue de l'enfant, ou "auto-transformable" par adaptation souple, dépend aussi de la saisie primordiale de ce que F.PASCHE (1988) désigne comme "phanères maternels". L'enfant a besoin d'investir un "secteur neutre qui tranche sur le corps de la mère" (F.PASCHE, 1988, p. 51). Il conquiert son autonomie dans l'investissement en quelque sorte latéral d'une matière inanimée qui ne devient vivante que selon son désir et sa toute puissance. Si les qualités du médium malléable font de lui une matière "vivante" cette animation est pourtant sous la dépendance absolue de l'enfant. C'est l'enfant qui, par l'exercice de son emprise transformatrice, donne vie au médium.

L'animation de ce médium malléable permet à l'enfant d'introjecter le pouvoir ou la capacité de donner une forme. Il passe par un transit externe nécessaire à l'introjection de la représentation de son acte. Nous verrons plus loin quel sens attribuer à la concrétude nécessaire de ce mouvement.

Si le médium malléable ou l'objet transitionnel ne sont vivants que pour et par l'enfant ce dernier exerce son emprise de vie comme lui-même fait l'objet de l'emprise de vie maternelle. On pourrait peut-être interroger la fonction médium malléable sous l'angle d'un renversement premier de la passivité en activité permettant à l'enfant d'échapper à l'emprise maternelle. De ce point de vue le médium

malléable pourrait être envisagé comme le premier "bouclier de Persée" (F.PASCHE, 1988) que le petit enfant peut approprier et dont il s'approprie les fonctions.

La littérature psychanalytique ne manque pas de situations cliniques dans lesquelles l'emprise ou l'échec du travail d'emprise sont présents même s'ils ne sont pas explicitement désignés. C'est pourtant vers FREUD, une fois de plus, que nous devons nous tourner pour trouver ce qui constitue sans doute la plus spectaculaire illustration d'un échec de l'emprise transformatrice.

Le Président SCHREBER n'a jamais rencontré FREUD. Ce dernier, dès qu'il prend connaissance des "Mémoires d'un névropathe", sait qu'il a en main un document exceptionnel ("Le Président SCHREBER", 1911, trad. franç. 1982, p. 315) :

"Ce que nous prenons pour une production morbide, la formation du délire, est en réalité une tentative de guérison, une reconstruction".

Une **reconstruction** : FREUD reprendra le terme vingt six ans plus tard, dans "Constructions dans l'analyse" (1937). Le noyau historique qu'il supposera alors niché au creux du délire est bien, en effet, présent chez le Président SCHREBER.

Nous savons aujourd'hui ce que FREUD ignorait non par volonté délibérée mais parce qu'il ne disposait pas des documents nécessaires. Le Docteur Daniel SCHREBER était un homme respecté, pédagogue de renom, un auteur lu et écouté, bienfaiteur et fondateur à Leipzig de sociétés diverses. Les recherches de W.G.NIEDERLAND (trad. franç. 1979) au cours des années cinquante, ont progressivement révélé l'environnement dans lequel le Président SCHREBER a passé son enfance et son adolescence. Le Dr SCHREBER ne se contentait pas d'écrire des ouvrages pédagogiques mais appliquait ses méthodes à l'intérieur de sa propre famille.

Les quelques exemples cités par

W.G.NIEDERLAND (1979, p. 353) sont en eux-mêmes assez éclairants. Les exercices de gymnastique préconisés par le Docteur SCHREBER sont fondés sur l'écrasement radical de la nature brute de l'enfant. Il faut corriger, dès la plus tendre enfance, les mauvaises tendances : velléité d'indépendance, désobéissance aux règles et, bien sur, masturbation, pudiquement désignée comme mauvaise habitude. Toutes les contraintes corporelles, châtiments et corrections, contribuent à soumettre totalement l'enfant avant l'âge de cinq ou six ans.

Les mémoires du Président SCHREBER portent la trace des contraintes corporelles directement mises en oeuvre par le père dans l'éducation des enfants. W.G.NIEDERLAND propose un certain nombre de corrélations intéressantes (1979, p. 353-354) :

"Certains miracles divins (...) accomplis sur l'auteur des Mémoires au cours de sa maladie, et particulièrement ceux où son corps était attaché, serré, cordé, comprimé etc... semblent représenter l'élaboration délirante du fils à partir des courroies, ceintures, appareils de fixation orthopédiques et autres instruments de contrainte dont se servait le père".

Il serait peut-être intéressant de considérer les "Mémoires d'un névropathe" sous l'angle du travail de l'emprise. L'enfance du Président SCHREBER s'est déroulée sous l'emprise psychique et corporelle du père. Ce dernier ne se contentait pas d'exercer un ascendant moral sur ses enfants. Il contraignait les corps.

Dans une telle situation le travail de l'emprise transformatrice est bloqué. Les autoérotismes, entendus comme auto-emprise, sont entravés par un ensemble complexe de cordes et de poulies qui interdisent les boucles nécessaires entre travail de l'emprise et expérience de satisfaction. Tout ce qui concerne l'appropriation du corps propre est enserré dans un système de valeurs, de conduites et de contraintes édicté par le père.

FREUD note ("Le Président SCHREBER", trad. franç. 1982, p. 299) que le patient fait ressortir son père, identifié à Dieu, comme un médecin qui ne comprend rien aux hommes vivants et ne sait s'y prendre qu'avec les cadavres. Le délire de la métamorphose en femme, exigée par Dieu, est progressivement acceptée par SCHREBER. FREUD l'interprète comme expression de la libido homosexuelle mais aussi en rapport avec l'impossibilité, pour l'enfant, de trouver une satisfaction autoérotique (p. 302). Cette interprétation générale du père comme "trouble fête" ne semble pas satisfaire complètement FREUD dans le cas de SCHREBER. Il évoque ensuite "l'assassinat d'âme" et la menace ou la crainte de perdre la raison en lien avec la masturbation. FREUD ajoute alors (p. 303) qu'un autre analyste, plus informé qu'il ne l'est sur son milieu et les événements de l'histoire, n'aurait aucune peine à rapporter les détails du délire schrebérien à leurs sources.

FREUD aborde les "Mémoires d'un névropathe" à partir d'une théorie qui suppose a priori la différenciation entre dedans et dehors. La condamnation de l'activité masturbatoire suppose implicitement une telle pratique vécue sous l'angle de la culpabilité au sein d'un monde interne suffisamment protégé. Il semble, au contraire, que l'acte même de saisie masturbatoire mais au-delà tout ce qui réfère à la saisie du corps propre et à sa maîtrise, a été, chez le Président SCHREBER, paralysé d'emblée. La boucle entre emprise transformatrice et expérience de satisfaction n'avait pas la possibilité de se développer comme propriété fondatrice du sujet.

Le système schrebérien est un système d'emprise. Les "Mémoires d'un névropathe" décrivent un homme sous l'emprise de FLECHSIG, sous l'emprise de Dieu et des voix. On pourrait se demander si le délire du Président SCHREBER ne constitue pas une tentative désespérée et folle de réaliser enfin l'auto-emprise dans sa double face transformatrice et introjective.

Il serait possible, dans cette perspective, de tenter une interprétation du mécanisme de la paranoïa, tel que FREUD le propose dans ce texte, en tenant compte de la boucle impossible à réaliser entre travail d'emprise et expérience de satisfaction.

Le processus paranoïaque est organisé en trois temps. "Je l'aime (lui, un homme)" est renversé en "je ne l'aime pas, je le hais" finalement retourné et projeté en "il me hait".

Si l'on transpose ce processus dans les termes du travail de l'emprise on obtient une sorte de système bipolaire. L'impossibilité d'exercer l'auto-emprise satisfaisante est renversée en emprise de l'autre, ou plus exactement en emprise par l'autre. Le délire du Président SCHREBER comporte en ce sens un noyau de vérité historique : le père exerce une emprise telle que l'auto-emprise est impossible. Tout se passe alors comme si le travail de l'auto-emprise passait obligatoirement par l'autre dans le mouvement de renversement persécuté-persécuteur. On pourrait imaginer qu'en écrivant ses mémoires, en écrivant comme son père, le Président SCHREBER passe par son père pour mettre en oeuvre l'emprise transformatrice et l'emprise introjective.

La différence entre la paranoïa du Président SCHREBER et l'anorexie mentale telle que nous l'aborderons dans le chapitre suivant réside, du point de vue du travail de l'emprise, dans la butée de l'objet. Il semblerait que l'objet est "trop réel" et intransformable dans le cas de la paranoïa schrebérienne, exerçant son emprise sans relâche, alors qu'il semble trop absent, trop en retrait et en manque de butée dans le cas de l'anorexie. Le père du président SCHREBER était, au sens fort, un homme inoubliable.

La situation du Président SCHREBER comporte un degré de difficulté supplémentaire. Les "Mémoires d'un névropathe" peuvent être en partie interprétées à partir de l'emprise exercée par le père. Il serait intéressant de les interroger dans le sens de la place occupée

par la mère dans la configuration familiale.

On serait amené à distinguer anorexie et paranoïa à partir du degré de développement libdinal. L'anorexie mentale renverrait à un trouble précoce contemporain des premières traces de satisfaction alors que la paranoïa serait connectée avec l'accession à une sorte de maîtrise corporelle. La poussée à l'emprise (FREUD, 1915) associée au stade anal semble rencontrer, dans le cas de la paranoïa, la réalité d'un objet incontournable et ineffaçable. La boucle d'emprise est alors nécessairement détournée par l'objet et au profit de l'objet qui fait figure de persécuteur haï parce qu'il échappe à tout travail d'emprise.

Ces considérations esquissées mériteraient d'être approfondies. Nous insisterons sur le rôle spécifique joué par l'écriture. FREUD ne connaît le Président SCHREBER qu'à travers son texte. Nous pensons que la rédaction des Mémoires a eu, pour le patient, valeur de travail d'emprise. Nous reprendrons cette question, dans la dernière partie, à partir d'un conte écrit par Guy de MAUPASSANT.

C) La butée originaire

Les éléments que nous venons de présenter forment le creuset du système de déséquilibre relatif interne qui conditionne l'infini du travail de l'emprise. Abordons-les maintenant dans une perspective plus métapsychologique.

La butée de l'objet, dans tous les sens du terme, dessine la perspective d'une **butée interne à l'objet**. Lorsque, dans la partie précédente, nous avons suivi les travaux de FREUD de la période 1915-1917, nous avons avancé, à la suite de J.GUILLAUMIN (1989 b), l'hypothèse d'une absence intrinsèque à l'investissement de l'objet lui-même. Nous avons

supposé que l'objet était partiellement perdu avant d'être trouvé.

L'investissement de l'emprise, la poussée de l'emprise, n'est pas interrompue dans le moment de la tétée. L'objet est plutôt maintenu, fermement saisi, dans le cadre d'un mouvement introjectif. L'investissement de l'appareil d'emprise est, dans le moment de l'expérience de satisfaction, à son acmé : la main, l'oeil et la bouche absorbent l'objet. Mais dans le mouvement même de cette incorporation le bébé entre en contact avec la réalité psychique de la mère (F.PASCHE, 1988, p. 50). Cette réalité est à entendre au sens de l'inconscient, du monde pulsionnel et de l' "insu" même de la mère.

Le fantasme d'incorporation, être mangé par la mère, accompagne l'exercice de l'emprise. La rencontre entre ce fantasme et le désir complémentaire dans la réalité psychique maternelle donne à l'investissement de l'appareil d'emprise la double valence d'un mouvement incorporatif et d'une résistance ou d'une butée à l'incorporation passive. Le contact par la saisie d'emprise aurait ainsi valeur de rapprochement fusionnel et de point d'arrêt (F.PASCHE, 1988). Réalité psychique et réalité matérielle coexistent alors dans un système de butées ou d'appuis réciproques.

Cette coexistence forme le creuset du médium malléable évoqué plus haut : matière inanimée à laquelle l'enfant confère une forme, expression de l'animisme infantile subjectivant l'emprise transformatrice. Nous verrons, dans la partie suivante consacrée à l'étude d'un conte écrit par Guy de MAUPASSANT, comment cette problématique du regard et de la butée, matrice de l'emprise transformatrice et introjective, organise en profondeur l'acte de la création.

Lorsque R.SPITZ (trad. franç. 1968) décrit l'angoisse du huitième mois il étaye son analyse sur ce que FREUD observait dès 1926 dans "Inhibition, symptôme et angoisse".

Dans le troisième addenda intitulé

"Angoisse, douleur et deuil" (p. 98) FREUD dépeint la situation du nourrisson qui, à la place de sa mère, aperçoit une présence étrangère. La situation est traumatique si l'enfant, à ce moment, ressent un besoin impérieux que la mère devrait satisfaire ; elle est "simplement" dangereuse, si le besoin n'est pas actuel.

FREUD propose un cadre dans lequel la mère est effectivement absente. L'absence de la mère ne suffit pourtant pas, à elle seule, pour déclencher l'angoisse. L'enfant peut, en effet, rester seul dans son berceau occupé, si l'on peut dire, à "peaufiner" ses auto-érotismes. L'angoisse est déclenchée par la survenue de l'étranger. C.LE GUEN (1974) désigne cet étranger comme "non-mère".

La rencontre avec Rémi se déroule dans un cadre différent. La mère est effectivement présente à ses côtés lorsqu'il vomit. Cette précision, indépendamment de la pathologie propre à cet enfant, montre que ce n'est pas l'absence effective de la mère qui suffit à déclencher l'angoisse mais l'éventualité de son absence psychique à l'intérieur même du sujet.

Le "non-mère" est en charge de représenter au dehors l'écart interne propre à l'expérience de satisfaction. L'imgo mauvaise consécutive de la non satisfaction partielle est projetée sur le "non-mère" dans un mouvement proche de celui évoqué par P.LUQUET (1962) qui implique alors un investissement massif de l'appareil d'emprise. Les cris, l'agitation et les pleurs visent une transformation de l'environnement telle que la mère réelle apparaisse et coïncide alors avec la représentation de l'objet interne susceptible d'être perdue.

En formant l'hypothèse d'un écart interne entre expérience de satisfaction et traces mnésiques qui appellent une satisfaction absolue nous connectons mère et "non-mère" comme les deux faces, positive et négative, du même objet. Le "non-mère" rend compte de l'écart irréductible qui sépare le sujet de la mère

objet.

C. LE GUEN (1974) qualifie cette situation de triangulation originaire. Le "non-mère", qui ne constitue pas un objet en tant que tel, renvoie pourtant à la mère et réciproquement. L'imgo paternelle émergera sur le support négatif imposé par le "non-mère" ("L'oedipe originaire", 1974, p. 23).

Le "non-mère" représente à la fois la perte de la mère et la cause de cette perte. Cette dernière n'est pas, de notre point de vue, connectée à l'avidité orale. Nous sommes par conséquent assez éloigné des conceptions kleinienne qui associent le fantasme de perte de la mère avec un fantasme de destruction lié à l'avidité orale. L'avidité, dans notre hypothèse, relève du travail de l'emprise transformatrice qui est, en elle-même, ni haineuse ni destructrice mais se contente de rassembler, par tous les moyens dont elle dispose, les conditions de la satisfaction. Ces vues nous rapprochent de l'hypothèse de J. BERGERET (1984) sur une violence fondamentale purement narcissique. L'emprise, de ce point de vue, n'a pas d'états d'âme.

L'élément "non-mère" forme par contre une puissante butée à l'égard du travail de l'emprise transformatrice. Il en vient à concrétiser puis représenter l'écart interne ou le noyau irréductible de l'insatisfaction. Son destin psychique relève en partie, dans la perspective de C. LE GUEN, de l'angoisse de castration. Mais, dans la ligne des réflexions que nous poursuivons, nous le désignons comme **objet projeté de l'emprise**. Les éléments concrets constitués par la bobine et le miroir, tels que FREUD les présente en 1920 dans "Au-delà du principe de plaisir" sont nécessaires au développement des boucles subjectivantes du travail d'emprise.

Le "non-mère" est éprouvé comme ce qui fait butée, dans tous les sens du terme, à la saisie d'emprise. Le père occupe partiellement, par la suite, la place du "non-mère", forme saillante à

laquelle l'enfant s'identifie. L'identification constitue alors un moyen de contrôle, nécessaire mais non suffisant, à l'égard du "non-mère".

Le "non-mère" concrétise la détresse originaire et l'expérience de la douleur. Ce noyau de l'altérité est progressivement interprété par l'enfant sur le modèle de l'emprise : le "non-mère" est ce qui saisit la mère et la transforme lorsqu'elle est absente.

Cette scène originaire recoupe en de nombreux points les vues de M.FAIN (1971) relatives à la "censure de l'amante". Lorsque la mère réinvestit l'homme comme partenaire sexuel son enfant devient pour elle une sorte d'étranger. L'enfant perçoit alors que la mère lui échappe. La représentation interne de la mère et l'auto-emprise érotique pallient l'absence réelle. En ayant recours, au moins momentanément, aux autoérotismes l'enfant emporte la mère avec lui dans son sommeil. M.FAIN (1971, p. 322) suppose que le contact du bébé avec une mère absente en elle-même, déjà orientée vers son objet sexuel mais malgré tout présente, est susceptible d'impliquer le refus de la régression dans le sommeil. Tout se passe alors comme si l'enfant investissait la mère à travers l'appareil d'emprise en raison d'une présence peut-être insuffisante de la représentation interne.

Lorsque Rémi demande à sa mère qu'elle dorme avec lui dans son petit lit il obtient la réponse suivante : "on verra quand tu seras sage mais ce soir j'ai ma vaisselle à faire". La maman raconte cet épisode avec colère et s'étonne que son fils dorme si mal et soit aussi pénible.

La réponse qu'elle donne, ou plutôt la non réponse, ressemble fort à un paradoxe. S'il s'agit d'être sage pour dormir avec maman on ne voit guère comment l'enfant pourrait échapper à l'emprise maternelle sans avoir recours à une agitation incessante et désordonnée. Tout se passe comme si la mère s'emparait de la subjectivité de l'enfant et lui interdisait

toute appropriation transformatrice.

La mère découvre sa propre zone d'ombre en se déprenant de l'enfant. Enigmatique pour l'enfant, objet buté du travail d'emprise, l'oedipe maternel réalise une forme d'implantation précoce d'un "déjà là" du sexuel.

Cet ensemble constitué en négatif joue le rôle d'un point d'appel au travail d'emprise. La présence donnée d'avance de cette négativité inscrit le travail d'emprise dans un au-delà ou un à-venir qui ne sont, en somme, que le basculement d'arrière en avant de ce que C.LE GUEN définit comme "non-mère".

"L'opérateur négatif" désigné par J.GUILLAUMIN (1987 a et c, 1989 b) constituerait de ce fait l'objet de l'emprise. Tout se passe comme si les décalages internes dans l'identité de perception, l'écart irréductible de l'expérience d'insatisfaction, inscrivaient au coeur même du sujet, la part d'ombre de l'objet.

La butée originaire constitue le point d'achoppement des deux autres butées impliquées par le travail d'emprise. Elle donne la charge d'inconnu à la butée de la satisfaction et à la butée du refus ou du retrait. Cette butée originaire absente de la mélancolie, rend compte de l'inachevé du deuil.

Ce processus, nous le verrons, organise en partie le travail psychanalytique.

Chapitre IX

LE FESTIN D'EMPRISE DE L'ANOREXIQUE

I) Une hystérie d'occasion manquée

C'est ainsi que FREUD, en 1892 et à la suite de CHARCOT, qualifie une patiente qui présente des épisodes d'anorexie mentale répétés après chaque accouchement. Insomniaque, profondément déprimée, elle met en échec les docteurs BREUER et LOTT qui font appel à FREUD afin qu'il mette en oeuvre un traitement par suggestion hypnotique.

A cette époque FREUD propose une théorie des névroses qui fait largement appel au mécanisme de la dissociation. Une vie représentative saine, écrit-il en substance, traite les représentations de contraste opposées à ses projets en les réprimant et en les inhibant. Dans les névroses, et particulièrement dans l'hystérie, ces représentations de contraste reçoivent une considération importante. Elles existent alors sous forme de représentations séparées et s'établissent comme "contre volonté" cependant, dit-il, que le malade a conscience, avec étonnement, d'une volonté décidée mais impuissante.

FREUD qualifie cette patiente d'hystérique d'occasion car sous l'influence d'une cause

occasionnelle, l'accouchement et l'épuisement qui en résulte, elle est capable de produire une série de symptômes de caractère hystérique.

Nous sommes en 1892 et, bien sur, la psychanalyse reste à venir ; Rebecca n'a pas encore quitté sa robe de fiancée et FLIESS, nouvellement qualifié de "très cher ami", est tutoyé par FREUD pour la première fois.

Ce qui frappe d'abord à la lecture de cet article au titre imposant (trad. franç. 1984, p. 31-43) -"Un cas de guérison hypnotique avec des remarques sur l'apparition de symptômes hystériques par la contre volonté"- c'est son introduction. En cinq lignes on ne trouve pas moins de six termes qui dessinent un faisceau assez serré de représentations dont le dénominateur commun est le couple contrainte-délivrance (1984, p. 31, nous soulignons) :

"Le trouble dont la libéra la suggestion hypnotique (...) avait été **combattu** (...) et avait **contraint** la malade à un **renoncement** dont elle fut une seconde fois **délivrée** par mon aide puis (...) plus tard (...) fut **vaincu** de la même manière".

Le titre lui même, faisant référence à la contre volonté, tend à nous indiquer la voie du forçage et du contre-forçage dont l'article sera, au moins en partie, une illustration.

Nous laisserons de côté les aspects techniques de la pratique de FREUD à cette époque pour nous interroger sur les théories qu'il produit, théories d'attente pourrait on dire, et qui l'amèneront progressivement à l'investigation du rêve. Le terme de contrainte retient d'autant plus notre attention qu'il sera repris et intégré dans la grande machinerie de l'Esquisse en 1895.

Nous retenons ce terme pour une autre raison. Il est, de façon nécessaire mais non suffisante, caractéristique de la clinique de l'anorexie mentale à l'adolescence telle que nous avons pu l'approcher dans le cadre du

psychodrame psychanalytique. Ce que ces patientes nous montrent, au-delà de l'indifférence et du souverain mépris dans lesquels bien souvent elles nous tiennent, c'est l'intensité extrême du contrôle qu'elles s'imposent et imposent à leur entourage. Répression, inhibition et contrainte sont sans doute les maîtres mots de leur fonctionnement mental, poussés à leur paroxysme dans l'allégeance à l'idéal du moi.

Au début de 1895 FREUD donne un certain nombre d'indications qui incitent à diriger notre réflexion dans un sens complémentaire.

Nous citons quelques lignes de la deuxième partie du Manuscrit G consacré à la mélancolie ("La naissance de la Psychanalyse", trad. franç. 1956, p. 93) :

"a) L'affect qui correspond à la mélancolie est celui du deuil, c'est à dire le regret amer de quelque chose de perdu. Il pourrait donc s'agir, dans la mélancolie, d'une perte dans le domaine de la vie pulsionnelle.

b) La névrose alimentaire parallèle à la mélancolie est l'anorexie. L'anorexie des jeunes filles (...) m'apparaît (...) comme une forme de mélancolie chez des sujets à sexualité encore inachevée. La malade assure ne pas manger simplement parce qu'elle n'a pas faim. Perte d'appétit -dans le domaine sexuel, perte de libido-.

Peut-être pourrait on partir de l'idée suivante : la mélancolie est un deuil provoqué par une perte de libido".

Deux notions méritent à notre sens d'être mises en couple.

Du texte de 1892 émerge l'idée de contrainte, de forçage, "contre volonté" chez la patiente, contrainte thérapeutique chez le médecin. Nous avons vu que cette notion de contrainte entre dans la conception de la double butée de l'objet.

Du texte de 1895 ressort l'idée de perte, perte d'appétit, perte de libido.

Il nous paraît possible d'avancer l'idée que contrainte et perte travaillent en couple et que la contrainte actuelle peut être pensée comme reste, trace, réminiscence d'un échec ancien et d'une perte.

De quelle échec s'agit-il ? Nous proposons d'interpréter cette contrainte comme l'écho de quelque chose qui n'a pas eu lieu, qui aurait pu advenir et n'est pas advenu. En d'autres termes, et ce sera notre hypothèse fondamentale, nous envisageons l'anorexie comme **vide organisé à partir de l'échec du travail de l'emprise transformatrice en direction de l'objet maternel.**

Hystérique d'occasion peut-être, mais surtout **hystérique d'occasion manquée** et ce manque, ce manquement, nous semblent devoir être pensés comme ce contre quoi l'anorexie s'érige en défense sinon en commémoration.

II) Les jeux de mains de Noémie

Il n'est pas possible de relater chaque séance d'un ensemble qui en compte à ce jour près d'une centaine. Nous nous sommes par conséquent résolu à ne travailler que sur quelques séances qui semblent trouver un sens particulier, une fonction dynamique, voire mutative, par rapport à l'axe que nous nous proposons de suivre.

Notre hypothèse d'un échec du travail de l'emprise transformatrice en direction de l'objet nous amène à limiter notre champ d'investigation. Nous essayerons de montrer comment, au fil des séances, Noémie parvient à gérer différemment son lien à l'objet.

Le mouvement est schématiquement celui d'un

dégagement de l'auto-contrôle. Ce processus est métapsychologiquement assimilable au mouvement décrit par FREUD (1915) dans le passage du sadisme au masochisme avec la position particulière de l'auto-sadisme.

Le passage du premier au deuxième temps dépend de l'attitude de l'objet. Dans l'anorexie mentale nous supposons l'objet présent mais insaisissable. Notre lecture des séances consiste donc à tenter un repérage du processus qui suppose une remise en route du travail d'emprise vers l'objet et un ré-amorçage de l'auto-sadisme et du masochisme intégrant la réponse objectale.

Nous pratiquons le psychodrame psychanalytique individuel. Quatre thérapeutes sont susceptibles de jouer. Le meneur de jeu ne prend aucun rôle mais intervient dans la scène pour des indications techniques (renversements et changements de rôles, interruption de la scène...). Il ouvre et ferme chaque séance en discutant avec le patient : recherche du thème au début, interprétation finale si le matériel et le processus le permettent ou intervention conclusive.

A) L'emprise, l'anorexique et la technique du psychodrame psychanalytique

Il n'est pas dans notre propos de faire l'historique de la technique du psychodrame. Il nous semble par contre nécessaire de dire quelques mots sur l'adéquation de cette pratique avec un type de syndrome comme l'anorexie. Nous laisserons de côté le couple boulimie-anorexie. Les adolescentes avec lesquelles nous avons travaillé ne présentent pas de symptôme boulimique. Les travaux récents de B. BRUSSET (1977, 1988) ont exploré cette configuration particulière.

On ne trouve pas, chez FREUD, une théorie

explicitite relative à l'anorexie. Il semble lier anorexie et hystérie dans le droit fil de ses préoccupations. Les quelques éléments éparpillés dans les lettres à W.FLIESS, en dehors du manuscrit G que nous avons mentionné, dessinent la perspective suivante. FREUD fait dériver l'anorexie mentale de l'auto-érotisme et la considère comme une conséquence de la névrose infantile. Le modèle esquissé par le manuscrit G qui connecte anorexie et mélancolie, reste sans suite explicite dans le reste de son oeuvre. Mais, de la même façon qu'il élabore la question de l'emprise, il est possible de repérer dans son oeuvre un certain nombre d'indications qui étaient une conception psychanalytique.

Les travaux de J. et E. KESTEMBERG et S. DECOBERT (1972) ont considérablement enrichi notre conception de l'anorexie mentale à l'adolescence.

Ils envisagent l'anorexie mentale comme une forme de psychose "froide" dans laquelle le moi est clivé entre des activités cognitives et une forme d'autoérotisme pervers. **La recherche du plaisir de l'insatisfaction** (1972, p. 189) s'organise sur un mode pervers. L'idéal du moi constitue une instance éloignée, inaccessible mais constamment actuelle. **Seule la réalité du corps propre est déniée.** Le poids de l'idéal du moi est tel que toute identification potentielle à de "simples" mortels est balayée avec mépris. Dans l'ensemble (S.DECOBERT, J. et E.KESTEMBERG, 1972, p. 191) :

"C'est la réalité du sujet lui-même, dans ce qu'elle a de mortel, dans ce qu'elle a d'érotique, dans ce qu'elle a d'humain, qui est niée par les adolescents en une mégalomanie jamais explicitée sous forme de représentation délirante, mais totalement agissante au sein d'un fétichisme singulier".

L'anorexie mentale qui surgit à l'adolescence, la seule qui nous occupe ici, apparaît dans un moment de réorganisation oedipienne et de deuil des identifications précédemment construites. L'effondrement vertigineux qui se produit est d'autant plus

redoutable qu'il ne prend pas la forme bruyante d'une explosion délirante. L'adolescente (ou l'adolescent) maigrit, jour après jour, de façon inéluctable et presque tranquille.

Sous couvert de la rationalisation du régime alimentaire, une véritable distorsion de l'image du corps propre transparait. Quelles que soient alors les réassurances médicales ou affectives produites par l'entourage familial, l'anorexique s'enfonce doucement dans un processus d'amaigrissement.

L'anorexie mentale constitue une "voie royale" pour explorer la question du travail d'emprise. L'emprise est en effet au coeur de la problématique anorexique. Emprise exercée par le sujet sur son entourage mais aussi emprise sur soi-même.

En proposant l'hypothèse d'une double butée de l'objet nécessaire au déploiement du travail de l'emprise nous avons cherché à montrer que l'emprise transformatrice a besoin de rencontrer, dans l'objet et au premier chef dans le sein, une sorte de résistance. L'objet doit se laisser contraindre par le sujet de façon à ce que le sujet introjecte la capacité de transformation.

Tout se passe comme si l'anorexie relevait en partie d'une distorsion au niveau de la boucle entre emprise transformatrice et expérience de satisfaction.

Pouvons-nous former l'hypothèse que la contrainte initiale exercée par la future anorexique a été insuffisante pour transformer l'environnement ? Nous nous trouverions alors dans une conjoncture proche de celle que nous avons rencontré avec Noelle, la petite fille autiste et, paradoxalement, proche du Président SCHREBER.

Dans toutes ces situations l'impossibilité de transformer l'environnement débouche sur une sorte d'auto-contrainte folle. SCHREBER, nous l'avons vu, décrit la métamorphose qui le fait changer de sexe, Noelle se griffe. Quant à

l'anorexique elle entreprend un formidable travail d'auto-transformation pour l'amour de l'idéal.

Cet idéal du moi omniprésent est insaisissable. La mère d'une patiente anorexique nous raconte l'épisode suivant. Après un certain nombre de séances de psychodrame sa fille, jusque là calme et pondérée, commence à prendre des colères spectaculaires. Elle s'empare de tout ce qui lui tombe sous la main et le brise. La mère, décontenancée, lui dit ceci : "Tu veux casser ? Bon eh bien, casse !". Tout se passe comme si la mère se retirait au moment où sa fille a besoin de la rencontrer, de "buter" sur elle, d'éprouver sa propre réalité en exerçant sa puissance sur et contre autrui.

Le travail de l'emprise transformatrice est déconnecté de l'expérience de satisfaction. Nous serions tenté de dire que l'emprise introjective cerne un objet non modulé par l'emprise, non transformé et non transformable, introjecté en tout ou rien et installé au coeur de la psyché sous la forme d'un idéal du moi grandiose.

Cette carence du travail appropriatif de la psyché semble dessiner une faillite dans l'apport libidinal externe en provenance de l'objet. Comme si l'objet avait été vécu comme investissant davantage la fonction que le plaisir de la fonction, la motricité que la décharge. Nous serions en présence d'un modèle qui scinde expérience de satisfaction et emprise transformatrice en deux boucles auto-centrées. De sorte que les "auto-érotismes" ne s'exercent que sous la contrainte d'un plaisir obligé. Le corps n'est investi que comme élément à modeler sous l'emprise de l'idéal qui impose des règles astreignantes qui confinent à la mortification.

C'est en référence aux traces mnésiques que se construit la boucle entre expérience de satisfaction et emprise introjective. Il faut donc supposer que le système d'étayage interne est défaillant ou, pour le moins, pervers. L'écart entre satisfaction et insatisfaction que nous supposons être au coeur de la problématique de l'emprise semble, dans le cas de l'anorexie

mentale, se présenter comme un véritable "trou noir" interne.

Nous supposons que l'anorexie forme une sorte de travail d'emprise infini, en quête de son objet transformable mais organisé sur un modèle qui, paradoxalement, protège de toute ingérence de l'objet. Tout se passe comme si, dans un processus de retournement radical, l'emprise orale sur l'objet (FREUD, 1923) se transformait en emprise orale sur soi sans objet. Les éléments de plaisir procurés par le commerce avec l'objet font pâle figure en regard de la satisfaction infinie, promise par l'idéal, mais coupée de toute chair et de tout plaisir. L'expérience de satisfaction est froide, lointaine et illimitée.

L'anorexie est une organisation solide et semble constituer un mode de traitement du "trou noir" interne. Ce qui n'a pas été éprouvé dans l'expérience de l'emprise transformatrice à l'égard de l'objet doit être cerné et contrôlé. L'anorexie organise le vide interne, le discipline et le plie, faute d'un objet vivant, aux contraintes de la pure emprise. C'est dire que l'anorexie se rapproche, de ce point de vue, de l'autisme. Mais à la différence de Noelle, qui se griffe dans son berceau et ne peut transformer ou introjecter l'objet, il semble que l'anorexique introjecte au contraire un objet brut, non "usiné" par l'emprise transformatrice.

Nous serions tenté de considérer l'anorexie comme un trouble du "trans" : trouble dans le travail de transformation, dans le travail du transfert et, en dernière instance, dans tout ce qui relève du transit. C'est un trouble du passage, non seulement de soi à l'autre mais de soi à soi, un trouble des trajets internes tracés par l'emprise transformatrice et l'expérience de satisfaction. L'anorexique scinde au lieu de "trans-former". Ou, plus exactement elle réserve la "transe" au monde interne, dans les amours incestueuses avec l'idéal, et conserve la "forme" pour le corps, inlassablement dénié dans sa déformation.

En quoi le psychodrame psychanalytique représente-t-il une voie d'approche privilégiée pour ce genre de situation ?

Le travail d'emprise introjective suppose une mise en oeuvre de l'appareil d'emprise et de la motricité. Dans le cadre du psychodrame, tel que nous le pratiquons, le sujet peut se mouvoir, se déplacer, choisir ou non tel représentant et agir ses sentiments et ses affects. Les thérapeutes se laissent symétriquement modeler par les distributions de rôles ou, si la situation le permet, proposent et mettent en acte des renversements complets de situation. Ils sont, de ce point de vue, malléables et vivants, matière à modeler et résistante à la fois. Ils peuvent être ignorés, rejetés comme des ours en peluche désinvestis et retrouvés plus tard, cajolés ou maltraités.

Le psychodrame constitue une sorte de technique animiste qui contient et prescrit à la fois l'utilisation de l'objet suivant les règles de la toute puissance des pensées.

Le déploiement transférentiel suppose le mouvement et le recours à la motricité. Il s'organise selon deux axes ; le transfert central dirigé vers le directeur de jeu et les transferts latéraux qui concernent les thérapeutes. Les possibilités d'articulation de ces deux formes de transfert inscrites dans le cadre équivalent à des voies de latéralisation. La diffraction induite par le dispositif supporte les clivages internes sous forme de différences externes entre plusieurs thérapeutes ou groupes de thérapeutes, ou entre les thérapeutes et le directeur de jeu.

Ce renversement d'axe entre le théâtre interne et la scène externe ne suffit pourtant pas à produire un travail thérapeutique même s'il en est la condition à notre sens nécessaire. Il faut que les thérapeutes soient utilisables par le patient et traversent une sorte d'épreuve de la destructivité (R. ROUSSILLON, 1988 b). Mais ce processus, s'il se produit, est lui-même conditionné par l'investissement des thérapeutes comme objets.

C'est, dans notre expérience, le moment critique du travail thérapeutique car les traces mnésiques réactualisées peuvent induire une compulsion de répétition qui interrompt le traitement suivant le modèle d'une réaction thérapeutique négative.

Le psychodrame représente en somme un transit externe actualisé et concret. L'essentiel, pour le patient, est de pouvoir saisir et transformer les éléments du cadre psychodramatique pour introjecter les processus en transit chez les "autres-mêmes-secourables" ("L'esquisse", 1895). Les différentes dimensions potentielles de l'emprise transformatrice et de l'emprise introjective sont présentes. Les thérapeutes sont en charge de figurer les butées nécessaires au travail d'emprise. C'est en ce sens que nous le considérons comme une voie privilégiée dans le traitement de l'anorexie mentale à l'adolescence.

B) Noémie, le chien d'aveugle et les douaniers

Noémie est l'aînée d'une famille de cinq enfants. Les parents, militants politiques très actifs, travaillent tous les deux.

La mère a fait une fausse couche alors que Noémie avait trois ans. Pendant une longue période elle évoque devant nous cet épisode avec un large sourire tout en disant qu'elle a failli "y passer". Ce n'est qu'après quelques mois de traitement que la mère pourra parler de ce moment en l'associant à ses difficultés affectives.

Notre première rencontre avec Noémie nous met en présence d'une adolescente de douze ans, grande, très maigre, figée, et dont les vêtements en cette période d'été laissent apparaître des bras et des jambes décharnés. Sa peau est diaphane et présente en de nombreux endroits des tuméfactions dues à la carence en

protéines. Elle pèse alors 32 kilos et continue de maigrir.

Elle a été hospitalisée pendant quelques semaines mais sa mère l'a retirée du service : l'hôpital, les malades, tout lui rappelait son propre père mélancolique qui s'était suicidé quelques années auparavant.

Les premières séances sont consacrées à la mise en route du processus à travers une succession de thèmes divers. Dès la troisième rencontre Noémie évoque le régime alimentaire que lui impose le médecin. "Cette fois il y est allé fort" commente-t-elle.

Elle n'a pas d'idée de jeu mais associe sur une épreuve sportive qui a eu lieu pendant la semaine et à laquelle elle n'a pas pu participer. Noémie a toutefois été chargée d'un rôle. Juge de limites, elle devait surveiller les coureurs afin qu'il ne sortent pas de la ligne. Puis elle évoque le concours de piano de fin d'année. Elle ne s'en est pas bien tirée. A la maison elle jouait pourtant correctement sa partition.

Nous jouons cette séquence. Noémie distribue les rôles :

- un thérapeute : Noémie
- une thérapeute : le professeur de piano
- Noémie : Anne qui réussit le concours.

Le thérapeute campe une Noémie qui se trompe. Il montre des signes de malaise et d'inquiétude alors que Anne réussit sans difficulté. Il se plaint de ne pas pouvoir travailler suffisamment à cause des frères et des soeurs qui ne cessent de l'importuner à la maison et dont il faut constamment s'occuper. Mais Anne (Noémie) rétorque qu'elle a beaucoup de temps libre puisqu'elle ne va pas à l'école.

A la fin du jeu Noémie précise que les choses ne se passent pas tout à fait comme ça. Anne, en réalité, la soutient et la comprend. Lors du concours de piano elle a été gênée par un rayon de soleil qui frappait la partition.

Nous relèverons quelques points. D'abord la mise en représentation du jeu avec la limite directement connectée avec la "ligne de poids" dont le franchissement impliquerait une hospitalisation. Ensuite la référence au piano, au concours, avec d'une part la mise en jeu des mains, de la maîtrise et d'autre part l'apparition du rayon de soleil qui semble condenser un certain nombre de facteurs.

Ce rayon de soleil a quelque chose de magique, de surnaturel et n'est pas sans évoquer un mode de pensée obsessionnel que la suite du travail confirmera. Mais il renvoie également à une pensée animiste et en dernière instance à un regard vivant, brillant mais facteur d'échec.

Nous remarquerons enfin la capacité de Noémie à conflictualiser la situation. Elle n'opère pas encore en son nom propre et a besoin du déplacement sur le personnage de son amie et de la négation conclusive pour tenir cette conflictualisation à distance.

Elle choisit un homme pour jouer son rôle. Cette occurrence souvent répétée tout au long des séances constitue un indice. Les difficultés identificatoires de Noémie sont importantes mais c'est moins sous l'angle d'une bisexualité "conforme" à l'adolescence que sous l'angle de l'emprise que la question peut, selon nous, être abordée.

FREUD (1905) accorde à l'emprise une large place dans le développement de la sexualité du garçon. Nous avons vu, dans la deuxième partie de ce travail, que la masturbation constitue une forme de prototype. L'emprise masturbatoire apporte l'objet à la source même de l'excitation. L'appareil d'emprise et la zone érogène, "collaborent étroitement". Chez le garçon, les organes génitaux sont visibles et saisissables.

Le destin anatomique de la petite fille ne lui permet pas l'exercice d'une telle saisie d'emprise érotique ou d'auto-emprise. Par contre la fille trace **indirectement** les boucles entre

satisfaction et emprise par l'investissement de la motricité corporelle. **C'est le corps tout entier qui, chez la fille, est investi par l'emprise.**

En choisissant un homme pour jouer son rôle Noémie se représente comme phallus. Tout se passe comme si, dans son anorexie, elle se saisissait elle-même à la façon dont un garçon saisit ses organes génitaux. L'anorexie apparaîtrait ainsi comme un équivalent masturbatoire sans acmé et sans plaisir autre que celui de la saisie.

L'échec au concours de piano est peut-être du en partie à cette emprise masturbatoire froide dont tout plaisir est exclu. La scission entre boucle d'emprise et boucle de satisfaction semble clairement marquée : Noémie ne joue pas **pour le plaisir mais pour la contrainte.**

Lors du retour des vacances d'été Noémie propose une scène de baignade. Avant sa maladie (c'est son expression), avant son anorexie, elle aimait l'eau. Maintenant c'est difficile car elle éprouve vite une sensation de froid et devient toute bleue. Dans le jeu elle veut nager seule et s'éloigne progressivement du groupe familial qui reste au bord de la plage.

Cet éloignement inquiète le personnage du père qui, dans une première scène, essaie de la raisonner, puis dans une seconde scène, sur intervention du directeur de jeu, vient la chercher pour la ramener de force au bord. Noémie lui dit : "si je ne me force pas, je n'arriverai à rien".

Cette séance est intéressante de trois points de vue.

Elle exprime d'abord la fonction du forçage ou du dépassement, qui tend à isoler progressivement Noémie de ses objets et s'étaye sur un fantasme d'auto-suffisance. Cet enfoncement dans la mer évoque l'issue d'une mort, non à petit feu, mais à **petit froid.**

Cet isolement, ensuite, peut être associé

au suicide du grand-père dont on a découvert le corps dénudé au bord d'une route. Ce grand-père, objet de l'objet mère, joue un rôle essentiel dans l'anorexie de Noémie et mérite, du point de vue théorique, d'être mis en résonance avec la problématique de l'objet de la perte développée par J.GUILLAUMIN (1989 b).

Du point de vue du transfert enfin, cette séance peut être entendue comme actualisation de ce que Noémie a ressenti lors de l'interruption due aux vacances d'été. D'une part, nous l'avons "laissée tomber", mais d'autre part elle exige de s'en sortir seule, c'est-à-dire sans nous.

Dans cette séquence le personnage du père joue sur un double registre.

D'un côté il s'impose comme garant de l'auto-conservation et de l'autre il s'offre au conflit. Cette conflictualisation est de notre point de vue nécessaire. Elle dépotentialise l'auto-emprise froide et vectorise la pulsion vers le dehors. En d'autres termes l'objet s'anime, bouge, ressent. Le personnage du père est en somme affecté par la conduite suicidaire de sa fille. Nous verrons plus loin l'importance que revêt l'intervention du meneur de jeu qui impose un retournement de rôle.

Nous en arrivons ainsi à une séquence dans laquelle cette problématique va se déployer de façon spectaculaire. Cette séance sera ressentie par nous comme extrêmement violente.

Noémie arrive avec les genoux égratignés. Elle n'a pensé à rien. Puis elle fait référence à quelque chose qui s'est passé dans la semaine et qu'elle aimerait comprendre.

Elle voulait faire du vélo avec des amis. Elle s'est donc forcée à le faire et à un moment tout s'est "mêlé" dans sa tête.

Trois personnages sont mis en scène dans un premier temps :

Noémie : elle-même

Une thérapeute : une amie qui la soutient

Un thérapeute : l'entraîneur sportif.

Après quelques minutes de jeu un second thérapeute entre en scène. Il commence à entamer une course avec le premier. Noémie veut faire la même chose, battre des records, ce que l'amie conteste en insistant sur la mauvaise condition physique de Noémie. Les deux hommes interrompent leur course et encouragent Noémie à les rejoindre.

Elle commence alors à tourner dans la salle, mimant les efforts extrêmes qu'elle doit faire. Puis elle chancelle, ralentit, mais continue pourtant jusqu'à venir presque s'effondrer aux pieds des deux thérapeutes qui l'attendent.

La dimension génitale, potentiellement présente dans cette séquence n'apparaît pas fondamentale. Elle pourra toutefois être retrouvée plus tard lorsque d'autres niveaux auront été abordés et analysés. Il serait donc insuffisant, à ce stade du processus, d'interpréter que Noémie se conduit comme une "tombeuse" ou une "coureuse".

Par contre cette séance met en scène une véritable course en direction d'un objet qu'elle s'épuise à atteindre.

L'on pourrait voir ici un modèle prototypique de la problématique objectale de l'anorexie. Loin de toucher l'objet Noémie s'effondre à ses pieds. Loin de le rejoindre elle s'épuise dans un trajet qui n'est qu'effort, maîtrise, emprise sur soi. Et ce n'est pas parce qu'elle arrive presque jusqu'à toucher l'objet qu'elle s'effondre mais parce que **l'emprise a vaincu la tension que l'objet faisait naître**. L'expérience de satisfaction, en termes de traces mnésiques, n'est pas connectée à l'effort musculaire. Celui-ci constitue en lui-même une satisfaction qui vide les investissements et provoque un véritable **orgasme d'emprise** au sens où J. et E. KESTEMBERG et S. DECOBERT (1972) parlent d'orgasme de la faim.

Force contre force, l'économique prime.

Le "Je veux faire comme eux", qui implique une vectorisation objectale, est contré par un "Je me **force** à le faire" qui débouche sur un pat, l'épuisement.

Noémie propose un thème dès le début de la séance suivante.

Un matin, dans la salle de bains, elle a essayé de toucher le plafond en sautant. Avant sa maladie elle y parvenait sans difficulté. Puis elle n'en a plus été capable. Elle a réussi de nouveau, heureuse.

Nous jouons cette scène en proposant à Noémie d'imaginer un personnage. Noémie réfléchit quelques instants et dit : "Pas ma mère, parce qu'elle me comprend". Elle propose alors le personnage d'une copine avec qui elle a fréquenté l'école primaire. Une thérapeute campe cette amie alors que Noémie garde son personnage. L'amie s'étonne et interroge Noémie sur ce qu'elle est en train de faire.

"J'essaie d'atteindre le plafond en m'appuyant sur le mur... En tendant les mains je peux y arriver".

Elle poursuit en précisant qu'elle fait cela quand elle se sent mieux. Quand elle va mal elle ne peut voir personne car personne ne peut la comprendre.

Comme dans la séance précédente plusieurs niveaux de compréhension sont possibles.

On peut imaginer qu'en "phallicisant" son corps elle "s'envoie en l'air". Mais une autre problématique se dessine.

D'abord dans le cadre même de la scène. La salle de bains est à la fois un lieu collectif et intime où chacun prend soin de son corps. La remarque initiale -"Pas ma mère parce qu'elle me comprend"- donne une indication précieuse sous couvert d'une négation. C'est dans ce cadre que le miroir joue un rôle dans la mesure où il rapproche et différencie en même temps mère et fille. C'est dans la salle de bains

qu'apparaissent en somme les signes de l'altérité et la séance pose la question des étayages sur lesquels se met en forme le processus de différenciation.

Cette scène fait suite à la précédente de différentes façons. Tout d'abord elle poursuit et reprend l'idée d'un effort pour atteindre quelque chose en prenant appui sur un support. Les mains ont ici une fonction qui rappelle ce que nous évoquions plus haut sur l'appareil d'emprise.

L'ensemble de la scène peut alors être entendu comme une figuration du travail d'emprise que le bébé met en oeuvre pour atteindre et saisir la mère. Dans la séance précédente elle s'épuisait dans l'effort pour attendre l'objet et consumait l'investissement dans un orgasme d'emprise. D'un certain point de vue on pourrait penser que Noémie "plafonne" activement, comme on peut l'observer chez nombre d'enfants autistes dont les yeux constamment levés semblent guetter l'impossible apparition d'un objet maternel perdu sinon jamais trouvé.

Mais il n'est pas possible de négliger la dimension autoérotique de la scène. Sautiller "pas en présence de la mère" (cette formule peu esthétique insiste sur le rôle de la dénégarion) suppose un processus appropriatif du corps par le biais de la masturbation. Le plaisir désigné implique une première boucle de l'emprise transformatrice qui, volant le plaisir à l'imgo maternelle en présence de celle-ci, trace la voie de l'emprise introjective.

Une autre interprétation enfin concerne le psychodrame, mur d'appui, étayage par lequel et sur lequel Noémie tente de retrouver et d'attrapper l'objet.

Quelques semaines plus tard la séance se déroule sur le même thème mais en utilisant moins la négation qu'une sorte de déguisement par annulation.

La scène se déroule dans une bibliothèque et Noémie, en compagnie d'une amie, consulte un

ouvrage sur les chiens. Il défilent, grands et petits, poils courts et poils longs, chiens qu'on accepte dans le lit et chiens qu'on nourrit jusqu'au chien d'aveugle... Ce chien d'aveugle est en réalité un chien-loup dont toute la dimension agressive est ainsi déniée. Finalement Noémie déclare préférer adopter un chien bâtard.

Le chien représente sans doute une condensation de différents aspects : bébé, compagnon possible mais aussi le monde pulsionnel dans ses multiples dimensions. Quant au bâtard il sert probablement à jouer avec une théorie des origines qui laisse ouverte et indécidable la question de l'enfant oedipien.

C'est toutefois la négativation du caractère agressif du chien-loup qui retient davantage notre attention. Cette métamorphose en chien d'aveugle a probablement quelque rapport avec l'allégeance à l'idéal du moi.

On pourrait naturellement objecter qu'il n'y a rien d'autre dans cette expression qu'une manière de dire sans grande implication pulsionnelle. Un truc de langage, en somme, un peu passe partout. Nous prendrons cependant un parti opposé.

Le chien n'intervient pas comme animal autonome (un berger allemand ou un chien-loup) mais comme **prolongement indifférencié de l'aveugle**. C'est précisément ce qui attache et lie le chien à l'aveugle qui figure la négativation de tout caractère agressif chez l'animal. L'aveugle n'a pas de regard et, sans la laisse qui le relie au chien, il ne pourrait que tâtonner maladroitement ou s'effondrer.

L'ensemble mains-yeux-bouche que nous évoquions plus haut à propos de l'appareil d'emprise est, dans cette conjoncture, désorganisé. Les yeux ne voient pas et les mains agrippent la laisse sous peine de chute. Quant à la bouche-gueule elle ne saurait mordre.

Le redoublement de symboles de castration -l'aveugle, le chien sans agressivité- vient

encadrer une scène où la main agrippe un équivalent phallique. Mais cette figuration désigne surtout la déstructuration de l'appareil d'emprise, en désétayage de ses sources érogènes. Dans cette configuration le chien d'aveugle représenterait l'idéal du moi (toute violence est exclue) guidant un moi aveugle et impuissant. Mais, des deux, qui tient l'autre ? Si le travail d'emprise peut être figuré par cette laisse toute séparation est impensable. Le chien risque de devenir ce qu'il est, un loup, et l'aveugle peut tomber.

Nous esquisserons enfin une dernière ligne interprétative. C'est aussi en tenant fermement tout ce qui est animal en elle -le chien pénisque Noémie peut marcher. L'emprise sur la bête, par l'intermédiaire de la laisse, figure la forme même du domptage anorexique. Le monde pulsionnel, et par extension, le champ érogène, sont fermement tenus **au dehors** et contrôlés à distance.

Du point de vue transférentiel on peut se demander qui est aveugle et qui est inoffensif. Que nous représentions pour Noémie l'un ou l'autre de ces personnages (ou les deux à la fois !) revient au même : nous sommes encore en partie des petits chiens bâtards, aveugles et non dangereux.

Deux séances plus tard un vaste mouvement mutatif s'amorce par le biais d'un jeu consacré au rythme. Il s'agit de marquer le rythme dans le cours collectif de piano, d'aller ni trop vite, ni trop lentement, de scander ou non le troisième temps d'une mesure qui en compte quatre.

Au plan transférentiel cette séance ouvre une double question. Celle de nos rencontres hebdomadaires et de notre absence lors de petites vacances (le troisième temps, la troisième semaine du mois) et celle de la vitesse de croisière du processus. Le "bon rythme", le rythme "suffisamment bon", est celui qui opère en accord avec le rythme propre de Noémie.

Un premier niveau interprétatif relatif à l'exhibitionnisme phallique, le tambourin tenu entre les jambes, s'articule étroitement avec la dimension autoérotique sous-jacente. En l'absence de l'objet la permanence objectale est travaillée du dedans par l'intermédiaire de la rythmicité qui, à ce niveau, est proche du suçotement. L'hypothèse freudienne de l'appareil d'emprise montre ici sa valeur heuristique : mains et bouche s'accordent ensemble pour organiser, en étayage sur l'objet externe (ici le psychodrame), la rythmicité psychique des autoérotismes.

"Il ne s'est rien passé d'extraordinaire cette semaine" dit-elle au début de la séance suivante. Noémie n'a pas d'idée de jeu mais évoque le livre qu'elle lit actuellement dans la salle d'attente.

Il s'agit de l'histoire d'une jeune fille d'Allemagne de l'Est, abandonnée précocement par sa mère qui est passée à l'Ouest. Cette jeune fille reçoit un jour une lettre de sa mère qui veut reprendre contact avec elle. Elle en parle à une amie et, à la fin du livre, la jeune fille finit par rejoindre sa mère.

Nous jouons deux scènes successives : la réception de la lettre et la discussion avec l'amie puis la scène des retrouvailles avec la mère, retrouvailles symbolisées par le passage d'une frontière. Noémie joue le rôle de la jeune fille dans les deux séquences.

Au cours du premier jeu Noémie, bouleversée par la lettre, la montre à son amie :

"Ce n'est pas pour moi, prends la... Comment peut-elle me connaître ? On m'a dit que ma mère était morte... Elle ne s'est jamais occupée de moi...Je ne veux pas la voir".

Elle veut ensuite jeter la lettre à la rivière et ajoute :

"Si je quitte l'Allemagne de l'Est je ne pourrai jamais devenir championne de natation... Je ne pourrai pas fonder une famille".

La représentation de la mère supposée morte condense à la fois l'image du grand père et de la mère préoccupée par ce deuil. La rivière et la perspective d'être championne de natation renvoient d'une part aux thèmes déjà abordés dans les séances précédentes (nager seule dans l'eau froide, s'épuiser dans un effort sportif) et d'autre part à un mouvement de refus à l'égard de l'image maternelle, équivalent de ce que nous avons plus haut qualifié d'emprise orale sur soi sans objet .

L'essentiel nous paraît résider dans la mise en figuration d'un objet vivant mais inaccessible, absent dans sa présence. Le conflit énoncé par Noémie dans le jeu oppose d'un côté le monde collectif, idéologique, de la R.D.A (cette séance se déroule avant les changements politiques survenus dans les pays de l'Est) qui semble pouvoir être considéré comme équivalent du monde familial, marqué par l'allégeance à l'idéal et, de l'autre côté, la R.F.A qui tient lieu de monde pulsionnel. Tout se passe comme si Noémie déployait la représentation du chien d'aveugle apportée dans une séance précédente.

Le refus opposé à ce qui provient de l'objet est étayé par l'idéal : devenir championne de natation et fonder une famille. Pourquoi la jeune fille refuse-t-elle, dans un premier temps, une telle rencontre ?

Il nous paraît possible d'analyser ce retrait comme une forme de fuite devant l'imago maternelle. Il semblerait qu'une sorte de réduction de la distance à l'objet (M. BOUVET, 1967) se dessine. Ce mouvement, simplement amorcé, donnera lieu, quelques mois plus tard, à un véritable processus de dépersonnalisation.

Le second jeu met en scène Noémie dans le rôle de la fille, sa mère et les douaniers au moment des retrouvailles.

Les gardes, d'une extrême méfiance, exigent de vérifier longuement l'identité de la jeune fille avant de lever la barrière qui lui

permettra de rejoindre sa mère. Entre les deux s'instaure alors un jeu de "coucou". Les douaniers les obligent à se tenir à distance l'une de l'autre. Les deux personnages, Noémie et sa mère, poussent réellement les douaniers pour essayer de passer. Ce corps à corps et cette butée physique des personnages les uns contre les autres, se prolongent quelques minutes. Puis, solennellement, la barrière figurée par les bras des douaniers se lève, permettant à la mère et à la fille de se rejoindre.

Cette séquence extrêmement dense peut être entendue à plusieurs niveaux.

Elle offre la figuration d'un triangle (mère, douaniers, fille). L'objet vivant d'abord inaccessible devient saisissable dans un second temps. Les conditions de cette accessibilité sont figurées par les douaniers. Ils sont à la fois en position de séparation, de lien et d'articulation. Ils autorisent un passage et, de ce point de vue, peuvent être compris comme des équivalents du psychodrame et, métapsychologiquement, du Préconscient.

Ils sont des bras qui se tendent, des regards qui scrutent l'identité et des corps qui résistent à la poussée. Ils forment un appareil d'emprise en travail. Cette scène déploie la triple condition d'un objet présent, animé (le jeu de coucou) et immobilisé par la saisie.

Cette séquence comporte aussi des éléments directement connectés à la scène du chien d'aveugle. La laisse tenue par l'aveugle est transposée dans les personnages des douaniers. Ce sont eux qui tiennent désormais les rênes. La fonction de saisie est figurée par un élément vivant, au sens du médium malléable, fonction que Noémie peut attaquer et dont elle peut se différencier en la projetant sur des personnages.

La configuration oedipienne qui apparaît est donc inversée si l'on se réfère à l'Oedipe "secondaire". Mais dans la perspective de l'Oedipe Originnaire (C.LE GUEN, 1974) les

douaniers émergent à la place du "non-mère". Ils procèdent, en d'autres termes, d'une différenciation de l'idéal du moi, qui assouplit l'auto-emprise froide.

Cette forme de décondensation topique se déploie d'abord dans l'espace du psychodrame. Elle est simplement esquissée. Il faudra en effet beaucoup d'autres séances et surtout un mouvement passager de dépersonnalisation pour que le processus s'instaure solidement. Le déploiement de cette décondensation topique dans l'axe frontal suppose que Noémie en conserve le contrôle par l'appareil d'emprise.

Cette scène diffère fondamentalement de la séquence sportive dans le sens où la fonction d'emprise est figurée au dehors. Elle autorise alors un jeu "en affect" plus qu'en contrainte.

Une dernière dimension doit être soulignée. En présentant le jeu Noémie nous dit qu'elle lit ce livre **en nous attendant**. Il n'est donc pas impossible d'analyser l'ensemble de la séance sous l'angle transférentiel. On peut se demander si ce qui s'amorce dans cette séquence n'est pas la contre-face de l'emprise froide, c'est-à-dire le transfert passionnel. La remise en travail de la boucle rétroactive entre expérience et satisfaction et emprise introjective suppose un mouvement projectif massif en direction de l'objet. C'est cette conjoncture transférentielle qui, dans certaines situations se retourne en réaction thérapeutique négative et met fin au traitement.

Noémie propose un thème dès le début de la séance suivante. La veille elle passait un concours de piano. Elle devait travailler sa partition mais elle a discuté avec une de ses amies. Lors du concours elle commet des erreurs et se met à pleurer. Son professeur l'interroge, compatit, la rassure mais malgré l'attention et la sollicitude dont Noémie fait l'objet à ce moment elle se sent encore très mal et aimerait comprendre ce qui s'est passé.

Dans un premier jeu le professeur est sympathique, parle de la musique, de la façon

dont on peut la sentir jouer en soi etc... Noémie s'effondre et pleure. Le directeur de jeu intervient alors et propose un renversement du rôle du professeur. Celui-ci se montre exigeant et refuse de tenir compte des difficultés des élèves. Après quelques minutes de jeu au cours desquelles Noémie semble décontenancée elle se tourne brusquement vers le personnage du professeur et lui lance fermement :

"Si vous voulez que ce soit parfait, vous n'avez qu'à le faire vous-même".

C'est la première fois, depuis le début de son traitement, que Noémie se montre un peu agressive.

Dans cette scène le premier professeur ne fait pas "butée". Il n'y a pas de retour pulsionnel possible. L'objet est vivant, animé mais inconsistant. Son caractère de réalité reste d'une certaine façon suspendu. La sollicitude, loin d'avoir des effets apaisants, fait redoubler la violence interne et semble opérer dans le sens d'un processus de désobjectalisation. Orphée, passant à travers le miroir, entre dans le royaume des morts.

Mais ce premier professeur, parlant de la musique que l'on peut "sentir à l'intérieur de soi" opère une forme de séduction traumatique. Il semble décrire du dehors une forme de plaisir sexuel et faire effraction dans le corps de Noémie. Tout se passe comme si le sexuel était une contrainte dirigée du dehors et non un espace secret interne. Toute la difficulté de Noémie est justement de ne pas pouvoir s'approprier ce plaisir autrement que sur commande.

A l'inverse, le second professeur est effectivement rencontré. Le changement de rôle imposé par le directeur de jeu a donc valeur d'écran.

Ce coup de force fait butée. Il impose en même temps la définition d'un "territoire de réalité" (J.GUILLAUMIN, 1983), et un rebroussement pulsionnel tout en tolérant le

mouvement d'attaque qui le vise. Il ne rend pas haine pour haine, n'est pas indifférent mais soutient au contraire un véritable travail appropriatif de la pulsion. Cet objet est un objet intriqué qui ne craint pas l'expression mesurée de son propre sadisme dans la mesure où il est à la source d'une multiplicité de destins pulsionnels.

En disant clairement que les problèmes personnels des élèves ne l'intéressent pas il marque une frontière entre le dedans caché et le dehors organisé selon des règles contraignantes. Il laisse en creux l'espace interne du secret et se porte garant d'une forme d'interdit du toucher que le premier professeur transgressait. En d'autres termes il médiatise l'emprise et autorise, dans le même mouvement, les autoérotismes.

La séance suivante est intéressante dans le processus de reprise masochique qu'elle met en scène.

Noémie commence en disant que quelque chose s'est passé la semaine précédente après le psychodrame. Elle ne se sentait pas bien, repliée au fond d'elle-même. Elle allait à l'entraînement de hand-ball. De jeunes garçons de cinq ou six ans se sont mis à la suivre, l'ont embêtée et lui ont lancé des pierres. "Je me suis faite avoir" dit-elle, ajoutant qu'elle aurait aimé ne pas se sentir prête à pleurer.

Nous proposons à Noémie de jouer le rôle d'un des garçons du groupe. Une thérapeute campe son personnage. Au début le garçon (Noémie) n'ose pas lancer des pierres contre la fille mais se montre progressivement de plus en plus virulent et finit par crier "Va-t-en avec ta sale tronche".

Ce mouvement final amorce un processus de différenciation qui se poursuivra dans les séances suivantes. Mais ce qui apparaît central dans cette séance est le mouvement masochique.

Là encore une interprétation jouée sur un mode génitalisé est possible (les petits garçons

remarquant par exemple, que leurs frères se "taperaient" volontiers cette jolie fille) mais la potentialité de son utilisation nous semble devoir être conservée. Ce qui retient l'attention est un travail de fond qui met en scène deux objets.

Dans la séance précédente l'objet a été attaqué et dans cette séance il devient attaquant. Ce mouvement ouvre en quelque sorte le champ des pulsions dont différents destins sont maintenant envisageables dans un commerce avec le dehors. La richesse représentative d'une telle scène constitue le meilleur garant contre le traitement économique primaire, force contre force, que les séances précédentes mettaient en avant. Cette objectalisation s'accompagne d'une reprise du masochisme érogène primaire, gardien de vie selon l'expression de FREUD (1924).

Ce mouvement évoque ce que nous avons mentionné plus haut à propos de l'animisme. L'attaque contre l'objet suppose d'abord sa présence et sa sensibilité. Vivant, touchable et saisissable il s'offre au travail de l'emprise transformatrice. Mais dans le même temps ce mouvement se retourne et fonde, du dedans, le mouvement masochique par l'intermédiaire de la co-excitation.

Essayons d'aller un peu plus loin. Nous supposons que Noémie nous raconte la scène des garçons **parce qu'elle a eu lieu après la séance.** Les enfants attaquants figurent ainsi l'équipe du psychodrame. Il n'est pas impossible que ce retournement masochique soit directement lié à l'intervention du premier professeur intrusif. Dans cette hypothèse Noémie aurait interprété cette scène comme un mouvement visant à attaquer son intérieur. Lorsqu'elle dit : "Je me suis faite avoir" elle fait implicitement référence à une saisie et, en dernière instance, à une forme d'intrusion anale.

Dans cette hypothèse le premier professeur figure une imago maternelle intrusive. Les zones érogènes orales et anales n'appartiennent pas à Noémie mais à cette imago qui en contrôle l'accès, comme un étranger interne projeté au

dehors.

Le premier retournement amorcé à l'égard du second professeur marque une "ré-appropriation" des zones érogènes et de l'appareil d'emprise. Noémie se sent alors "repliée au fond d'elle-même", expression qu'il convient de prendre au pied de la lettre : elle est effectivement en position de repli sur son fondement, sur ses zones érogènes.

Le deuxième retournement se produit dans l'épisode des garçons. Nous formons l'hypothèse que Noémie se "déplie", se montre, et se fait avoir. La scène de séduction avec le premier professeur se déplace d'un cran : les garçons lui courent après. Mais elle ne sait pas quoi répondre et dans l'impossibilité d'avoir recours à une réponse appropriée, agressive par exemple, elle fait rage contre elle-même. Nous interprétons cette scène comme une scène masochiste. Les garçons jouent le rôle de l'objet sadique et, en ce sens, la topique interne se "déplie" et se déploie en direction de l'objet.

Le troisième retournement a lieu dans la séance. Elle nous relate l'épisode. Il est alors possible d'entendre qu'elle a "délicieusement" souffert après la séance précédente. Nous lui proposons de prendre le rôle d'un garçon ce qui revient à lui interpréter sa colère contre nous. Elle ne rate pas l'occasion et traite rudement la thérapeute qui joue son rôle : "Va-t-en avec ta sale tronche !" En adoptant facilement le rôle de l'attaquant elle dépotentialise l'auto-sadisme, tel que FREUD le présente en 1915, et constitue alors un couple sado-masochiste interne, susceptible de renversements et de retournements **en direction des objets.**

Cette vectorisation pulsionnelle est toutefois insuffisante. Elle a pour effet de "réchauffer" l'auto-emprise froide en appui étroit sur le psychodrame. Elle ne concerne, de plus, qu'un "secteur" du fonctionnement psychique. Les gros contingents de l'investissement, selon l'expression de FREUD,

restent en retrait. Ils ne seront mobilisés que plus tard, dans une conjoncture transférentielle complexe, marquée par des phénomènes de dépersonnalisation et une véritable emprise paradoxale sur le cadre.

Notre relative prudence s'étaye enfin sur une interprétation possible. Lorsque Noémie dit qu'elle se fait avoir par les garçons elle veut peut-être dire que nous l'avons eue, en la faisant sortir d'elle-même, ou de ses "gonds", dans la scène avec le second professeur. Elle se reproche peut-être d'avoir laissé échapper un mouvement agressif hors de son contrôle. Dans cette ligne la scène avec les garçons marquerait la victoire de l'idéal du moi : elle ne se défend pas quand on l'attaque. Elle ne rend pas oeil pour oeil ou dent pour dent (emprise contre emprise !) **elle subit activement**, savourant son plaisir d'emprise.

Cette série de séances centrée sur le sado-masochisme est contemporaine de la disparition partielle de l'anorexie. Noémie reprend un peu de poids. Il serait toutefois prématuré de s'en tenir à ce résultat partiel et de considérer, en accord avec la patiente que "cela va mieux" et qu'il est par conséquent possible de mettre un terme au traitement.

Une dernière séance peut être rapidement relatée.

Noémie propose le thème de la différence entre les gens qui ont et les gens qui n'ont pas de chance au jeu. En précisant la disposition et le contenu de la scène elle propose en fait un jeu d'adresse : le tir à l'arc.

Les cibles sont d'abord des figurines à forme humaine qu'il faut abattre puis des ballons qu'il faut percer et faire éclater.

Trois personnages sont présents : Noémie et deux de ses amis, un garçon et une fille. L'un gagne toujours, l'autre moyennement et le troisième est souvent perdant. Mais dans l'ensemble ils doivent parvenir au même résultat. Noémie propose de jouer le personnage

moyen.

Lorsque le perdant se plaint de ne jamais gagner, Noémie lui répond qu'elle aussi, petite, croyait ne jamais arriver à gagner mais que les choses ont changé.

Cette scène, comme les autres, peut s'entendre à différents niveaux.

Il s'agit d'abord d'une rivalité phallique (bander l'arc, décocher la flèche), sous couvert d'un égalitarisme rassurant. Tout le monde, garçons et filles, obtient le même résultat.

A un autre niveau on repère le retournement du masochisme de la séance précédente. Noémie devient attaquante. Les garçons, figurés par les petits personnages, sont devenus des cibles. Noémie se transforme donc petit à petit en tombeuse.

L'ensemble du processus réside dans la transformation d'un premier mouvement d'attaque ("vous n'avez qu'à le faire vous-même") en une reprise masochique ("je suis attaquée") retournée à son tour en attaque. Cette succession de retournements et de renversements pulsionnels n'est toutefois pas simple répétition de l'identique mais signe un processus appropriatif.

Le tir à l'arc figure la mise en oeuvre de l'appareil d'emprise qui vise l'immobilisation de l'objet à condition que celui-ci reste vivant et sensible. Les ballons figurent à la fois le ventre maternel et les seins en association d'une part avec la naissance des frères et soeurs, la fausse couche et, surtout, la nourriture. Le stade cannibalique postulé par Freud en 1905 et développé par K.ABRAHAM (1916) repose sur un fantasme de destruction du sein.

Cette destruction, de notre point de vue, doit être interprétée sous l'angle de la saisie d'emprise et du travail de transformation par contrainte sur l'environnement. On pourrait alors proposer que le fantasme de destruction du sein équivaut à une sorte de "représentation" de

l'emprise en recherche, coûte que coûte, de son objet support de satisfaction. Dans cet investissement en emprise, pour reprendre l'expression de P.DENIS (1992) l'image de l'objet est "traitée" suivant les modalités d'emprise : sein-pour-l'oeil, sein-pour-la-main et sein-pour-la-bouche. Les propriétés de l'objet subissent alors des **déformations** que seule l'expérience de satisfaction pourra interrompre.

Nous serions peut-être assez proche, dans cette hypothèse, des remarques de P.MARTY et M.FAIN (1955) sur le rôle de la motricité dans les relations d'objet. Mais au-delà, ce sont toutes les représentations de type "bon" ou "mauvais" sein qu'il conviendrait d'interroger à la lumière de l'appareil d'emprise. Cette perspective croiserait sans doute les hypothèses de P.AULAGNIER (1975) relatives au pictogramme originaire. Dans la même ligne on pourrait se demander si les "objets bizarres" postulés par BION ne renvoient pas à ces objets saisis par l'appareil d'emprise mais détachés de leur fond ou de leur support érogène : sein-pour-la-main arraché au sein-pour-bouche etc...

III) L'emprise froide de l'idéal du moi

Les quelques séances que nous venons de relater ne rendent pas justice à l'ensemble du processus mis en oeuvre avec cette patiente. Le travail thérapeutique élaboré dans le cadre du psychodrame n'est ici qu'à son début et nous ne pouvons pas, faute de place, le développer davantage.

Nous repérons quatre moments d'articulation sous l'angle du travail de l'emprise. Le mécanisme introjectif massif mis en oeuvre dès le début et relatif au médecin ; le déploiement topique dans la scène du chien d'aveugle ; la mise en figuration par les objets dans la scène des douaniers ; la série de retournements

masochiques contemporaine de la séquence avec les professeurs.

Ce découpage est sans doute arbitraire. Il serait également possible de suivre le développement des autoérotismes dans leurs figurations successives, piano, salle de bain et tambourin, en lien avec le processus. Cette perspective apparaît surtout conditionnée par le travail de réorganisation de la topique tel que nous l'envisageons.

Dès la troisième séance, lorsque Noémie évoque le médecin "qui y va fort" et, dans la foulée, s'approprie le rôle de juge de ligne, elle désigne un mode de fonctionnement psychique par introjection massive des figures idéales. Tout se passe comme si elle s'appropriait l'image, non comme une fonction possible mise au service du moi, mais comme le représentant interne d'un idéal froid et lointain. En devenant "juge de ligne" Noémie incorpore la relation d'emprise et nous montre combien elle surveille sa ligne. Les anorexiques savent en général très bien se maintenir sur une certaine ligne de poids qui leur permet d'échapper à une nouvelle hospitalisation et, en même temps, satisfait l'orgasme d'emprise en direction du corps. Noémie ne grossit pas "pour l'amour du médecin" mais pour satisfaire l'idéal et le plaisir d'emprise froide.

Dans "Psychologie des masses et analyse du moi" (1921, trad. franç. 1991) FREUD avance que l'idéal du moi englobe la somme de toutes les restrictions auxquelles le moi doit se plier. Toutefois (trad. franç. 1991, p.70) :

"Il se produit toujours une sensation de triomphe quand quelque chose dans le moi coïncide avec l'idéal du moi".

De ce point de vue nous proposons de désigner le festin d'emprise de l'anorexique comme le signe du triomphe du moi dans sa soumission à l'idéal. Lorsque FREUD évoque le travail du deuil (1917) il insiste sur le travail de détachement point par point qui permet au moi, à terme, de se sentir de nouveau

libre de ses investissements. Cette perspective, nous l'avons vu, suppose une forme de réinvestissement parallèle au processus de détachement. Ce travail, lorsqu'il se produit, a valeur de dégagement de la problématique anorexique.

Il n'est pas impossible de rapprocher anorexie et mélancolie. Dans les deux situations on peut observer une issue suicidaire. Sous forme de raptus chez le mélancolique, sous forme de cheminement lent mais inéluctable chez l'anorexique. Le renversement en manie, comme triomphe sur l'objet (FREUD, 1917) est présent chez l'anorexique sous la forme déplacée du triomphe sur le corps. La "mortification" anorexique est une forme de manie centrée sur le sujet lui-même. Certaines anorexiques qui maigrissent continuent de se voir comme des obèses alors même qu'elles sont hospitalisées.

Comment rendre compte de l'érection d'un idéal du moi froid ?

Notre hypothèse prend en compte les deux notions d'emprise transformatrice et de double butée de l'objet. Cette dernière, nous l'avons noté dans le chapitre précédent, suppose une expérience de satisfaction, qui permet l'organisation des traces mnésiques en lien avec l'image de l'objet. Les investissements jusque là organisés par le travail d'emprise sont transférés en direction de l'image de l'objet. Cette butée suppose aussi une forme de retrait, ou de refus, tels que les autoérotismes sont alors mis en oeuvre parallèlement au travail d'emprise.

Les boucles rétroactives entre expérience de satisfaction et emprise transformatrice permettent un jeu d'investissement. L'inhibition de la décharge est possible par un système de transfert en direction de l'appareil d'emprise.

Dans "Psychologie des masses et analyse du moi" (1921) FREUD analyse les différences entre identification et état amoureux. Dans cette dernière situation, comme dans l'hypnose, l'objet est mis à la place de l'idéal du moi.

Dans l'identification, le moi se **modifie** partiellement selon le modèle de l'objet perdu. FREUD se demande alors si l'identification suppose **toujours** l'abandon de l'investissement d'objet et s'il existe une identification qui maintient le lien objectal. On peut voir ici un modèle dans lequel le sujet s'identifie à l'objet **en présence** de celui-ci.

Cette voie a été explorée par E.GADDINI (1988) dans un travail consacré à l'imitation. Le nourrisson reproduit sur son corps les conditions de satisfaction. Cette imitation se développe en l'absence effective de l'objet, et s'intègre progressivement au processus identificatoire, mais aussi **en présence de l'objet**. La reproduction des mimiques de colère ou les jeux de marionnettes avec les mains relèvent d'une imitation **en présence de l'objet**. Le moi se façonne à l'image de l'objet tout en restant en lien avec lui. On pourrait considérer ce type de processus comme relevant d'une intrication entre emprise transformatrice et introjective : le moi se transforme lui-même sur le modèle de l'objet qui, en écho, se transforme à l'égard du nourrisson. En répondant à l'appel, en "imitant l'imitation" produite par le bébé, l'objet contribue à former une sorte de boucle entre le travail de l'emprise et l'expérience de satisfaction.

L'objet se laisse "usiner" sans disparaître et sans réponse inadaptée. Le processus de transformation est alors investi d'une valence positive et l'emprise emporte avec elle les traces de la satisfaction.

Dans le cas de l'anorexie mentale on serait tenté de penser que l'objet ne permet pas ce passage nécessaire par l'imitation, qu'il ne se laisse pas suffisamment déformer dans le jeu des imitations réciproques et reste immuable. Il bascule alors dans une forme d'imgo froide, massivement placée comme idéal du moi sans que le moi puisse prendre et garder quelque chose de lui. Tout se passe comme si le moi n'avait pas pu se nourrir de l'objet et se modeler sur lui, en butée sur son propre plaisir à être manipulé, sans le perdre.

L'anorexie mentale nous rapproche du modèle proposé par P.DENIS (1991, a) sur l'objet dépressif. Dans notre hypothèse générale, la butée de l'objet favorise le déploiement pulsionnel interne du sujet. Mais, lorsque l'objet ne "répond" pas, ou propose un certain type de réponse, le déploiement du système interne lié à l'emprise introjective est alors profondément entravé.

La situation du Président SCHREBER diffère de cette conjoncture dans la mesure où la réalité de l'objet ne s'efface pas. Dans cette perspective c'est l'objet réel qui est persécuteur et introjecté comme tel. L'expérience de satisfaction n'est pas éprouvée en personne propre et la boucle interne n'est pas appropriable. Dans le cas de l'anorexie, telle que Noémie nous permet de le formuler, on pourrait dire que l'objet est persécuteur par son insuffisance de réalité. L'objet schrébérien est trop présent ou trop réel. L'objet anorexique est trop "mou". Il ne module pas l'emprise.

Que manque-t-il alors à l'objet interne de l'anorexique qui le rende aussi puissant mais également aussi peu figurable ?

Lorsqu'on se reporte aux hypothèses avancées par P.DENIS on peut essayer de différencier ce qu'il désigne comme objet dépressif et le froid idéal de l'anorexique. L'objet dépressif est érigé dans le moi en ce qu'il a d'absent, ce qui permet de maintenir sa présence à minima. La représentation du visage absent de la mère ("La mère morte", A.GREEN, 1983) est virtuelle et le sujet érige alors en lui un ensemble composite. La montée de l'excitation interne corrélative d'un objet qui ne renvoie rien devient désorganisée. Dès lors le sujet investit l'objet dépressif, "le seul qu'il ait à sa portée" (P.DENIS, 1991 a).

Doit-on considérer dès lors l'anorexie comme une forme de dépression sévère ?

Oui, si l'on prend en compte le mécanisme

dans le sens d'un échec du travail d'emprise en lien avec une insuffisante butée de l'objet.

Non, par contre, si l'on envisage le degré de représentativité de l'objet dans la dépression. L'argument décisif concerne le fait que l'objet dépressif n'est pas fondu au corps propre mais apparaît comme une formation psychique différenciée du sujet lui-même.

Dans l'anorexie tout se passe comme si l'objet dépressif était scindé en deux de ses composants. Une part constitue l'idéal du moi, froide emprise du visage absent de la mère. L'autre dérive en direction du corps.

Dans notre perspective l'emprise introjective est relative à l'idéal, massivement incorporé et le corps devient objet d'emprise transformatrice. Dans tous les cas c'est le transit externe par l'objet et la modulation apportée par cet objet qui font défaut.

C'est ce qui permet de rendre compte au moins partiellement du manque de figurabilité de cet idéal du moi. Le travail d'emprise transformatrice poursuit inlassablement la tâche de saisie. Mais faute d'avoir trouvé sa butée de satisfaction **antérieure** il ne cesse de la chercher devant lui. Le projet de mortification visé par l'anorexique, comme idéal à atteindre, rejoindre ou saisir, renvoie à une perte ou un manque qui ont **déjà eu lieu**. Tout se passe comme si la rencontre avec l'idéal, toujours à venir, masquait et figurait à la fois une rencontre avec l'objet qui ne s'est pas produite. Le travail d'emprise se poursuit en recherche de la double butée.

C'est de ce point de vue que nous comprenons le deuxième temps organisateur du traitement de Noémie. La figuration du chien d'aveugle est déployée au dehors ou, plus exactement figurée, à travers un livre de photographies. Il serait probablement intéressant d'interroger la bidimensionnalité intrinsèque à l'image et le passage, dans les séances suivantes, à la tridimensionnalité.

On pourrait reprendre, sous cet angle, les travaux de SAMI-ALI (1974) relatifs à la construction de l'espace bi puis tridimensionnel. L'accès à la profondeur marque en effet le passage entre la séance consacrée au chien d'aveugle et la séance des douaniers. Il semble qu'on puisse, de ce point de vue, évoquer un mouvement véritablement mutatif.

Dans un premier temps la scène figure deux personnes côte à côte qui regardent ensemble un livre de photographies. Tout se passe comme si Noémie faisait partager à son amie la perception de l'espace bidimensionnel. Les deux regards parallèles n'en forment alors qu'un seul dans une sorte de "bidimensionnalité partagée". Cette vision binoculaire à deux, qui nécessite le partage avec un autre, peut être analogiquement rapprochée de la situation du bébé qui, peut-on dire, se voit dans le regard de sa mère.

Ce moment ouvre alors sur une transformation telle que la même scène est alors déployée dans un espace de la profondeur et en direction d'objets vivants. Il ne s'agit en effet plus d'images "plates" mais de personnages capables de se déplacer dans l'espace et en charge de figurer des vecteurs d'investissement. A ce moment il n'y a plus d'aveugle mais la scène des douaniers met en présence deux personnages, la mère et la fille, qui se voient mais ne peuvent pas encore se toucher.

Il s'agit en somme d'une première figuration de l'objet. La butée de l'objet, au sens de sa résistance ou de sa compacité est figurée par les douaniers. Le travail d'emprise transformatrice est opéré par les deux femmes qui poussent les douaniers et essaient de vaincre la résistance de l'objet.

Le passage en tridimensionnalité semble donc contemporain de l'accession à la représentation de l'objet interne. C'est à cette condition que le dernier palier d'organisation peut être envisagé. Les destins de l'objet, étayant la pulsion et étayés par elle, dans le sens de la butée supportant la poussée, sont pensables en termes de retournements et

renversements sado-masochistes. Il semble que le travail psychique s'instaure alors sous l'angle du principe de plaisir.

Hystérique d'occasion manquée, l'anorexique ne cesse de traquer **devant elle** ce qui lui a fait défaut **avant**. Cette course éperdue en direction d'un idéal insaisissable dessine en creux la figure d'un objet, en chair et en affect, qui ne s'est pas laissé saisir ou ne lui a opposé qu'une faible résistance.

Un tel objet, qui n'est localisable ni au dehors ni au dedans, nécessite le recours à un modèle défensif serré. L'emprise fait son travail de saisie et faute de rencontrer une butée de satisfaction et de résistance suffisantes, poursuit inlassablement sa tâche en prenant le corps propre comme objet.

Les traces de l'objet sont logées dans l'idéal. Désincarné et déshumanisé cet idéal est concrètement inaccessible sauf dans l'ombre de la mort.

Le festin d'emprise de l'anorexique est le signe d'une emprise désétayée de la satisfaction, fractionnée de l'objet et arrachée à ses sources érogènes. Emprise folle, sinon affolée : la pulsion de mort, dont il est souvent question avec les anorexiques, ne serait peut-être que l'extrapolation théorique d'une emprise en quête d'objet, d'une emprise perdue...

Chapitre X

L'EMPRISE DU DISPOSITIF PSYCHANALYTIQUE

Le jeudi 3 octobre 1907 le patient commence la deuxième séance de son analyse en faisant le récit de ce qui l'a incité à consulter FREUD. Au cours de l'été précédent, les obsessions torturantes dont il a parlé la veille s'étaient un peu estompées. Il avait perdu ses lorgnons au cours des manoeuvres militaires. Renonçant à les retrouver il télégraphiait à son opticien pour se faire envoyer un pince-nez par retour. Lors d'une discussion, un capitaine, qui lui inspirait une certaine crainte en raison de son penchant à la cruauté, décrivit un mode de châtiment pratiqué en Orient.

A ces mots le patient s'interrompt, se lève, et prie FREUD de ne pas demander de détails. Ce dernier l'assure qu'il n'a aucun penchant à la cruauté ce qui n'empêchera pas le patient de s'adresser à lui en l'appelant "mon capitaine". Le Dr LEHRS s'assied et décrit le supplice des rats. Puis il se relève et FREUD remarque chez lui une expression étrange, "comme l'horreur d'un volupté à lui-même ignorée" ("L'homme aux rats", 1909, trad. franç. 1982, p. 207).

Pourquoi le Dr LEHRS se lève-t-il ? Pourquoi ce recours à la motricité ? Pourquoi le débordement d'angoisse et d'excitation affecte-t-il précisément l'appareil moteur ? Cet

"agir" mérite d'être interrogé sous l'angle des rapports qu'entretiennent représentation et mouvement d'auto-emprise. Le patient aurait pu tout aussi bien se taire, parler d'autre chose ou s'agiter sur le divan, placer ses mains devant ses yeux pour essayer d'en chasser la vision. Il se lève, et par deux fois.

Le Dr LEHRS "avoue" péniblement qu'il imagine que le supplice est appliqué à une personne qui lui est chère mais que ce n'est pas lui-même qui le réalise. Le châtime est impersonnel. Puis il enchaîne avec l'incident des lorgnons et les méandres du destin de la dette.

Reportons nous maintenant près de quarante ans plus tard, dans la banlieue de Londres où G. ORWELL est en train d'écrire les derniers chapitres de "1984". O'BRIEN entraîne WILSON dans la salle où se trouve la cage des rats et décrit le supplice. Il plaquera le visage de WILSON contre une extrémité de la cage et les animaux affamés l'attaqueront pour le dévorer. O'BRIEN, comme le capitaine cruel rencontré par le Dr LEHRS, ajoute que le supplice était fréquemment employé en Chine impériale.

WILSON, terrorisé, qui jusque là a résisté, accroché à l'idée de rester le dernier homme, sans trahir Julia, s'effondre. Il se met à hurler : "Faites-le à Julia ! Pas à moi ! Déchirez-lui le visage ! Epluchez-la jusqu'aux os ! Pas moi !"

"Horreur d'une volupté à lui-même ignorée" d'un côté, froide horreur désincarnée de l'autre. Les deux extrêmes de l'emprise mais aussi ses deux vecteurs : emprise du fantasme et emprise de l'autre, relation d'emprise (R. DOREY, 1981).

O'BRIEN est un analyste sauvage. Il tue la représentation et extirpe le fantasme. Il arrache l'humanité de WILSON en lui interprétant, de force, sa propre folie d'emprise. Car, à n'en pas douter, O'BRIEN a raison. La seule chose à laquelle WILSON tienne

vraiment c'est son amour pour Julia. La seule représentation à laquelle il s'agrippe ou se cramponne c'est le souvenir de Julia. WILSON ne "lâche pas le morceau". Il est un rat qui se prend pour un homme, agrippé au souvenir du visage de Julia.

O'BRIEN n'y va pas par quatre chemins. Il lui montre ce qu'est l'essence du cramponnement. O'BRIEN est un voleur d'emprise, analyste sauvage coupable d'un "assassinat d'âme" comme le père du Président SCHREBER.

FREUD est un analyste prudent. Devant le patient qui s'agite et se lève en proie à l'inquiétude, FREUD l'assure qu'il n'a aucun penchant pour ce genre de cruauté. Cela ne suffit pourtant pas à rassurer le Dr LEHRS qui s'agite de nouveau et finit par appeler FREUD "mon capitaine". FREUD n'y peut rien : il est un capitaine cruel.

Il n'y a, entre O'BRIEN analyste sauvage et FREUD, analyste prudent, pas grand chose de commun. Dans ces deux situations, pourtant, le fantasme ouvre sur l'agir. Dans les deux situations les rats attaquent, creusent et dévorent les zones érogènes, bouche et anus. Dans les deux situations la personne aimée est victime du supplice. Mais le premier se lève pour **échapper au fantasme** dont il est l'auteur et le metteur en scène et le second **échappe à l'acte** en renonçant au fantasme et, en dernière instance, à toute vie psychique. Deux pôles sont présents, acte et fantasme, comme une sorte de système en bascule.

La différence ultime est, bien sur, que le Dr LEHRS est en analyse et peut **agir**, en la transférant sur FREUD, l'image du capitaine cruel. "L'agieren" de l'Homme aux rats **force** FREUD à nier tout penchant à la cruauté. Nous proposons de désigner cette contrainte comme **emprise du transfert**.

Inversement quand O'BRIEN extirpe le fantasme en le mettant en acte, la différence entre dedans et dehors est abolie. Le cadre

écrase WILSON et ne lui laisse aucun espace secret. Le "patient" est contraint, par tous les moyens, à l'aveu. Il est, en dernière instance, contraint à une soumission absolue. La force prime, détruit le sens et l'être. C'est l'emprise du cadre.

La pratique analytique est aux antipodes de la situation décrite par G. ORWELL. Mais en partant de l'univers désincarné de "1984" il nous semble possible de faire ressortir par contraste un élément constitutif du cadre analytique. Le cadre analytique n'est pas réductible à cette dimension de contrainte et sa fonction, au sein du travail, accompagne le processus. Mais il est concrètement indépassable et conditionne l'ensemble du travail.

La séance de la Société Psychanalytique de Vienne datée du 30 octobre 1907 est, de ce point de vue, particulièrement intéressante. FREUD présente une conférence intitulée "Commencement d'une histoire de malade" qui sera publiée plus tard, en 1909, sous le titre "Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle". L'homme aux rats a commencé son analyse.

FREUD précise que la technique psychanalytique a changé. Le psychanalyste, désormais, ne cherche plus à obtenir le matériel qui l'intéresse lui-même, mais permet au patient de suivre le cours naturel et spontané de ses pensées. Le psychanalyste ne se conduit pas comme O'BRIEN : il n'extirpe pas les aveux du patient et laisse celui-ci cheminer à son pas.

Le passage de la technique hypnotique à la technique psychanalytique ne s'est pas opéré par rupture ou retournement brutal. Le processus de transformation progressive de l'acte d'imposition des mains en structure encadrante imposée se déploie sur plusieurs années.

L'hypnotiseur, la figure du thérapeute, migrent et s'effacent d'une part en position arrière à l'égard du patient et d'autre part dans l'organisation même du dispositif (R. ROUSSILLON, 1988 b).

Nous mettrons cependant l'accent sur un élément spécifique. La conceptualisation d'un appareil d'emprise et l'introduction de la pulsion d'emprise sont à peu près contemporaines du changement annoncé par FREUD en 1907.

Nous proposons l'hypothèse suivante. Tout se passe comme si ce qui n'était plus directement agi par le thérapeute trouvait une double expression : effacement progressif de la personne, disparition de l'intervention active véhiculée par la main et la parole, consolidation du dispositif et prise en charge théorique du modèle ainsi transformé.

Il y a consubstantialité entre emprise, appareil d'emprise et hypnose. La bouche, la main et l'oeil sont convoqués **spécifiquement** dans la séance hypnotique. Ils ne le sont plus que **métaphoriquement** dans la séance psychanalytique.

D.ANZIEU (1985) avance que la notion d'appareil, tel que l'Esquisse (1895) la déploie, est contemporaine du passage de la méthode cathartique à celle de la concentration mentale avec imposition des mains sur le front du patient éveillé.

La notion d'appareil psychique est conçue à peu près en même temps que le terme "psycho-analyse" qui marque l'instauration de la méthode des associations libres et introduit l'interprétation des rêves comme ressort du travail de la cure.

FREUD ne trouve pas "d'un coup" le cadre analytique et le dispositif divan-fauteuil tels que nous les connaissons aujourd'hui. Il ne franchit pas l'espace entre hypnose et psychanalyse d'un seul bond. Entre l'une et l'autre on découvre tout un système de retournement, de négativation et d'enfouissement tel que R.ROUSSILLON l'a exploré. Il y a une histoire et une pré-histoire du cadre psychanalytique.

L'article de 1892-1893 sur la contre-volonté, cité dans le chapitre précédent, est particulièrement éclairant. FREUD accumule les expressions dessinant des oppositions de forces et de contre-forces entre patient et thérapeute. La contrainte thérapeutique est alors au centre de sa pratique. Entre l'injonction hypnotique et l'injonction associative il y a à la fois une faible marge et un monde.

Dans cette perspective nous nous demandons si la conception, contemporaine des années 1905, d'une pulsion d'emprise et d'un appareil d'emprise reprenant la structure ternaire des deux précédents, appareil de langage et appareil psychique, ne peut pas être considérée comme accompagnant l'ultime transformation du cadre analytique.

Nous essayerons d'aborder la question à partir des notions de travail d'emprise et de double butée de l'objet. Nous envisagerons d'abord rapidement l'histoire du cadre analytique. Nous nous appuyerons sur les recherches récentes de R. ROUSSILLON (1988, b) en soulignant certains aspects directement connectés à la problématique de l'emprise et sur les remarques de J. GUILLAUMIN (1989, a) relatives au dispositif divan-fauteuil.

I) De l'emprise agie de l'hypnotiseur à l'emprise théorisée de l'analyste

Comment rendre compte, du point de vue de l'emprise, des effets du passage de la position face à face au dispositif divan-fauteuil ? Quel est, dans cette dernière occurrence, le destin psychique de l'emprise ?

La déclaration de FREUD à la Société

Psychanalytique de Vienne marque le point d'achèvement d'un long processus. Nous situons arbitrairement son début dans la déclaration liminaire d'Emmy, en mai 1889 ("Etudes sur l'hystérie", p.36) : "Ne bougez pas ! Ne dites rien ! Ne me touchez pas !" Arbitrairement car, nous l'avons vu à travers le texte de 1892-1893 sur la contre-volonté, la pratique de FREUD n'est pas pour autant modifiée. L'année 1889 marque une sorte d'avant-coup qui sera signifié et étayé plus tard, dans l'instauration du dispositif tel que nous le connaissons aujourd'hui.

L'année 1907 sonne la fin d'un processus qui aura mis dix-huit ans à se développer. En 1904 dans "La méthode psychanalytique de FREUD" ("La technique psychanalytique", p. 2-3), ce dernier présente, en troisième personne, son dispositif :

"La méthode cathartique avait déjà renoncé à la suggestion. FREUD fit un pas de plus en renonçant à l'hypnose. Il traite actuellement ses malades de la façon suivante : sans chercher à les influencer d'aucune manière, il les fait s'étendre commodément sur un divan, tandis que lui-même, soustrait à leur regard, s'assied derrière eux. Il ne leur demande pas de fermer les yeux, et évite de les toucher comme d'employer tout autre procédé capable de rappeler l'hypnose. Cette sorte de séance se passe à la manière d'un entretien entre deux personnes à l'état de veille dont l'une se voit épargner tout effort musculaire, toute impression sensorielle, capables de détourner son attention de sa propre activité psychique".

Le dispositif est donc établi, sinon systématiquement utilisé, depuis 1904 au moins. Ce qui semble parachever l'ensemble, en 1907, c'est le fait que l'analyste s'abstient de poser des questions et laisse désormais le patient librement associer. On sait les libertés que FREUD a pu prendre lui-même avec le cadre et les conseils ou mises en garde qu'il a été obligé de prodiguer. Nous laisserons de côté la pratique de FREUD et celle de ses contemporains pour nous

concentrer sur les effets profonds du dispositif.

Dans un article proche du précédent ("De la psychothérapie", 1905, "La technique", p. 13) FREUD dit ne plus pratiquer l'hypnose, sauf de façon exceptionnelle, depuis huit ans. Il nous semble donc possible d'envisager la mise en place du cadre analytique, tel que nous le connaissons, entre les années 1904 et 1907.

Il est tout à fait remarquable qu'au même moment il publie les "Trois essais sur la théorie sexuelle" et accorde une certaine place à l'appareil et à la pulsion d'emprise.

Deux voies d'approche semblent possibles. La première, historique, permet d'explorer rapidement les pratiques pré-analytiques de FREUD et de montrer l'importance d'une forme d'emprise agie dans la suggestion et dans l'hypnose. La seconde voie, théorique, suggère que ce qui n'est plus agi et mis en acte dans le travail du thérapeute, doit être porté ou figuré à un autre niveau. Notre hypothèse est que l'emprise agie de l'hypnotiseur subit une double dérivation dans l'appareil conceptuel et dans le cadre.

Il n'est pas possible, dans les limites de ce travail, d'explorer chacune de ces voies de façon satisfaisante. Nous essayerons toutefois d'indiquer quelques jalons.

A) L'emprise agie pré-analytique

Reportons-nous d'abord à "Psychologie des masses et analyse du moi" (1921, trad. franç. 1971). Après trente ans d'éloignement, dit-il, FREUD interroge la suggestion. Il rapporte, de son séjour auprès de BERNHEIM, en 1899, qu'il se sentait révolté par la "tyrannie" de la suggestion. Nous le croyons volontiers mais nous ne pouvons nous empêcher de penser que sa

pratique d'alors, et probablement pendant les quelques années suivantes, était imprégnée de la mise en oeuvre de forces et de contre-forces. FREUD ne s'est pas arrêté là et a décalé petit à petit les attendus de la pratique en modes d'encadrement du processus analytique.

Nous sommes tenté de considérer que la suggestion est une forme de thérapie d'emprise ou, pour mieux dire, une **thérapie par l'emprise**. L'apostrophe dont le pauvre patient "résistant" fait l'objet -"vous vous contre-suggestionnez"- laisse entrevoir des systèmes de contre-emprise par auto-emprise à perte de vue.

Il n'empêche : FREUD trouve que la suggestion manque de tact mais qu'elle est surtout incapable de rendre compte de ses effets. Pourtant, en regardant les choses d'un peu plus près, on pourrait se demander si cette thérapie par l'emprise ne mérite pas davantage, sinon de considération, du moins de réflexion.

Lorsqu'il écarte la suggestion, dispensée d'explication, il cite une vieille devinette (p. 28, trad. franç. 1991) :

*"Christophe portait le Christ,
Le Christ portait le monde entier,
Dis-moi où Christophe
A ce moment a mis le pied ?"*

Il semblerait que cette critique ironique oriente FREUD sur une question fondamentale. Dans un article consacré au cadre psychanalytique J.L.DONNET (1973) montre combien la question est épineuse. FREUD, en 1910, dans un texte consacré à la psychanalyse sauvage ("A propos de la psychanalyse sauvage", "La technique", p. 35) essaie de montrer en quoi un médecin, interprétant brutalement les symptômes d'une patiente, contrevient à la fois au tact, à la technique et au savoir. Il conclut cependant que ce médecin a finalement rendu service à cette patiente en lui dévoilant un peu de vérité sur elle-même. J.L.DONNET discute précisément l'argumentation de FREUD et montre que cadre et interprétation sont dans un rapport croisé

(1973, p. 34) : "le cadre est ce qui fonde le pouvoir de l'interprétation, et l'interprétation ce qui fonde la légitimité du cadre".

La devinette de FREUD pose le même problème et fonctionne un peu à la manière d'un paradoxe. Elle passe sans transition d'un plan métaphorique -Christophe porte le Christ qui porte le monde- à un plan strictement physique voire corporel. La devinette est intéressante parce que, appliquée à une pratique de soins, elle met justement de doigt sur la force, l'acte ou la puissance d'appui. Bref, elle interroge la butée. La question se pose de la même façon pour la pratique analytique : d'où l'interprétation tire-t-elle sa force mutative ?

Revenons à 1921 et "Psychologie des masses et analyse du moi". Après avoir évacué la suggestion, FREUD interroge l'hypnose en rapport avec la vie amoureuse. Il décrit l'état amoureux en quelques lignes (trad. franç. 1991, p. 49) :

"L'état amoureux n'est rien d'autre qu'un investissement d'objet de la part des pulsions sexuelles aux fins de la satisfaction sexuelle directe, investissement qui d'ailleurs s'éteint lorsque ce but est atteint".

Cette définition rapide, sinon expéditive, touche directement à l'emprise, ou au travail d'emprise, tels que nous les avons envisagés. L'investissement qui s'éteint ou qui s'endort est, de notre point de vue, relatif à la saisie d'emprise, apport auxiliaire mais fondamental pour l'épreuve de satisfaction.

Dans l'état amoureux, l'objet est mis à la place de l'idéal du moi. Il en va de même pour l'hypnose. FREUD avance alors une proposition qu'il retirera plus tard en 1923 mais qu'il est intéressant d'interroger dans son contexte. Une des fonctions de l'idéal du moi serait l'exercice d'examen de la réalité (p. 52) :

"Rien d'étonnant à ce que le moi tienne pour réelle une perception lorsque l'instance psychique à qui incombe habituellement la tâche

de l'examen de réalité se porte garante de cette réalité".

On pourrait voir, dans cette présentation de l'idéal du moi, une sorte de **figure parentale** qui décide pour l'enfant de la réalité perceptive. Quelques lignes plus loin FREUD poursuit dans un sens voisin (p. 53) :

"L'hypnose comporte une adjonction de paralysie provenant du rapport d'un être surpuissant à un être impuissant, en désaide".

C'est une relation d'influence directe, non médiatisée, non "cadrée", qui se manifeste dans l'hypnose. Le reproche le plus profond que lui adresse FREUD est sans doute que la technique hypnotique fait peu cas de la rationalité et qu'elle obtient des résultats spectaculaires mais peu durables. En d'autres termes l'hypnose est impuissante à mettre en oeuvre un véritable changement en profondeur.

Nous sommes tenté de considérer que les critiques adressées par FREUD, tant à la suggestion qu'à l'hypnose, dénoncent le recours à la "force" du thérapeute sans tenir compte de la force autonome du patient. Ou, pour reprendre le thème qui nous occupe, FREUD reproche à ces deux pratiques l'exercice d'une forme d'emprise externe sans égard pour les capacités d'auto-emprise du patient et sa force de travail auto-transformatrice. Tout se passe comme si l'emprise introjective, seule capable de produire un changement durable, était absente de ces pratiques.

Il aborde directement ou indirectement la question dans les écrits techniques. En 1910, dans "Avenir de la thérapeutique analytique" ("La technique", p. 27) il justifie les modifications techniques qui évitent un "excès d'effort au médecin". Désormais la force de l'analyste est consacrée à vaincre les résistances du patient placé devant l'exigence (le terme est utilisé dans "De la psychothérapie" en 1904) d'exprimer les idées qui lui viennent.

Le levier ou la butée d'ensemble sont décalés, décentrés du couple patient-analyste et reportés sur le cadre. Dans "Le début du traitement" (1913, "La technique", p. 86) il considère que la durée de l'analyse dépend non de facteurs "objectifs" ou de la "puissance" de l'analyste mais de la force de travail du patient et **de son rythme propre**. Ce rythme n'est pas régulier et peut varier en fonction de la progression et des aléas de la cure.

Ces quelques indications partielles semblent montrer que jusqu'à l'instauration du dispositif psychanalytique en tant que tel, située entre 1904 et 1907, la technique de FREUD fait appel à l'emprise agie, tant du côté de la suggestion que de l'hypnose. Il n'est pas impossible, de ce point de vue, d'envisager le forçage interprétatif mis en oeuvre dans l'analyse de Dora, comme une forme d'emprise exercée par FREUD sur la patiente.

C'est donc progressivement que les relations de force des thérapies par l'emprise que constituent la suggestion et l'hypnose sont transformées, décentrées et élaborées. Ces contraintes migrent du côté du cadre mais aussi du côté du patient tenu, mais à son rythme propre, de s'engager dans un travail d'emprise transformatrice et introjective.

B) L'exigence théorique de l'emprise

Il est frappant de constater que c'est précisément au moment où l'emprise n'est plus directement agie dans la pratique qu'elle apparaît dans la théorie. Si le passage de l'hypnose à la psychanalyse est contemporain de la transformation de l'emprise directement exercée en **emprise indirecte** -étayée sur le cadre, le dispositif et les règles- on peut se demander quel est, dans ces conditions, le rôle assigné au concept d'emprise dans la théorie.

Nous avons vu, dans la partie précédente, que ce concept introduit en 1905, est répétitivement utilisé par FREUD jusqu'en 1938. Mais ce concept est flou, peu malléable et les positions ou rôles qui lui sont assignés sont quelquefois contradictoires. Couplée d'abord au "cannibalisme" puis à l'analité, l'emprise est, en dernière instance, versée du côté de la pulsion de mort.

Si l'on néglige les modèles que nous avons cru pouvoir mettre en évidence et l'hypothèse d'un travail de l'emprise autorisée par les textes, on ne peut qu'être frappé par l'incertitude constante du concept. Pulsion sexuelle ou non sexuelle, originelle ou contemporaine de l'analité, pulsion de vie ou de mort et en dernière instance pulsion ou non, l'emprise ne cesse d'être ballotée d'un champ théorique à l'autre.

Nous proposons une hypothèse globale qui assigne l'emprise à la fonction de "poussée" pulsionnelle, exigence de réalisation et mise en oeuvre concrète de l'expérience de satisfaction. Ce "formant" pulsionnel (P.DENIS, 1992) relève d'une place centrale dans la théorie psychanalytique. Mais l'incertitude subsiste et fait, paradoxalement, qu'on a beaucoup de mal à saisir l'emprise. Notre hypothèse suivant laquelle la pensée se saisirait alors elle-même, en son point originel, est insuffisante. Il semble préférable d'interroger le concept conjointement à celui de force.

La petite devinette de FREUD, citée dans "Psychologie des masses et analyse du moi" (1921), contient dans cette perspective l'extrême pointe de la question de l'emprise.

A travers l'incertitude théorique relative à la "pulsion" d'emprise c'est toute la problématique de la force et du sens qui est ouverte.

Nous ne pouvons pas aborder une telle question dans le cadre de ce travail mais il

est possible d'envisager quelques pistes potentielles.

Tout d'abord le concept d'emprise serait en charge de représenter ou plus exactement de contenir, au plan théorique, une partie de l'histoire ou de la préhistoire de la psychanalyse. Ce concept formerait une sorte d'élément indécidable et peu assignable, mais contenant la trace ou les traces de la relation d'emprise hypnotique ou de suggestion. Il constituerait la "zone d'ombre" de la psychanalyse.

Il est remarquable, de ce point de vue, que FREUD n'interroge jamais le rôle de l'emprise dans le cadre même du dispositif. L'emprise est référée à un ailleurs, préalable ou contemporain de l'analyse, au champ social voire au champ du savoir, mais jamais au coeur même de la pratique. Ce n'est peut-être qu'à la fin de son oeuvre dans "Analyse sans fin et analyse avec fin" (1937) que la question est indirectement posée. Cette position est toutefois discutable car on peut considérer que les problèmes du transfert, des résistances et de la réaction thérapeutique négative, envisagés très tôt, relèvent de cette question. P.DENIS aborde la problématique de l'emprise dans son rapport de 1992 au Congrès des Langues Romanes sous cet angle.

Quoi qu'il en soit, une première piste consisterait à travailler le concept dans une perspective historique, comme trace, reste ou résidu, de l'emprise directe de la suggestion ou de l'hypnose.

Une seconde piste de travail est pensable. Lorsqu'on interroge la place variable du concept dans l'oeuvre de FREUD, une ligne à peu près constante, quoique non explicite, est repérable. L'emprise contient et fixe, dans la théorie, la question de l'originare.

Dès son introduction, en 1905 dans les "Trois essais", l'emprise est référée à la douleur, douleur énigmatique qui accompagne la

réflexion de FREUD tout au long de son oeuvre (J.GUILLAUMIN, 1989 b). Nous sommes tenté, à partir de ces considérations, d'avancer que le concept d'emprise figure et contient la question de l'impensé maternel, de la perte initiale contemporaine de l'accès à l'autonomie. Cette voie, esquissée dans les chapitres précédents, nous conduit à interroger le concept de pulsion de mort à partir de l'emprise.

R.BARANDE (1968) forme l'hypothèse que l'idée de pulsion de mort a une valeur, chez FREUD, de formation réactionnelle à l'égard d'un voeu incestueux et matricidaire. "Plutôt le pessimisme que le scandaleux" écrivait dans le même sens P.BOURDIER. Il semble que notre conception de l'emprise, comme force inépuisable soutenant les amours incestueuses du moi avec l'objet, va dans le même sens. Mais il est sans doute insuffisant de ramener un tel modèle à une composante personnelle de FREUD. Des raisons théoriques, intrinsèques à l'histoire même du dispositif et à l'élaboration, étayée sur la clinique, de l'appareillage conceptuel, doivent être prises en compte. Nous croyons utile d'interroger à partir de l'emprise la formation d'un tel concept. Pour exprimer notre position dans une formule condensée nous dirons que la pulsion de mort forme l'impensé de l'emprise.

II) La déflexion d'emprise dans le dispositif psychanalytique

La mise en place du dispositif divan-fauteuil implique un "décrochage" du travail d'emprise. Dans "Le début du traitement" (1913, "La technique", p. 93) FREUD donne trois raisons à cette disposition. Elle constitue, historiquement, un vestige de la méthode hypnotique. Techniquement, elle permet d'isoler le transfert et de ne pas le détourner ou le "brouiller" du fait des mimiques de l'analyste

exprimant ou trahissant son contre-transfert. Personnellement, enfin, FREUD ne supporte pas d'être regardé plus de huit heures par jour.

Ces éléments sont connus et nous les mentionnons pour insister sur le fait que le dispositif ainsi décrit prive l'appareil d'emprise de son objet frontal. Nous avançons l'hypothèse que la disposition des deux partenaires du couple psychanalytique induit chez le patient un travail spécifique que nous proposons de nommer **déflexion d'emprise**.

L'appareil d'emprise introduit par FREUD en 1905 désigne, de notre point de vue, la main, l'oeil et la bouche vectorisés en direction du sein. Les premiers échanges de l'enfant avec sa mère forment en effet le creuset d'une représentation de l'objet perçu de face.

Il est classique de considérer le dispositif psychanalytique dans ce qu'il a d'extraordinaire. Cette dissymétrie arrache à l'appareil d'emprise son objet frontal et le localise derrière lui, invisible mais proche. L'analyste est, pour le patient, un objet insaisissable et intransformable par l'emprise.

Un double interdit du toucher, valable pour le patient et l'analyste mais doublé d'un interdit visuel spécifiquement imposé au patient, organise désormais la situation analytique (D.ANZIEU, 1985).

Comment rendre compte des effets de cette déflexion originaire dans la cure type ?

Nous proposons de distinguer trois destins simultanés.

Le premier est en quelque sorte inaugural. C'est le "coup d'oeil circulaire" du début de séance, plus ou moins marqué chez les patients ou plus ou moins appuyé suivant les moments du travail, qui assure que "tout est en place". Les objets, appartenances de l'analyste, sont présents et invariants. Quelque chose, dans la séance, ne doit pas bouger. Cet invariant

concret est l'objet saisi par l'emprise et les nouveautés du décor sont remarquées et quelquefois interprétées.

Le coup d'oeil inaugural constitue une saisie, par l'appareil d'emprise, d'un ensemble de facteurs perceptifs. Le patient prend ses "marques". Cet agrippement ou ce cramponnement forment un substrat essentiel, une sorte d'ancrage, qui autorisent ensuite le déport ou la migration du travail d'emprise à un autre niveau. Ce point de vue se rapproche des conceptions de J.BLEGER (1979) sur les rapports entre le moi et le non-moi, le processus et le non-processus à l'intérieur du cadre psychanalytique.

La "contrainte associative" détachée du support que constituait jusque là le thérapeute vu de face est prise en charge par le cadre. **Celui-ci assume désormais la continuité d'un support réel frontal nécessairement éprouvé et reconnu comme tel.**

En d'autres termes la pensée associative est possible, ou rendue possible, par l'assurance d'une continuité de contact avec l'objet support.

Le deuxième destin concerne la saisie de cet objet invisible et proche, cet inconnu arrière sur lequel l'appareil d'emprise ne peut plus se régler.

Quels sont les effets immédiats de la disparition de l'analyste dans le champ visuel du patient ?

Tout d'abord un "transfert" massif, global et intense de tout ce qui est relatif à la perte ou, ce qui revient au même, au dé-cramponnement. Il se produit une réactivation de ce qui s'attache au "non-mère" (C.LE GUEN, 1974) et à la douleur, orientée d'emblée sur l'objet d'arrière plan, masqué, manquant et présent à la fois. J.GUILLAUMIN (1989 a) montre que ce mouvement de bascule avant-arrière a un effet (1989, p. 40) "de confusion identifiante

primaire avec autrui, qui rend cet autrui gestionnaire, du coup, de l'insu du moi".

La réactivation des traces mnésiques relatives à l'image de l'autre et à sa construction traverse ainsi rétroprojectivement, toute l'organisation anale et orale. Ce processus de déréalisation opère en appui sur le premier niveau, la saisie perceptive de l'invariant du dispositif.

Un deuxième effet, moins facilement définissable, mais nécessaire au travail de la cure, peut être envisagé. Le retournement en bascule avant-arrière est lui-même partiellement retourné en avant, en "pro-jet" d'analyse. Une partie de ce qui a été massivement délégué à l'arrière du patient, en direction de l'inconnu du moi, est projeté à l'avant et forme un point de fuite ou une sorte d'asymptote. Cette vectorisation en direction de l'avenir constitue la partie positive, saillante ou claire, de l'ombilic analytique. Le "pro-jet" d'analyse est ce qui, après un double retournement, peut installer le travail dans l'infini de la curiosité.

Le troisième destin concerne le transfert. Nous l'avons esquissé précédemment en évoquant le déport massif, d'avant en arrière, de l'inconnu du moi. C'est, dans la ligne que nous essayons de suivre, la part qui revient à l'emprise transformatrice. Il est possible d'envisager le transfert (le transport, le déplacement) comme une forme d'emprise.

Le transfert est un "agieren". Dans "La dynamique du transfert" (1912, "La technique", p. 60) FREUD montre que le patient veut mettre ses passions en actes.

C'est probablement dans "Remémoration, répétition, perlaboration" (1914) que le jeu croisé des emprises transférentielles et contre-transférentielles est le plus aisément repérable. La représentation du transfert comme "agieren" est plusieurs fois affirmée ("La technique", p. 108, souligné par FREUD) :

"Le patient n'a aucun souvenir de ce qu'il a oublié et refoulé et ne fait que le traduire en actes. Ce n'est pas sous forme de souvenir que le fait oublié reparaît, mais sous forme d'action."

Mais FREUD n'en reste pas là. L'analyste, va (p. 113) "passer aux pulsions sauvages les rênes du transfert" car (p. 112) "le transfert aboutit à un attachement durable".

Si l'on reporte ces quelques considérations à la question de l'emprise il apparaît que le transfert forme une sorte d'auto-emprise par l'intermédiaire de l'analyste. Cette formule peut sembler étrange mais, considérée dans l'axe du déport avant-arrière imposé par le dispositif, elle indique que le patient cherche à contrôler quelque chose de lui-même qui lui échappe dans l'autre en essayant de saisir cet autre.

L'expérience de dé-saisie du moi et de dé-prise, induite par le cadre et pourtant garantie et soutenue par lui, semble mettre en oeuvre un travail d'emprise spécifique, privé de son support visuel et tactile. Ce qui surgit alors, c'est une forme d'emprise étayée par les traces mnésiques qui, en appui sur les quelques éléments perceptifs saisis en provenance de l'analyste -son style, son rythme, respiratoire ou verbal, tous les messages non verbaux avidement captés- construit, transforme, et en dernière instance, "usine" son objet. Cet objet, privé de ses supports habituellement frontaux et appuyés sur l'ensemble des messages récoltés dans la communication "normale" se constitue petit à petit comme un objet "réel" : pour L'homme aux rats, FREUD est un capitaine cruel.

Mais, en même temps que cet objet acquiert forme, chair et force en raison du travail de l'emprise transférentielle, il demeure un objet construit sur une absence, sur un décrochage de l'appareil d'emprise. A ce titre il est inconnu et radicalement autre. Radicalement, c'est dire qu'il renvoie aux racines, aux origines du sujet

dans son mouvement d'auto-crédation en butée sur l'environnement.

C'est par conséquent un objet, une chimère, qui ne cesse d'être ramené de l'inconnu au connu, de l'altérité à soi. Cet héritier tardif du "non-mère" vectorise la douleur, mobilise la rage d'emprise privée de son objet support et dont la puissance est démultipliée.

J.LAPLANCHE (1987) compare le cadre analytique à une forme d'accélérateur de particules. On pourrait aussi bien dire une forme de réacteur, à l'intérieur duquel le déchaînement des forces suppose un cadre solide qui autorise, du même coup, la réaction en chaîne.

Lorsqu'il évoque le transfert ("L'amour de transfert", 1915) FREUD a recours à une métaphore célèbre ("La technique", p.119) :

"Tout se passe comme si quelque comédie eût été soudainement interrompue par un événement réel, par exemple lorsque le feu éclate pendant une représentation théâtrale".

Le feu, les particules qui se heurtent les unes aux autres ou tourbillonnent dans un couloir circulaire, c'est l'emprise. Emprise en quête d'objet, en appel de traces, en haine d'absence et d'altérité.

FREUD, dans "Le tabou de la virginité" (1918) subordonne l'hostilité à l'altérité (p. 71, trad. franç. 1969, souligné par nous).

"Là où le primitif a posé un tabou, c'est qu'il redoute un danger et on ne peut rejeter le fait que toutes ces prescriptions d'évitement trahissent une crainte essentielle à l'égard de la femme. Peut-être ce qui fonde cette crainte c'est le fait que la femme est autre que l'homme, qu'elle apparaît incompréhensible, pleine de secrets, étrangère et pour cela ennemie".

Dans ce court passage, altérité et

étrangeté s'associent à l'hostilité ressentie. Ce n'est plus l'ambivalence amour-haine qui est originaire et source de la projection, mais l'autre, ce qui vient de l'autre et n'est que secondairement clivé en bon et mauvais (J.LAPLANCHE, 1983, 1991).

Il y a, dans le cadre du retournement avant-arrière induit par le dispositif, "quelque chose d'étranger et pour cela de profondément ennemi". C'est dire, que du point de vue de l'emprise, le transfert est d'emblée associé à une image composite, un objet "réel" construit sur les traces mnésiques et les modèles identificatoires mais aussi à une part étrangère, autre, que l'emprise a pour tâche de réduire.

Ce que nous essayons de construire à partir du concept d'emprise et du travail d'emprise dans la cure est relatif à la cure type. Mais ce que le transfert véhicule massivement est gros des traces les plus profondes de l'organisation psychique. Dans les modes "classiques", le "big-bang" originaire est donné, avéré et peut ainsi se répéter à l'infini, re-création constante du moi, de l'autre et de leur rencontre.

Le modèle d'échange qui constitue le processus analytique peut être globalement envisagé comme une sorte de système circulaire, association-interprétation, espace transitionnel partagé à l'intérieur duquel les appartenances peuvent s'échanger sans risque de perte (J.GUILLAUMIN, 1983 p. 35) :

"La mère (ou le parent) rend ou laisse reprendre à l'enfant ce qui d'elle transite chez lui, et laisse l'enfant lui rendre ce qui chez elle vient de lui, tout en marquant son propre territoire de réalité d'une manière discrète mais constante".

L'analyste marque sa propre réalité, discrètement mais constamment, et se donne ainsi comme vivant et réel. Sa réalité prend corps par le transit réciproque qu'il autorise avec le

patient dans une position à la fois passive et active. Il rend interprétativement au patient ce que ce dernier fait transiter en lui et lui laisse reprendre ce que le patient loge en lui. Cet échange n'est possible que sur un mode conventionnel (R. ROUSSILLON 1988, b). La convention entre les partenaires "transitionnalise" le cadre dont la réalité matérielle n'a pas à être interrogée. A la limite on peut dire que le cadre induit le transfert et que le transfert fonde le cadre. Si l'on se reporte à la devinette de FREUD posée en 1921, la réponse serait : Christophe a les pieds sur terre car il sait bien, lui, qu'il porte le Christ **métaphoriquement**. Christophe serait-il le premier analyste ?

Le dispositif "bien tempéré" (J.L. DONNET, 1973) étaye le développement d'un "transfert massif" de l'appareil d'emprise sur l'appareil de langage. C'est par les mots, par l'appareil à langage, que le travail d'emprise en direction de l'autre inconnu arrière doit s'effectuer. L'objet frontal est en partie, mais en partie seulement, dérobé et l'objet arrière ne peut être saisi, immobilisé, que par les mots et ce qu'ils véhiculent. Il s'agit de capter l'attention de l'autre ou de la détourner, de brouiller sa vue ou de la focaliser sur le corps ou l'une de ses parties.

Lorsque FREUD propose la métaphore du train ("Le début du traitement", 1913, "La technique", p. 94) il propose une forme du travail d'emprise mis en oeuvre dans la cure.

Le compartiment, élément fixe et invariant, favorise une saisie "à bas bruit" et, en dernière instance, une sorte d'épreuve de réalité. Les images perçues dans le paysage sont rapportées verbalement à l'analyste. Le modèle suppose que le transfert initial de l'appareil d'emprise en appareil de langage soit possible et que l'emprise transformatrice et introjective ait trouvé à s'exercer en direction d'un objet suffisamment malléable dans sa fonction butée.

Si l'investissement d'emprise est "déjà"

porteur des traces de satisfaction, les modalités transférentielles, au sein de l'appareil d'emprise, sont suffisantes et permettent de saisir l'analyste, et de lui communiquer images et affects par le moyen des mots. L'écoute analytique peut alors être conçue comme une "reconstruction" de l'objet "parlé" en objet vu, saisi par l'analyste. On saisit ou on voit ce que le patient nous communique consciemment ou à son insu. Ce sont justement les ratés et modes en creux de ce travail qui focalisent l'attention et forment le creuset de l'interprétation.

Mais ce modèle est "idéal". Il arrive, précisément que rien ne circule, comme si l'appareil langagier manquait à métaphoriser souplement les traces mnésiques pour les faire ressentir à l'inconnu arrière.

Tout se passe alors comme si, dans certaines situations, le dispositif était désorganisant en lui-même. Trop accroché à la saisie concrète, le patient décrit le compartiment à la place du paysage.

Le dispositif ne parvient pas à étayer le travail d'emprise transformatrice sur la saisie d'emprise relative aux cadre concret. Le support fait défaut, l'emprise n'a pas ou mal rencontré sa butée et c'est précisément la faillite de la boucle rétroactive entre emprise et expérience de satisfaction qui répète ses ratés.

Ces situations n'opèrent pas de dégagement de la saisie d'emprise concrète. Le cadre est "investi", respecté mais reste vide. De telles situations donnent le sentiment que toutes les forces sont condensées dans un seul et même mouvement d'emprise sur le cadre.

Cette configuration clinique se rapproche de ce que E.KESTEMBERG (1978) a désigné comme "relation fétichique à l'objet". Cette relation diffère d'un processus transférentiel car elle ne comporte pas, suivant E.KESTEMBERG, de déplacement imagoïque différencié et sexué. L'analyste, dans cette occurrence, est un

"porte-vie", contraint par le patient à l'immuabilité, et surtout non-vivant (1978, p. 212) :

"Cet objet fétiche n'est pas le miroir du sujet en ce sens qu'il ne s'y regarde pas, mais il est plutôt la duplication externe du sujet (...) Cette duplication comporte un caractère immuable, éternel, incorporel et pallie l'effraction que constitue pour le sujet psychotique l'existence même d'un objet interne qui l'envahit ou rompt sa continuité narcissique".

Nous sommes tenté d'interpréter ce mode "d'investissement" de l'analyste à partir de l'emprise. La relation fétichique à l'objet constitue ce que R.DOREY (1981) désigne comme relation d'emprise. L'analyste n'est pas "différencié" du patient et se trouve en charge de représenter la continuité externe de ce dernier. Cette relation permet au sujet de faire l'économie du délire. De notre point de vue ce mode de fonctionnement pourrait être rapproché de l'emprise "folle" (J.GILLIBERT, 1982) c'est à dire d'une emprise en manque de butée, incessante et investissant l'acte de saisie aux dépens de l'expérience de satisfaction.

Un tel mode suppose une rupture ou une déhiscence première entre travail de l'emprise et expérience de satisfaction. Tout se passe en effet comme si le travail de l'emprise transformatrice était totalement paralysé, comme si l'emprise introjective avait échoué à modeler le moi à partir de l'objet. Le risque de débordement interne est lié, suturé, par la main refermée sur l'objet. Il se produit une sorte de déchirement entre les composantes de l'investissement d'emprise et la représentation de l'objet. Echec de l'appropriation, échec du travail du moi, échec, en dernière instance, de "l'usinage" interne qui modèle et module, en même temps, le moi et l'objet.

Ces situations où tout bascule du côté de l'acte, de la saisie pure, ont été abordés suivant différents modèles métapsychologiques.

P.C.RACAMIER (1980, 1987) a proposé la notion de perversion narcissique et de deuil exporté, J.GUILLAUMIN (1990) les met en travail sous l'angle du clivage du moi et du fantasme organisateur de la cure. La situation clinique que nous évoquerons plus loin nous a confronté à une forme de d'emprise dont nous n'avons pu nous dégager que par le moyen d'un travail élaboratif.

Toute analyse repose sur une telle saisie d'emprise qui confond, silencieusement, les appareils psychiques du patient et de l'analyste. Dans les situations où cette confusion de fond, nécessaire au travail est au devant de la scène, les modes de "traitement" d'une telle conjoncture varient.

Nous n'aborderons que la réponse qui touche au dispositif, le passage de la position divan-fauteuil au face-à-face.

Comment traiter ce type de dispositif du point de vue de l'emprise ? L'appareil d'emprise ne perd pas son objet. La saisie frontale reste possible. Tout se passe comme si, pour reprendre la devinette de FREUD, le patient avait besoin de savoir "où il met les pieds". Le dispositif divan-fauteuil suppose une suspension relative de la "vérification" de l'engagement transférentiel. Mais lorsque cette vérification est impérative, au risque d'annihiler le processus, on peut avancer que l'épreuve de destructivité occupe le devant de la scène.

En d'autres termes le face à face peut favoriser la reprise, ou la mise en travail, de l'emprise transformatrice et de l'emprise introjective. La première vise une transformation non catastrophique, l'objet restant malgré tout substantiellement le même, et la seconde vise sa représentation sans perte qui résoud le dilemme : l'objet ou sa représentation (R. ROUSSILLON, 1991).

Le face à face offre ainsi la possibilité de réinvestir un objet frontal -comme dans les échanges mère-enfant- et de mettre en oeuvre le

travail d'emprise arraché à son expérience de satisfaction.

Il peut alors s'agir de "ne pas lâcher l'analyste des yeux", de se cramponner à son regard mais aussi de vérifier qu'il est capable de se transformer sans être détruit. L'écart interne entre les traces mnésiques de satisfaction, en identité de perception, et la satisfaction actuelle, peut être dialectisé sans scission. L'écart est jouable sans que le système bascule dans l'une ou l'autre de ses modalités. Le dispositif en face à face qui met au premier plan l'expérience de destructivité favorise la mise en travail de la boucle entre emprise et expérience de satisfaction.

Dans cette occurrence le regard lui-même est vecteur d'emprise : "manger des yeux" ou "accrocher le regard de l'autre" forment des modalités spécifiques d'emprise en direction de l'objet frontal. Un "oeil-main" n'effectue pas le même travail qu'un "oeil-bouche". L'objet peut être caressé des yeux ou immobilisé. On trouverait ainsi des modes d'organisation par l'emprise indiquant les voies "anciennes" de saisie de l'objet : "sein-pour-la-main" ou "sein-pour-la-bouche" etc... Nous essayerons, dans la partie suivante consacrée à G. de MAUPASSANT, d'explorer cette voie. Lorsque l'une des modalités d'emprise est prévalente aux dépens des autres, la saisie de l'objet reste partielle et le travail d'emprise ne trouve sa butée ni en satisfaction, ni en refusement. Ou, pour reprendre le terme que nous avons utilisé plus haut, la butée originale fait défaut.

Par contre c'est le regard qui réorganise les différentes modalités d'emprise (main et bouche) en les élevant, par un mouvement "d'aufhebung", à un autre niveau. Ce "transport" repose sur une boucle relative à ces modes d'emprise : l'oeil tient ensemble le "sein-pour-la-bouche" et le "sein-pour-la-main". Nous retrouvons alors la situation du petit-fils de FREUD qui joue avec le vu et le non vu, se fait disparaître lui-même dans le miroir et projette devant lui son objet d'investigation.

Les boucles du travail de l'emprise procèdent ainsi par relances successives de ce qui manque à être réduit dans l'expérience de satisfaction. C'est ce que nous avons esquissé plus haut en parlant du "projet" d'analyse.

Lorsque le dispositif classique divan-fauteuil n'autorise pas le jeu d'emprise et doit être modifié en face à face, la "relation d'emprise" passe au premier plan et doit être travaillée comme telle. Elle est la condition nécessaire à l'élaboration d'un autre type de travail centré sur les représentations.

Comment l'analyste gère-t-il ce type de situation ? Doit-il conserver un visage impassible ou contrôler suffisamment ses gestes et ses mimiques ? Le corps de l'analyste appartient alors au mouvement interprétatif. Les éléments qu'il restitue au patient et rendent compte de son affectation et de sa constance, ont valeur de butée pour le travail d'emprise. Si l'on reprend le terme "d'usinage" employé plus haut à propos de l'objet, il est possible de dire que le transfert, potentiellement destructeur, fait l'objet d'un "trempage". Le transfert "à haute température" est renforcé par la "réponse" souple, qui allie constance et transformation.

Si l'analyste garde un visage impassible il actualise le visage "absent" de l'objet, impossible à atteindre, à changer et le travail d'emprise ne trouve pas sa butée.

Ces considérations mériteraient d'être plus longuement interrogées. Elles nous rapprochent toutefois de ce que nous avons envisagé à travers le psychodrame psychanalytique. Dans cette dernière modalité il y a plusieurs objets et le mouvement est prescrit par le cadre. Dans le face à face les mouvements du thérapeute sont circonscrits. Cette limitation forme une première transformation d'une motricité "généralisée" en une motricité signifiante en étayage réciproque avec l'interprétation.

Lorsque le Dr LEHRS se lève il a besoin d'éprouver sa réalité et la réalité du cadre par un recours en urgence à l'appareil d'emprise. Cette manière d'auto-saisie a pour but de contrôler et d'immobiliser le fantasme. Cette expérience de réalité permet au Dr LEHRS d'échapper au "rat analyste" qui pénètre en lui, mais aussi de n'être pas lui-même ce rat.

La perte de l'objet d'emprise frontal ne trouve pas à s'étayer suffisamment sur la saisie des invariants du cadre. Le système bascule massivement en direction de l'inconnu arrière. Ce moment sub-délirant, comme si les indices perceptifs étaient brutalement balayés par la montée d'excitation, implique le rétablissement en urgence de la différence entre le dedans et le dehors. Il y aurait en somme une sorte de gradation entre les situations de Noelle, Aurélie, Rémi et du Dr LEHRS. Chacun a recours à l'emprise pour endiguer le débordement interne.

III) L'emprise par défaut

Nous esquisserons rapidement un dernier modèle de travail d'emprise dans le cadre analytique mais qui ne pourra pas, être complètement développé pour des raisons de discrétion.

David demande une analyse à cause d'une sorte d'inhibition qui affecte sa vie de couple et son activité professionnelle. Chercheur de haut niveau il a poursuivi des études supérieures contre l'avis de son père. Il s'est fait tout seul, et contre tous, mais se sent le plus souvent désarmé devant les autres. Il raconte une enfance solitaire. Elevé par sa grand-mère maternelle il n'a jamais eu d'amis. Il n'avait pas le droit de jouer en dehors de l'espace très étroit de la cour. Il était constamment surveillé et protégé de toute intrusion.

L'analyse commence banalement. David précise le tableau de son enfance et retrouve son attente anxieuse lorsque que ses parents devaient venir le voir et ne venaient pas. Il se sent toujours prisonnier des murs de la cour et en veut terriblement à son père de ne pas l'avoir aidé. Mais au fur et à mesure que le tableau de son enfance se précise et qu'il donne un aperçu de ses difficultés actuelles, quelque chose, dans ses récits, se raidit.

Il raconte les faits, le plus souvent, sans mentionner ce qu'il a pu ressentir. Il a recours à des formules toutes faites : le développement personnel ou la connaissance de soi. Ces éléments, peu sensibles au départ, prennent une importance de plus en plus grande au point que notre écoute devient difficile. Nous nous forçons à écouter. Tout se passe comme si nous ne pouvions plus maintenir une attention suffisamment flottante et qu'une sorte de contrainte à écouter se dessinait.

David commence alors à manquer des séances. Il est fréquemment pris par son travail ou n'a pas envie de venir. Il se sent trop "angoissé" ou n'a rien à dire. Quand nous l'orientons sur ce qu'il ressent à ce moment il dit que c'est une façon de nous tenir en son pouvoir.

Petit à petit il manque une puis deux séances sur trois. Il ne vient qu'à l'improviste. De notre côté nous nous sentons saisi dans un double mouvement. D'une part nous l'attendons, attentif aux bruits extérieurs qui pourraient annoncer son arrivée et d'autre part nous sommes pris dans une sorte de contrainte interprétative. Nous avons le sentiment qu'il faut interpréter ce que David nous fait vivre comme un renversement de ce qu'il a lui-même vécu lorsqu'il était chez ses grands-parents.

Nous lui donnons cette interprétation après plusieurs séances manquées. Elle n'a strictement aucun effet à moyen terme. Les absences se multiplient et David accumule deux mois de retard dans le règlement des honoraires. Mais il

paie toujours sans commettre la moindre erreur.

Pendant toute cette période notre incompréhension de la situation est totale. Nous sommes "pris" par cette emprise par défaut. Nous ne pouvons pas arrêter l'analyse sans avoir compris ce qui se passe et nous ne pouvons pas non plus mener cette analyse.

Cette forme de relation paradoxale comporte pourtant des effets positifs. David nous annonce des changements professionnels et personnels, une promotion importante et une amélioration de l'ensemble de ses relations. Mais en même temps qu'il se félicite et nous félicite pour ces progrès nous sentons, de notre côté, que le travail analytique va de plus en plus mal.

L'issue sera possible au bout de quelques mois. C'est en raison du mieux ressenti et attribué à l'analyse que David reprend un rythme régulier mais aussi parce que nous avons commencé à élaborer un "roman" relatif à ce patient. Le "trou noir" dans lequel nous avons été enfermé commence à être peuplé de personnages divers. La grand-mère et le grand-père prennent corps dans notre esprit en étayage sur nos propres figures grand-parentales et sur les quelques indications fournies par le patient.

L'interprétation du mouvement de retournement est sans doute juste mais donnée trop précocément. C'est en nous faisant réellement vivre ce qu'il a vécu que David reprend vie. Notre interprétation constitue une forme de rejet de ce qu'il a logé en nous. Confronté pour la première fois à une forme de transfert massif brûlant qui se renverse en une mise à distance réelle nous ne nous laissons pas, dans un premier temps, transformer par lui. En opposant ce refus à l'emprise transformatrice mise en oeuvre nous nous comportons comme la grand-mère intrusive de l'enfance qui interdisait à David de jouer.

Le transit externe est massif. Nous sommes en charge d'accueillir toutes les images

internes et de les contenir. En ce sens David nous utilise et c'est parce qu'il loge en nous ses inconnus internes qu'il peut assouplir son mode de vie. Mais le déport avant-arrière s'accompagne aussi d'une mise à distance et d'un contrôle. En nous tenant, David tient aussi ce qu'il ne peut pas gérer au dedans.

Tout se passe comme si cette emprise s'exerçait par défaut d'emprise. L'expérience impressionnante (FREUD, 1920) des moments d'excitation et de déception au cours desquels David attendait, n'était pas domptée par un équivalent de jeu de la bobine. C'est en versant massivement cet ensemble au compte de l'analyste que David pouvait commencer à assurer son emprise sur lui en l'utilisant comme médium malléable.

On peut considérer, après coup, que David a essayé de jouer avec nous à un jeu de "coucou" en acte. Il venait ou ne venait pas et, dans un premier temps, nous n'avons pas compris la valeur élaborative de ce jeu. Nous ne voulions pas jouer avec lui comme ça. Par la suite, lorsque nous avons accepté d'en passer par là, les enjeux se sont assouplis. David a commencé à reprendre ce qu'il avait fait transiter en nous pour le "travailler" à son compte.

Toutes les situations ne passent pas par la mise en oeuvre d'un tel mouvement transférentiel à distance. Mais cette emprise par défaut met l'accent sur le déport massif, en direction de l'analyste, de ce que le patient se sent incapable de traiter au dedans. On pourrait se demander si David, en nous tenant ainsi concrètement à distance, n'a pas élaboré une sorte de phobie expérimentale. Nous avons été contraint d'accepter de vivre "réellement" ce traumatisme "exporté", sans être détruit par lui, c'est à dire sans mettre fin à l'analyse. C'est à cette condition que l'ensemble des paramètres a pu faire l'objet d'un travail de représentation et non d'agir.

IV) Conclusion

La notion de travail, dans l'oeuvre de FREUD, est classiquement associée à deux champs assez proches : le travail du rêve et le travail du deuil. On trouve également le terme de travail en lien avec les pulsions dès 1905. Dans les "Trois essais" la pulsion est définie comme l'exigence de travail imposée au psychisme.

Dans son sens le plus ancien le mot travail qualifie l'état de celui qui souffre. Une autre source indique également le bas latin "trépalinium" qui signifie "instrument de torture". Cette racine se retrouve dans le verbe travailler qui renvoie à l'idée de tourment et de souffrance. Les autres sens du mot travail sont relatifs à un processus de production et de transformation.

Qu'il soit accouplé au rêve ou au deuil le concept de travail renvoie toujours, dans la théorie psychanalytique, aux notions de transformation et d'apaisement des tensions. Le travail premier, fondateur, dont tous les autres découlent et dépendent, consiste dans le domptage et la liaison des excitations. Il y a dans l'exercice même de ce domptage une première expérience de satisfaction.

En ce sens l'emprise joue un certain rôle dans l'appareil psychique, irréductible à ses aspects auto-conservateurs ou mortifères. Il nous semble ainsi possible d'explorer une troisième voie, non formellement proposée par FREUD, mais qui peut néanmoins être déduite de son oeuvre.

Nous avons vu, dans la deuxième partie, que le lien entre auto-conservation et emprise peut être entendu d'abord comme le prolongement des montages instinctuels constitués par l'agrippement, le cramponnement et l'attachement. Dans cette perspective l'emprise est un moyen de rapprochement avec l'objet en vue d'assurer les conditions de satisfaction. L'emprise est

l'entrepreneur du principe de plaisir. Elle est ainsi doublement couplée à la perte et à la douleur.

L'opposition entre le courant sexuel partiel et le courant autoérotique n'est qu'apparente. Un processus d'anastomose intervient "en un point proche de l'origine" de ces deux courants. Nous supposons que l'appareil d'emprise vectorise alors vers le dehors et le dedans, la double valence d'emprise et de satisfaction. Nous proposons de concevoir les autoérotismes comme une forme d'auto-emprise qui emporte quelque chose de l'objet. Cette auto-emprise érotique se distingue des autoérotismes primaires qui se développent préalablement au travail d'emprise proprement dit et ne s'organisent pas encore sur le modèle de la boucle.

Avancer l'hypothèse d'un travail de l'emprise suppose également une dissociation des liens entre pulsion de mort et pulsion d'emprise. Dès 1920, nous l'avons souligné, FREUD prend en compte un aspect de plaisir dans l'exercice même de l'emprise. Le travail premier de liaison des excitations, au-delà du principe de plaisir, s'exerce **partiellement** en dehors de lui.

L'hypothèse d'un travail de l'emprise est étayée sur les indications de FREUD concernant les services auxiliaires procurés par l'emprise mais aussi la contrainte exercée par le tout petit pour faire apparaître l'objet dans son environnement. Cette ligne de pensée parcourt toute l'oeuvre de 1895 à 1938.

L'emprise transformatrice est la première forme du travail de l'emprise. Cette tâche implique deux modèles : la transformation de l'environnement et la saisie de l'objet. Les traces mnésiques de l'expérience de satisfaction sont dès lors "inscrites" dans l'investissement en emprise. La liaison entre travail d'emprise et traces mnésiques forme une boucle fondamentale. Cette boucle autorise la suspension de la décharge et la mise en oeuvre de l'emprise transformatrice.

La saisie de l'objet, contemporaine de l'expérience de satisfaction, renforce les traces mnésiques et forme une sorte de pont avec l'emprise introjective. L'objet migre à l'intérieur par la mise en oeuvre des autoérotismes définis comme emprise interne.

L'expérience de satisfaction implique un écart qui appelle nécessairement, et comme à l'infini, un travail d'emprise transformatrice.

L'emprise rencontre une double butée en provenance de l'objet. La butée de satisfaction étaye la boucle initiale organisatrice d'un travail d'emprise "bien tempéré". La butée de refus prend en compte à la fois une certaine compacité de l'objet, garante de sa réalité, et son retrait. Cette butée est en dernière instance articulée sur une perte originaire, non-mère ou opérateur négatif, que l'emprise transformatrice et introjective s'emploie inlassablement à réduire.

Nous supposons qu'un certain nombre de disfonctionnements du couple emprise-expérience de satisfaction peuvent éclairer des modes d'emprise "pathologique" comme l'anorexie. L'emprise qui n'a pas trouvé sa butée de satisfaction, qui est comme détachée de son potentiel érotique, apparaît alors sous une forme compulsive.

L'hypothèse d'un travail de l'emprise implique deux corrélats. Le premier concerne la nature pulsionnelle de l'emprise. Le second est relatif à son rapport avec le concept de pulsion de mort.

Nous formons l'hypothèse que l'emprise n'est pas une pulsion au sens donné par FREUD en 1915. Par contre nous supposons qu'elle qualifie un "formant" de la pulsion (P.DENIS). En couplant emprise et poussée pulsionnelle nous insistons sur la contrainte qui entraîne la réalisation du but.

L'emprise détachée de son support érogène est en manque de butée. Elle prend la forme d'une

pure contrainte exercée sur soi-même comme dans l'anorexie ou sur autrui comme dans la paranoïa. Nous supposons alors qu'elle ne relève pas d'une éventuelle pulsion de mort mais qu'elle rend compte d'une compulsion de répétition étayée sur les traces mnésiques de la rencontre avec l'objet. La boucle initiale est défaillante et s'organise alors suivant un mouvement tourbillonnaire.

Nous devons toutefois moduler cette hypothèse. Elaborée à partir d'une "visée individuelle" elle ne prend pas en compte la dimension du groupe. La nécessité du renoncement imposé par la civilisation tel que FREUD le présente en 1929 doit être considérée en connexion avec l'identification définie en 1921 et le rôle de l'idéal. L'emprise du groupe et dans le groupe est alors pensable dans sa forme contractuelle (R.KAES, 1990, p. 30) :

"Le contrat soutient l'interdit fondamental de faire retour à l'origine, énoncé princeps de la loi".

Emprise seconde ou secondarisée le contrat forme une sorte de double butée en satisfaction et en renoncement.

Un dernier facteur nous amène à penser l'emprise indépendamment du concept de pulsion de mort. Son introduction dans la théorie psychanalytique est contemporaine de l'établissement du cadre tel que nous le connaissons aujourd'hui. Les pratiques pré-analytiques connaissent un double destin : elles migrent dans le dispositif et dans le concept d'emprise. Ce dernier est relatif à la force contraignante, au support ultime, qui rendent l'interprétation efficace. L'emprise serait donc une "zone d'ombre" théorique ou un vestige des anciennes pratiques.

La cure psychanalytique peut être envisagée, de ce point de vue, comme la mise en oeuvre d'emprises croisées. De l'analyste en direction du patient, l'emprise transite par le cadre et la règle fondamentale. Du patient en direction de

l'analyste, la déflexion d'emprise induite par le dispositif divan-fauteuil forme le vecteur transférentiel.

Nous allons maintenant tenter de mettre en oeuvre ces différents éléments dans un cadre spécifique. Le conte de MAUPASSANT nous permet de suivre pas à pas le travail de l'emprise et son échec. Mais au-delà de cet aspect clinique le texte de MAUPASSANT nous amène à interroger précisément l'exercice de l'appareil d'emprise tel que nous l'envisageons et son incidence sur le travail d'écriture et de création.